SEP 26 1928

35e Année N° 16. 15 Août 1928.

LA REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

		Pages.
Guy de Pourtalès . .	*Hamlet-Roi.* — I.	721
Camille Jullian. . . .	*Les Précurseurs de Clovis*	752
André Savignon . . .	*Tous les Trois*.	776
Salluste.	*Autour d'une Polémique : Marxisme et Judaïsme.*	795
Abel Hermant	*Le Nouvel Anacharsis* (fin).	835
Jean Mistler	*Impressions de la Chambre nouvelle*	867
Henry James.	*Le Sort de Poynton.* — III	883
Constantin Photiadès.	La Musique : *Après « Fidelio »*.	915
Albert Flament. . . .	La Quinzaine : *Aquarelles anglaises*	929
A. Albert-Petit. . . .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	945

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Climats

ROMAN

par ANDRÉ MAUROIS

Agnès

ROMAN

par GABRIEL D'AUBARÈDE

Schmerzenreich

par F. GOETEL

Les Mémoires de la Comtesse Rasponi

FILLE DU ROI MURAT

Le Marquis de Torcy en Danemark

par JEAN MARCHAND

La première tentative de République rhénane

par GUY DE TRAVERSAY

HAMLET-ROI

Dans l'introduction de son excellente étude sur *Louis II de Bavière*, M. Jacques Bainville assure qu' « il serait difficile de compter ce que doit la littérature à la légende de ce malheureux roi. » J'avoue n'avoir lu aucun des commentaires lyriques ou des romans fantaisistes qu'il a inspirés. Il paraît que l'auteur du *Roi Vierge* crachait sur les tapis de son appartement. Cela m'a dispensé d'ouvrir le livre de ce poète. Je n'ai pas lu *le Roi Fou*, ni *les Rois* de Jules Lemaître. Mon essai se fonde tout entier — quant aux faits — sur quelques ouvrages allemands : *König Ludwig II und seine Welt*, par M. Georg Jakob Wolf; *Ich, der König*, par M. Fritz Linde, *König Ludwig II und die Kunst*, par madame de Kobell, femme de M. de Eisenhart, lequel fut longtemps le secrétaire du cabinet royal. Ces volumes, auxquels on peut ajouter les souvenirs du dramaturge Karl von Heigel : *König Ludwig II, ein Beitrag zu seiner Lebensgeschichte*, et les passages relatifs à Louis II dans la monumentale biographie de Wagner par Glasenapp, suffisent à donner une idée complète du sujet. Il y faut joindre : *Chez Louis II, roi de Bavière*, par M. Ferdinand Bac, un recueil de souvenirs et d'anecdotes très savoureux, et, naturellement, le travail approfondi de M. Jacques Bainville, qui offre un exposé historique de la question indispensable à connaître, ainsi que bien des aperçus ingénieux sur la politique de cette époque[1].

1. Voyez l'édition définitive de cet ouvrage, parue sous le titre *l'Allemagne romantique et réaliste*, chez A. Fayard, en 1927.

Le présent petit livre n'a point cette ambition. C'est un simple portrait. Mais, au cours de ces dernières années, il a été publié en Allemagne un certain nombre de documents nouveaux tirés des archives royales de Munich, ainsi que le fameux *Journal Intime* de Louis II (*Tagebuch Aufzeichnungen von Ludwig II, König von Bayern*, préfacé et commenté par M. Edir Grein, chez R. Quaderer, Lichtenstein, 1925), qui permettent de voir plus loin dans notre personnage. En m'appuyant sur ces données inconnues jusqu'ici, en faisant des recherches consciencieuses sur l'amitié de Louis II et de Wagner, en compulsant leur correspondance publiée ou inédite, en essayant enfin de reconstituer autour de ces deux figures centrales l'atmosphère morale et intellectuelle de l'époque où naissaient Tristan, Zarathoustra et les châteaux du roi Louis, j'ai tenté d'achever ma trilogie romantique. Et, en effet, ces trois figures de Liszt, Chopin et Louis II me semblent montrer assez exactement les symptômes de cette longue — et peut-être incurable — maladie des hommes qui s'appelle le romantisme. Pour ramasser tout cela en trois mots : Liszt, c'est l'amour; Chopin, la douleur; et Louis II, l'illusion.

Ceci demanderait un développement, j'en conviens. Le lecteur s'en chargera. Il s'apercevra peut-être alors que pour réaliste, évolué qu'il soit, et même guéri de toute fièvre romantique, il n'en a pas moins conservé dans son sang les toxines. Mais qui sait si ce n'est pas par nos maladies que nous sommes vraiment vivants?

J'ai dédié les deux premiers récits de cette « histoire du cœur » à une âme en peine et qui se cherche. S'est-elle rencontrée parmi ces ombres? Hélas, elle aura plus de peine encore à se trouver ici puisqu'il s'agit de l'ombre de quelques ombres. Au moins puisse-t-elle reconnaître que si toute paix et tout amour demeurent insaisissables, l'illusion reste notre accès le plus esthétique vers la réalité[1].

1. Outre les ouvrages indiqués plus haut, j'ai utilisé la traduction française des *Œuvres complètes de Wagner* par M. Prodhomme (Librairie Delagrave), et celle des *Œuvres de Nietzsche* par M. Henri Albert (Mercure de France). Les passages de la Correspondance de Nietzsche ou de Wagner que j'ai cités sont traduits par moi-même dans la plupart des cas. Enfin, je ne saurais assez

***

La beauté est différente pour chacun, puisqu'elle n'est en somme que la forme donnée aux choses par l'amour. La beauté n'a pas de critère. L'amour non plus. Ce sont de libres et changeants complices qui nous exaltent et nous tourmentent à leur gré. Mais sans eux que saurions-nous accomplir? La forme que nous donnons aux choses par l'amour est la seule beauté qui ait pour nous un sens. C'est notre vérité. C'est notre droit. C'est aussi notre justification.

Chez Louis II de Bavière, la beauté fut l'unique forme de l'amour. Et si sa vie ne me paraît plus aujourd'hui qu'impuissance et folie, son drame me touche d'autant plus qu'il a été vécu pour l'illusion. Ce timide rougissant a eu pourtant des audaces de César, et dans la vieille Europe du XIXe siècle finissant, il est le dernier grand artiste portant couronne. Dès lors, Louis II prend visage poétique, valeur représentative. il est exceptionnel comme un personnage de tragédie. Et c'est tout naturellement qu'en étudiant son histoire, je lisais constamment Hamlet pour Louis.

Shakespeare, qui plus que poète au monde eut le don de double vue, a déchiffré clairement dans ce destin royal, et il a tracé de lui un portrait que tout commentaire affaiblirait. Je le place ici en épigraphe à cette étude, et tel qu'il fut composé quelque deux cent cinquante années avant la naissance du prince de l'irréel.

Ainsi, dit Hamlet, il arrive souvent chez certains hommes que, par une tare de la nature en eux, telle une tare de naissance (dont ils ne sont point coupables puisque nature ne peut choisir son origine), par le développement excessif de quelque penchant qui renverse les murs et forteresses de la raison, ou par quelque habitude qui corrompt les façons usuelles, il arrive, dis-je, que ces hommes portant l'empreinte d'un seul défaut (livrée de nature ou étoile de fortune), leurs vertus fussent-elles par ailleurs pures comme la grâce, infinies

recommander à tous les curieux du *cas* Wagner-Nietzsche, la lecture du passionnant ouvrage de M. Charles Andler : *Nietzsche, sa vie et sa pensée* (4 vol. parus aux Éditions Bossard). Ce pur et profond chef-d'œuvre d'analyse philosophique, d'érudition et de compréhension humaine m'a continuellement éclairé et guidé au cours de mes recherches.

autant qu'il est possible en l'humaine nature, ces hommes seront frappés du blâme général pour ce vice particulier. Un seul grain d'impureté fera de leur noble substance un objet de scandale [1].

1. — OPÉRETTE MUNICHOISE

Quelque trente ans après le séjour de Gœthe en Italie, qui inocula une suprême goutte de classicisme dans les veines du grand corps romantique allemand, un jeune prince de Bavière y débarquait à son tour et découvrait Rome. Non seulement Rome, mais Athènes dans Rome, l'Olympe éternel, les dieux, Homère, la beauté, son destin.

Devenu roi peu de temps après sous le nom de Louis Ier, il voulut faire de sa bonne capitale une nouvelle Athènes. Et frappant ce sol honnête et triste d'une canne d'or, il en fit jaillir des Propylées, un Parthénon, une Pinacothèque, une Glyptothèque en briques, qu'on recouvrit de ciment et qu'on veina au pinceau pour imiter le marbre. Puis il se maria, fut un époux fidèle, un père sévère, un monarque soigneux des deniers publics. Sa maîtresse unique restait la Grèce. Il la voyait partout. Il en imprégnait ses artistes, qu'il payait en couronnes de roses et de lauriers, mais achetait à l'étranger ses statues. Son règne se développait dans la paix et un hellénisme innocent. A un peintre qui avait fait du *Rhin allemand* un tableau allégorique, il disait : « Rhin vient du mot *rinos*. Le Rhin est un fleuve grec ». En 1832, il eut une grande joie : Othon, son fils encore mineur fut désigné par le congrès de Londres pour être roi des Hellènes. Mais cette joie dura peu. Les Grecs illuminèrent le Parthénon pour fêter l'arrivée du jeune Bavarois; toutefois ils le chassèrent bientôt, ce qui n'enleva rien, du reste, à l'enthousiasme classique du roi Louis. Munich continua de se peupler de temples et de colonnes.

Cette vie se fût peut-être déroulée jusqu'au bout dans le calme et la bâtisse, si un incident d'une impertinence extrême n'était venu troubler à jamais son cours apollinien. Un soir de septembre 1846, comme elle travaillait dans son cabinet, Sa Majesté fut brusquement dérangée par un bruit inaccoutumé, des cris, une grande agitation. Un serviteur affolé

1. *Hamlet* (acte I, scène IV).

vint alors lui apprendre que la danseuse espagnole qui devait débuter ce soir-là au théâtre, s'étant vu retirer la permission de paraître sur la scène royale, prétendait avec impudence arriver jusqu'au roi, et que, si elle n'avait été solidement empoignée, elle y fût, ma foi, parvenue! Déjà le monarque roulait dans sa tête les divers châtiments que méritait semblable audace, lorsque, suivie d'un chambellan épouvanté, la danseuse parut. C'était une fille mince, brune, furieuse, étincelante. Le roi ordonna qu'on les laissât seuls. Il lui demanda son nom : « Lola Montès. » Il la pria de se rajuster, car dans la bagarre son corsage avait été à moitié arraché. Elle préféra de rester le sein nu. Elle parla. Elle s'expliqua. Elle plaida. Mais le royal amateur d'art, qui avait tant caressé de statues, ne pouvait croire à la perfection de cette vérité palpitante. Il tendit la main; elle la prit et la mit devant « le fait accompli. » (C'est ainsi que s'exprime un rapport de police). On voit qu'en cette affaire personne ne manqua d'à propos. Mais le roi était perdu.

Dès le lendemain, Lola dansait devant un public émerveillé et un prince asservi. Elle reçut des vers, qu'il signait « Louis ». Puis des bijoux, des toilettes, des lettres enflammées. Puis encore des bjoux, énormément de bijoux, une maison, un équipage, de l'argent. L'avare grisonnant se muait en prodigue. La caisse royale fut mise à sec en quelques mois. L'on s'en prit alors à celle de l'État. Le Cabinet fut renversé. D'autres le remplacèrent qui s'écroulèrent à leur tour. Le roi s'en inquiétait peu, n'étant plus passionné que de chorégraphie. Ou bien il promenait sa maîtresse chez les peintres, pour lui apprendre les Beaux Arts, et faire faire son portrait. Toute l'année 47 se passa en folies. On voyait Lola Montès caracolant à cheval par les rues de Munich, se faisant saluer comme une reine et menaçant de sa cravache les passants insuffisamment empressés. Elle reçut le titre de comtesse de Landsfeld. Elle se battait avec les étudiants qui manquaient d'admiration pour tant de romanesque, ou bien, lorsqu'ils manifestaient sous ses fenêtres, elle leur vidait sur la tête des coupes de champagne. Lola pensait racheter ses excentricités en « libérant le peuple » et faisait copier à l'usage de son royal toutou le code Napoléon. Mais

lorsque celui-ci assistait aux séances de pose, chez Kaulbach, elle l'obligeait de se mettre à genoux et lui frappait le crâne à coups d'éventails pour lui enseigner l'humilité. Ce qui ne déplaisait qu'à moitié à ce sexagénaire compliqué, mais le courbaturait beaucoup. Pendant ce temps, les curés prêchaient en chaire contre la bête de l'Apocalypse, ou bien ils déclaraient qu'à Munich Vénus avait remplacé sur son trône la Sainte Vierge.

Cela devait mal finir. Un jour, la danseuse fut traquée par la foule. Elle se réfugia dans l'église des Théatins; la troupe fut mobilisée pour la délivrer. Le sang coula. Le 12 octobre 1848, le roi Louis dut signer l'ordre de bannissement, et à peine « la diablesse » eut-elle quitté sa demeure sous un déguisement, que le peuple l'envahit et y brisa tout. Le roi parut, calma la populace, puis rentra au Palais et écrivit ces lignes : « Bavarois! Des temps nouveaux commencent, différents de ceux prévus par une constitution sous laquelle j'ai gouverné pendant vingt-trois ans. Je résigne ma couronne au profit de mon fils bien-aimé, le kronprinz Maximilien. » Ainsi tombait le rideau sur ce prologue de tragédie, qui ressemble à une opérette. Maximilien allait régner. Et le petit Hamlet, son fils, avait trois ans, celui qui devait dire, comme l'autre : « Le siècle est détraqué. Oh! malédiction d'être venu au monde pour le remettre en ordre. »

2. — UN PRINCE DE CONTES DE FÉES

Maximilien était très grand, très mince, avec une petite tête toute en front plantée sur un beau buste rond et fin. Les yeux profonds. Une jolie voix douce et haute de dame. Homme sage, sans génie, mais ferme, honnête, ardent à s'instruire et sans autre passion que celle-là. Sa femme, la princesse Marie de Prusse, était surnommée « l'ange », autant pour son visage de madone florentine que pour sa pureté de cœur et simplesse d'esprit. Mariée à dix-sept ans, elle était arrivée à Munich avec ses jouets et ses poupées quatre ans seulement avant Lola Montès. Elle apportait à cette cour de vieux garçons une fraîcheur naïve et le sang pathologiquement malade des maisons de Brunswick-Hanovre

et Brunswick-Hohenzollern. Mais le vieux roi Pâris ne s'inquiétait pas des destins indéchiffrables. Il fit faire le portrait de sa bru pour sa galerie de beautés, où danseuses, filles du peuple, comédiennes et princesses réjouissaient ses loisirs de monarque éliminé.

Max prenait sa charge au grand sérieux, s'entourant de savants et de ministres. Une fois par semaine, le soir, réception au château, en habit et cravate noire. On se réunissait dans son cabinet, qui ressemblait à une chapelle, car il était fort pieux. Et même travaillé par les mystères de la théologie. C'est ainsi qu'il demanda une fois au professeur Jolly « si sa science ne lui permettait pas d'établir avec certitude que les seigneurs de ce bas monde auraient aussi dans l'autre une situation privilégiée. » Messieurs les savants se regardèrent, burent leur « demi » de bière et ne se gênèrent point pour répondre : « Sire, ce sont là des problèmes que vous ne comprenez pas. » Quant à la reine, elle écoutait du mieux qu'elle pouvait les lectures de poètes, mais priait doucement qu'on remplaçât partout le mot « amour » par celui d' « amitié. » Pendant ce temps, le petit Louis, leur fils, jouait sur le parquet à construire des maisons. Ce qui plaisait au grand-père. « Les Wittelsbach, disait-il, ont cela dans le sang. »

Quelques années s'en vont. Louis et son cadet Otto grandissent sans aventures et se développent sans joie. Princes soigneusement couvés, ils écoutent leurs professeurs et s'ennuient. Un seul plaisir à l'horizon : la campagne et les grands châteaux en Bavière. Principalement celui de Hohenschwangau, le Haut Pays des Cygnes, où est peinte sur les murs l'histoire du chevalier Lohengrin : adieux du chevalier au burg du Saint Graal; l'empereur entend sonner la trompe du chevalier; la victoire du héros dans le tournoi; les noces de Lohengrin et de la duchesse de Bouillon.

Heures d'immenses rêveries devant ces fantasmagories exactes. « Heures perdues! s'écrie son maître. Pourquoi ne vous faites-vous pas lire quelque chose, Altesse, au lieu de vous ennuyer à ne rien faire dans cette pénombre? — Oh! je ne m'ennuie nullement. J'imagine de belles choses et m'en amuse. »

On cherche à distraire violemment cet enfant trop concentré.

Inutile. Il aime le silence au profond duquel il entend tout à coup des voix. Quelles voix? Il écoute. Il s'arrête d'écrire ou de jouer. Il voudrait comprendre et désigne l'endroit d'où sont parties les paroles d'un compagnon invisible.

Le docteur de la Cour, Gietl, est témoin de ces faits et il prend des notes. « Enfance trop solitaire — puberté — on ne sait ... » Le père gronde et ne croit pas aux revenants ni aux esprits parleurs. On met les enfants à la diète. On les affame presque. On double les devoirs. Le père exigeait qu'ils eussent une culture « universelle ». Ils tremblaient devant ce rigide pédant, qui s'érigeait en professeur des réalités royales et bavaroises.

Mais, bien que remarquablement doué et intuitif, Louis est un élève médiocre. Des maîtres tels que Liebig, le chimiste, et le célèbre théologien Döllinger, n'arrivent guère à l'instruire. C'étaient pourtant ses seuls amis. Pas de jeunesse autour des princes, aucun camarade de leur âge n'est admis. Et quand tout ne marche pas selon son gré, le père à la voix suave n'hésite pas à infliger de sa main des corrections. Jamais d'argent de poche, ou du moins si peu que rien : une douzaine de goulden par mois, à dix-sept ans.

Ce sont là des détails, mais qu'il importe de connaître. Car c'est au cours de ces années préparatoires que se décident les travers, les habitudes, les éloignements, les tendresses et les cruautés qui bientôt pousseront ces âmes encore muettes et impuissantes à se venger sur les autres — et sur elles-mêmes — des compressions, des blessures d'orgueil, des égoïstes douceurs qui les ont lentement instruites. La première fois qu'on remit au prince Louis une petite bourse, à sa majorité, il voulut acheter toute la vitrine d'un bijoutier. Il ne comprit jamais que les cinq ou six pièces d'or, qu'il possédait n'y suffissent point. Dès lors il renonça pour toujours à approfondir cet ordre de choses.

D'ailleurs, l'argent n'est-il pas qu'une simple convention? Et les sentiments d'affection filiale? (Il n'osait qu'à peine y songer). Et le pouvoir? Et la couronne? Et la vie? (Autant d'abstractions). Qu'est-ce qu'il y a de vraiment vrai, de nécessaire, de personnel, de bon, dans cette usine quotidienne de devoirs où chaque quart d'heure est d'avance

réglé et haï? Eh bien, voici : l'unique réalité, c'est le rêve; l'unique bonheur, la solitude; le seul amour, ces élans sourds, profonds, remplis d'une sensualité agissante qui vous jettent la bouche tendue vers les hommes et les femmes qu'on voit dans les livres, ou sur les tableaux, ou sur les tapisseries. Le chevalier aux cygnes, la belle duchesse, les nuages au couchant, les forêts, le cor des gardes-chasse, le chant d'un pâtre, seules choses authentiquement vivantes et qui relient les grandes vérités de la poésie aux fantômes de la réalité. Et aussi la pêche au brochet, à l'aube, dans les lacs. Et encore, et toujours, ce poème de Lohengrin qu'il avait lu en cachette, à treize ans, qu'un musicien avait, paraît-il, composé et qu'il savait par cœur d'un bout à l'autre sans aucune faute de mémoire, lui qui ne pouvait se mettre une page de grammaire dans la tête.

Or, en 1861, l'Opéra de Munich afficha *Tannhäuser* et *Lohengrin*. Louis, en tremblant, demande à son père d'y pouvoir assister. La permission accordée, l'adolescent y va avec le seul comte de Leinfelder, son aide-de-camp. C'est la première fois qu'il entend une mesure de la musique de Wagner. Tel est son saisissement, que l'aide-de-camp, notant les réactions du prince, observe d'inquiétantes transes, qu'on croirait douloureuses. « Par exemple, écrit-il, lorsque Tannhäuser revient au Vénusberg, le corps du prince fut secoué de spasmes véritables. C'était si violent, que je redoutai un instant une crise d'épilepsie. » Mais la musique n'est pas la cause première de ce bouleversement. C'est le poème, les idées, les symboles derrière lesquels s'ouvre tout un monde insoupçonné. Louis ne peut plus songer qu'à cela, et quelque temps après, il vole sur le piano de son oncle un livre de Wagner : *L'œuvre d'art de l'avenir*. Quelle pâture! Quel programme! Le mot *avenir* surtout gagnait comme une maladie cette sensibilité en peine de refoulement.

« L'œuvre d'art est un acte de vie », lisait-il. (Dans quels mensonges avait-il donc été élevé?) Le peuple seul est porteur des grandes nécessités de la vie et de l'art. Il est la force efficiente de l'œuvre d'art, qui est une création en commun. « Un seul peuple a réussi jusqu'ici cette communauté dans le vouloir artistique : le peuple grec; aussi devons-nous faire de

l'art hellénique l'art humain en général. » (— Tiens, tiens, mon grand-père est donc le seul qui ait vu clair)? — « L'homme doit être considéré comme son propre objet et sujet artistique. Mais son orgueil, la toute puissance de ses sensations physiques et même les sentiments de son cœur tomberont dès qu'ils se manifesteront à l'homme intelligent, parce que sentiments et sensations communs à toute l'espèce. Il ne peut vouloir que l'universel, le vrai, l'absolu, sa propre absorption, non dans l'amour de tel ou tel objet, mais dans l'amour en général. Ainsi l'égoïste devient communiste, l'un devient tout; l'homme devient Dieu; et l'artifice, l'art. » Or, la musique est le cœur de l'homme. Son langage, l'art des sons. « La musique est l'amour du cœur dans la plénitude de son bouillonnement; elle est l'amour qui ennoblit la volupté et humanise la pensée abstraite. » — « Dans le royaume de l'harmonie il n'y a ni commencement ni fin, de même que l'ardeur intime de l'âme n'est elle-même qu'aspirations, élans, langueur, expiration, c'est-à-dire mort. Mais mort sans mort, à cause d'un éternel retour sur soi-même. » Et le poète? Quel abaissement dans sa recherche présente des réalités pratiques! « Le besoin véritable de notre temps ne se manifeste qu'en vue de l'utilité la plus stupide. Il n'y a que des appareils mécaniques, mais non des créations artistiques qui lui soient adéquats. » Un seul moyen d'en sortir : « La rédemption dans l'œuvre d'art de l'avenir. Des arts purement humains, sans égoïsme; la rédemption de l'homme *utilitaire* par l'homme *artiste*. » Alors seulement le mondain racheté poussera du fond du cœur la parole que Beethoven plaça comme une couronne au sommet de son œuvre : « Joie, soyez embrassés, ô millions d'êtres! » Tel sera le langage de l'œuvre d'art de l'avenir.

Ah! il était bien le maître attendu, celui qui proclamait une telle espérance.

En 1863, Louis atteignit sa dix-huitième année et sa majorité. Cette même année vit l'affaire du Schleswig-Holstein, qui agita fort toute la Bavière. Malade et fatigué, le roi Maximilien était parti pour l'Italie où il pensait se reposer longuement. La politique le rappela dans sa capitale, car

le peuple tout entier voulait qu'il prît en main la cause du Schleswig indépendant. Il n'osa point tenir tête à l'Autriche ni à Bismarck. La lutte qu'il soutint contre lui-même et sa conscience brisa cette majesté fragile. Après trois jours de maladie, le 10 mars 64, sans souffrances et sans inquiétudes, Maximilien expira.

Ce fut dans toute l'Allemagne de la stupeur. A Munich, la foule consternée remplissait les rues et le Palais Royal. La grosse cloche Benno, de la Frauenkirche, sonnait un glas incessant. Le 14 mars eurent lieu les funérailles. Le peuple entier regarda défiler le cortège funèbre : princes, ambassadeurs, délégués, généraux et cavalerie. Puis vint le catafalque. Toutes les têtes se tendirent pour voir passer le nouveau roi, cet enfant qu'on disait sauvage, énigmatique, à peine formé.

Or, dans un silence énorme, s'avançait derrière le corbillard un jeune dieu, le visage levé, grave, mais comme souriant. Un inconnu, mais que chacun se rappelait avoir vu. Vu où? Vu quand? Ils cherchaient à se souvenir. Et tout à coup le savaient, se frappaient le front, riaient d'avoir trouvé. Non, ce n'était pas un roi véritable, un roi de chair comme les autres. C'était un prince de conte de fées, un roi de légende, un poète que les dieux de l'Olympe envoyaient sur la terre en signe d'amitié au fidèle peuple de Munich. Et déjà tous ces cœurs d'hommes, tous ces regards de femmes rayonnaient d'amour.

3. — DEUX POÈTES

La sottise de reprocher aux jeunes d'être trop expéditifs! Qu'aurions-nous à notre actif si, d'enthousiasme, nous ne savions pas quelquefois faire litière du raisonnable? Louis était pressé, comme tous ceux qui ne se sentent aucun génie pour la vieillesse. Dans un des ouvrages de Wagner — chers livres usés, brisés jusqu'aux ficelles — à la fin du prologue placé devant le *Ring*, il avait lu cette phrase : « Se trouvera-t-il, le prince qui rendra possible la représentation de mon œuvre? » Cet appel douloureux, l'enfant qui voulait acheter avant-hier avec ses cinq pièces d'or la boutique d'un joaillier, se croit en mesure d'y répondre. Un mois exactement après la mort

de son père, le 14 avril 64, M. de Pfistermeister, conseiller aulique de Sa Majesté, se met en route pour Vienne avec la mission de ramener à son maître l'unique vivant sur la terre dont celui-ci se reconnaisse le disciple. En quatre semaines, l'enfant peureux est devenu un roi qui ordonne. Mieux que cela : un homme. Et un homme résolu, impatient. Il faut néanmoins de longs jours pour rejoindre le compositeur traqué, qui fuyait ses ennuis et ses créanciers de Vienne en Suisse, de Zurich à Stuttgart. « Un miracle seul, avait-il écrit, peut encore me sauver. » Le miracle se produit. M. de Pfistermeister trouve enfin dans une chambre d'hôtel, à Stuttgart, celui qu'il cherche. Il tend au désespéré une bague, une lettre et une photographie de la part de son maître. Trois jours après, Wagner paraît devant le roi.

Louis, debout, est redevenu un enfant timide. Il ose à peine lever les yeux vers ce petit homme à courtes jambes, avec une trop grosse tête. Il entrevoit le front bombé, le visage vieux, les grands traits depuis longtemps sculptés pour la célébrité. Ce Lohengrin de cinquante ans, quel ami pour son âme vierge! Il tend la main. L'autre s'avance, la saisit, s'incline. C'est l'instant, comme dit Goethe, de l'« ivresse sans vin. » Longtemps Wagner reste penché, plein de silence. Et brusquement le roi l'attire contre son cœur, prononçant en lui-même le serment d'une fidélité éternelle.

« Je vous adresse », écrivait Wagner la veille au roi, « les larmes d'une émotion céleste pour vous dire qu'à présent les miracles de la poésie sont entrés dans ma vie malheureuse et altérée d'amour comme une divine réalité... » Et Louis répond maintenant : « Sans le savoir, vous avez été la source unique de mes joies, et, dès ma plus tendre enfance, mon meilleur maître, mon éducateur, et un ami qui, comme nul autre, a su parler à mon cœur. »

Devant une joie si forte, Wagner reste presque incrédule. Car les hommes qui toute leur vie ont rêvé le bonheur, lorsqu'ils le tiennent enfin n'y peuvent pas croire. L'accompli ne les habite jamais. Sans doute quelque malheur s'embusque-t-il derrière ce trône de félicité. « Il me comprend comme ma propre âme », confie-t-il aux amis de Zurich... « De la magie de son regard vous ne vous faites aucune idée... ».

Mais « il est hélas si beau et si rempli de spiritualité que j'ai peur de voir s'évanouir sa vie comme un divin rêve dans cet ignoble monde. » — « Je crois, écrit-il à son ami Bülow, le chef d'orchestre, que, s'il allait mourir, je mourrais aussi l'instant d'après. »

Pourtant, tout est d'abord à l'enthousiasme et à l'action. Le roi paye les dettes du musicien, lui assure une rente, fait louer pour lui la villa du comte Pellet, sur le lac de Starnberg, à un quart d'heure en voiture de son château de Berg. Un nouveau mois après, le 14 mai, Wagner y emménage. Tout s'enchaîne comme dans les Mille-et-une-nuits. Ils sont maintenant si proches l'un de l'autre, les deux poètes, qu'à toute heure ils peuvent se rendre visite, s'abîmer dans d'immenses contemplations, élaborer ensemble les plans du palais d'idéal qu'ils vont ouvrir au monde, ou s'enfoncer sans dire mot, en se tenant par la main, dans les profondeurs de leur joie. Le jeune roi a trouvé son véritable père, son unique ami; le voyageur, sa patrie, son climat spirituel et son fils d'élection. Wagner se considère comme mort, et contemple dans ce beau jeune homme son génie réincarné qu'il peut voir et aimer en dehors de lui-même. Du même coup, l'amour leur rend à tous deux le goût de l'activité. Louis secoue sa timidité, va à Kissingen, y rencontre et y charme le Tzar, la Tzarine, l'empereur François-Joseph et l'impératrice Élisabeth, sa cousine. Celle-là même qui montrait avec Louis une terrible parenté d'âme. Mais aucun des deux ne se savait alors marqué pour la dure carrière de la solitude. Ils croyaient encore à la vie, à la bonté, aux doux enchantements du pouvoir. C'est bien plus tard seulement qu'Élisabeth d'Autriche prononcera ces lourdes paroles : « Le bonheur que les hommes demandent à la vérité est soumis à des lois tragiques. » Puis celles-ci : « Ma tristesse m'est plus précieuse que la vie entière. »

Wagner, de son côté, s'organise dans son existence recommencée et rassemble autour de lui ceux qui crurent de tout temps en son destin. Liszt accourt l'un des premiers, s'exalte, s'épanouit au contact de la gloire naissante de son ami. Cornélius, le compositeur, s'installe à Munich pour y travailler et servir le maître. Hans de Bülow, le fameux chef d'orchestre et

pianiste, est engagé à son tour comme maître de chapelle et directeur du Conservatoire. Et déjà depuis huit jours est arrivée sa femme, Cosima, la fille de Liszt. En parlant d'elle, Wagner disait : « Une jeune femme douée de façon inouïe, exceptionnelle; la merveilleuse image de Liszt, mais supérieure intellectuellement à son père. » Or, depuis un an, l'aveu d'amour est sorti de leurs deux cœurs contractés. Quoi donc de plus naturel qu'elle aussi vienne chercher sa part des grands travaux qui vont marquer la renaissance artistique du monde? Le pauvre Bülow est déjà malade, moralement déchiré. Cornélius se sent aspiré par un rythme autrement puissant que le sien. Mais qu'importent les faibles à ce Wotan obsédé? L'œuvre seule compte, le Walhall à bâtir, l'avenir, ses prophéties. « Il faut que je sache qui m'aime et qui me renie », dit-il, en comptant ses disciples. Et lorsqu'il est repris encore par le doute — lui que la vie a tant de fois trahi — il fait atteler sa voiture, galope jusqu'à Berg, et plonge son regard interrogateur dans les yeux bleus du roi. Là, tout est joie, certitude. « Il est insatiable de science, insatiable d'amour... Certes, celui-là n'est pas de ce monde ».

Admirons comme ces êtres d'exception savent se reconnaître entre eux, se peser l'âme, et exiger l'un de l'autre tout ce qu'ils peuvent fournir. Je ne comprends pas qu'on fasse un crime à Wagner de son orgueil et de son égoïsme. Quel vain reproche que blâmer dans les hommes supérieurs la conscience de leur force et la voracité du cœur! Aimoter n'est pas leur affaire. Ni pincer de la guitare. L'égoïsme est chez eux simple jeu de l'intelligence, et l'orgueil une dignité. D'ailleurs, ces deux passionnés d'eux-mêmes ne jettent-ils pas au monde des richesses telles qu'auprès d'eux le Carnegie le plus méthodiquement philanthropique ne sera jamais qu'un pauvre? A leur manière, Wagner et le roi sont des prodigues. Avant tout, prodigues d'amour. Le musicien a maintenant trois pôles où dériver l'électricité dont il est surchargé : son œuvre, le cœur de Cosima et celui de Louis. Moins largement partagé, le roi ne dispose que du cœur de l'ami. Il y entasse avec frénésie ses espérances, sa sensibilité, ses désirs. Et déjà l'on voit poindre dans son ciel tout un monde de fantasmagories, ce douloureux monde imaginaire où ceux qui ne savent ni

se délivrer par les créations de l'art, ni se suffire de la vie, se réfugient dans d'épuisantes jouissances.

Mais voici ce qui se passe dans l'ordre des faits pratiques. La cassette royale est chargée d'une pension annuelle pour le compositeur. Elle subvient de plus à l'acquisition d'une maison destinée à son habitation, l'hôtel Jochum, dans la Brienner Strasse. Le roi achète moyennant 30 000 florins l'*Anneau du Nibelung*. Il décide en outre la construction d'un théâtre modèle, réservé uniquement aux opéras wagnériens. On fait venir de Zurich l'architecte Semper, qui en a déjà tracé le plan. Et le soir, autour de la table royale, ce groupe d'artistes en discute l'emplacement, la scène, la machinerie, la décoration. Wagner est enfin à l'aise dans ce luxe imprévu pour lequel, depuis l'enfance, il se sent désigné. Enfin le voici dans son élément parmi les épures, les papiers transparents, les chiffres. Enfin le voici en possession du salon, des meubles, de l'acajou, des étoffes, des porcelaines, des marbres, des fleurs, sur lesquels il a toujours rêvé de reposer les yeux et de passer la main. Il se fait faire des vêtements de soie et de velours, des bérets, une cape à col de fourrure. Il ressemble à quelque portrait d'Holbein ou à une courtisane vénitienne un peu mûre, peinte par le Titien. Le jeune roi s'enchante de ces métamorphoses qui répondent en lui à un goût semblable pour la figuration.

Mais déjà, à ce prologue au règne des artistes, répond dans la coulisse un mauvais murmure. Le peuple n'a vu passer qu'une fois ou deux dans les rues de Munich son roi de féerie, et l'on entend partout chuchoter sur son compte d'étranges choses. Un compositeur douteux serait devenu le conseiller royal et, de fait, ministre-président. Le vieux roi Louis Ier avait offert son sceptre naguère comme cravache à une danseuse; serait-il vrai que son petit-fils le passerait maintenant en guise de bâton à un chef d'orchestre? On dit que les princes de la maison royale, les nobles, le clergé commencent de s'indigner; qu'un théâtre gigantesque va être bâti; que la ville des peintres deviendra bientôt la ville de la musique; que la liste civile du roi grossit, que les dépenses vont augmenter, les impôts s'enfler en conséquence. Et naturellement ce Wagner de malheur est chargé de sourdes imprécations.

Pourtant le roi tient bravement tête à ce premier orage. Pour l'ami, il saura se montrer inflexible. « Votre pensée, lui écrit-il, me rend plus léger le fardeau de mon état; tant que vous vivez, l'existence est aussi pour moi belle et enrichissante. Oh! mon bien-aimé, mon Wotan ne doit pas mourir... » Il approuve les engagements d'acteurs appelés spécialement pour jouer *le Vaisseau fantôme*, en manière de préparation à la Tétralogie. Dans sa solitude d'été, à Hohenschwangau, il lit Shakespeare et Goethe, s'imprègne du grand sérieux de l'art, et envoie à Wagner sa photographie « parce que je suis convaincu qu'entre tous les hommes qui me connaissent c'est vous qui m'aimez le mieux. Puissiez-vous toujours vous souvenir en la regardant que je vous suis attaché par un amour qui durera éternellement, oui, avec un feu et une force qu'aucun amour humain ne saurait surpasser. » Dans le regard du prince erre une seule ombre : une jalousie inconsciente envers cette trop jeune et trop dévouée Cosima de Bülow, qui s'insinue parfois entre lui et Richard. Or, entre son âme novice, altière, exigeante, et celle du mage grisonnant qu'il a choisi pour guide, il n'y a place pour personne.

4. — TRISTAN

... Place pour personne. Pas plus pour une femme que pour un homme. Et pour un peuple? Qu'est-ce que le peuple, son peuple? Des milliers d'anonymes, tous différents, tous semblables, et qui forment un grand corps bavarois, un gros visage bavarois, une dure volonté bavaroise, un terrible amour bavarois. Comment y aurait-il place, entre son royal cœur et celui du bien-aimé artiste, de l'Homme par excellence, pour cette informe masse de bouches et de bras, qui vocifère des *Hoch!* sur son passage, qui gesticule et effraye son âme bien plus qu'elle ne l'attire? Tout roi a pourtant la charge d'aimer ce cancer héréditaire. Son père en est mort la victime. Son grand-père lui a sacrifié le plaisir de son âge mûr. Ses aïeux en furent rongés à travers la longue histoire du royaume. Et lui, aujourd'hui, en 1864, comment le supportera-t-il? Il regarde avec épouvante à travers les fenêtres

du palais ces cellules innombrables qui forment son peuple, son pouvoir, sa maladie. Et son être entier s'élance vers l'Autre, le libérateur, le divin étranger. Alors il fuit à Hohenschwangau, s'installe devant son bureau et compose un poème en réponse à celui qu'il vient de recevoir :

A MON AMI

Dans la nuit noire, l'art était prisonnier.
Au ciel ne luisait aucune étoile
Et l'artiste avec le doute se débattait
Quand le destin voulut que de toi jusqu'à moi
Vinssent nouvelles. Ah! comme je les accueillis!
Evanouis, la nuit et ses phantasmes.
Sur toi l'amitié peut construire...

Et il continue, se délivre. Car cette fois ce n'est plus un plat visage de courtisan qui l'écoute, mais un cœur égal et qu'il sait pouvoir atteindre par-dessus tous les autres, en dépit de tous les autres. En dépit de? Donc, contre. Eh! qu'importe! « Tu es vraiment l'homme juste entre tous ceux que j'ai rencontrés ». C'est à Horatio que Hamlet s'adresse de la sorte. Et Louis pareillement s'adresse à Richard. Il n'est que de continuer à lire Shakespeare : « Dès que mon âme chérie fut maîtresse de son choix et sut distinguer entre les hommes, elle t'élut pour elle-même, te marqua de son sceau; car, souffrant tout, tu as été celui qui ne souffre point, un homme qui accepte avec la même humilité les rebuffades et récompenses de la fortune ».

Humilité est ici le seul mot qui ne convienne pas. Remplaçons-le par fierté. Car, certes, poète et prince sont fiers tous deux d'être frappés, blessés ensemble. L'un par la foule, les journaux, en face. L'autre plus sournoisement, par la reine-mère, les ministres; on lui perce le cœur avec déférence. On raille le musicien, on le hait. Depuis 48 et les émeutes de Dresde, Wagner est suspect à tous les gouvernements. M. von der Pfordten, le président du Conseil, excite contre lui les ministres, les militaires et le clergé. S'il ne tenait qu'à Son Excellence, cette satanée musique serait coffrée comme immorale. Même le conseiller aulique von Pfistermeister,

l'ancien envoyé royal devenu à présent chef du cabinet privé, se rebiffe contre les dépenses projetées par son maître. Leur esthétique à tous, c'est : jamais d'innovations et place aux hommes en place; paix aux deniers publics et à la porte du royaume les poètes-prophètes, les chemineaux sans patrie.

Cependant Louis accroche dans son salon, à côté de ses ancêtres, le portrait de Wagner. Et celui-ci fait répéter le *Vaisseau-Fantôme*. La première représentation, plusieurs fois prorogée, a lieu le 4 décembre. Le service d'ordre est important à la porte du théâtre, car la curiosité l'emporte sur la mauvaise humeur et les Munichois veulent rire, ce soir. Wagner en personne dirige. Le roi est dans sa loge. Les fidèles sont accourus : le duc Max en Bavière (à qui Louis avait naguère soustrait l'*Œuvre d'art de l'avenir*), le prince de Tour et Taxis, quelques dames, Bülow, Cornélius et un groupe d'artistes. Après le premier acte, surprise. Au second, grands applaudissements. Au troisième, enthousiasme. Le roi rayonne; la première partie est donc gagnée. Il s'agit d'en profiter pour mettre tout de suite à l'étude l'œuvre qui fera taire toutes les critiques : *Tristan*. Car c'est ici le cœur même du fruit, l'amande la plus fine. Le roi ne peut douter que son amertume délicieuse ne convainque et n'enivre de tendresse ce peuple que les empoisonneurs publics fournissent d'insignifiants venins.

Wagner et Bülow se mettent ensemble au travail. On engage pour les rôles principaux les deux meilleurs chanteurs d'Allemagne : Schnorr von Carolsfeld et sa femme.

Les décors sont confiés à des peintres illustres. Aidé par Cosima, le compositeur dessine les costumes, entre dans le détail des accessoires, et prend sous sa direction personnelle les chœurs, les solistes et l'orchestre. Tout l'hiver, puis tout le printemps y passent. Vingt et une répétitions d'orchestre sont nécessaires pour parvenir à la perfection.

C'est qu'il ne s'agit pas d'une simple représentation d'opéra, mais d'un renouvellement profond du style musical, d'une réforme complète du vocalisme, de l'école du chant, de la déclamation, du jeu des acteurs, en somme d'une refonte entière du drame lyrique enlisé dans la plus conventionnelle platitude. Une telle soirée signifie autre chose qu'une reprise

de *Guillaume Tell.* C'est tout un enseignement nouveau, un art insoupçonné. Et malgré le faix qu'il a chargé sur ses épaules, et les projets de construction, et la bataille folliculaire, ce géant courtaud trouve encore moyen de rédiger pour le roi un rapport de plus de cent pages sur la fondation d'une École de musique.

Pendant ce temps on prépare doucement son assassinat. Quelque temps avant le représentation, une plainte longuement motivée est déposée soudain contre Wagner, et il est très fort question de le mettre en prison pour dettes. Un coup de maître. Ses adversaires exultent. Mais aussitôt le roi intervient, paye la somme demandée en suppliant l'ami de pardonner à ceux qui « dans leur méchanceté et pourriture » ne savent pas ce qu'ils font.

Enfin tout est prêt. Le roi est malade d'attendre. Il n'en peut plus et ses nerfs sont bien plus éprouvés que ceux du musicien. Une dernière fois avant le grand jour il prend la plume et lui écrit : « Mon unique et mon tout! Auteur de ma félicité! Journée de ravissement! — Tristan. Combien je me réjouis de cette soirée! Qu'elle vienne donc bientôt! Pourquoi le jour succède-t-il à la nuit? Quand éteindra-t-on les flambeaux? Quand fera-t-il sombre? Aujourd'hui, aujourd'hui, presque tangible! — Pourquoi me louer et me célébrer? — Il accomplit cet acte, *Lui,* la merveille du monde; que suis-je sans lui? — Pourquoi, je vous en supplie, pourquoi ne trouvez-vous aucun repos, pourquoi toujours ces tourments? Il n'y a pas de volupté sans peine, oh! comment faire fleurir pour lui la paix, le repos sur cette terre et une éternelle joie? Pourquoi toujours sombre devant la joie? Qui en dira au monde la raison profonde et secrète? Mon amour pour vous — oh! qu'ai-je besoin de le redire — vous restera toujours! — Fidèle jusqu'à la mort! — Voici que je renais; Tristan me remettra entièrement malgré la fatigue! La douce brise de mai, à Berg, où j'irai bientôt, me rendra toutes mes forces! — J'espère revoir bientôt mon Unique! — Combien les plans de Semper me réjouissent. Espérons que les projets du bâtiment monumental ne se feront pas trop attendre! Il faut que tout s'accomplisse; je ne faiblirai pas! Le rêve le plus hardi doit être réalisé! — Né pour toi, élu par toi!

C'est là ma vocation! Je salue vos amis, ils sont les miens! Pourquoi vous assombrir? Écrivez, je vous en prie. — Votre fidèle, L. »

Que dire d'un carquois à ce point bourré de flèches sinon que, parties du plus beau des princes, elles devaient atteindre en plein cœur le plus profond connaisseur de la douleur humaine. Il se hâte donc vers le château de Berg où Louis l'attend et l'emmène aussitôt dans la solitude du lac, sur son petit yacht à vapeur. Wagner observe que le nom en a été changé : le *Maximilien* est devenu le *Tristan*. Voilà l'une de ces menues anecdotes du sentiment où un garçon de vingt ans trahit ses bouleversements et jette sans le savoir de bien vives clartés sur lui-même.

Mais le rideau se lève enfin sur *Tristan et Isolde*, le 10 juin 1865, à six heures du soir. On voit dans leurs loges le vieux roi Louis, les princes Luitpold, Albert et Léopold, le duc Max. Le roi paraît dans la sienne, seul, vêtu d'un costume civil. La salle tout entière se lève à son entrée, le salue de *hoch* retentissants soutenus par les cuivres, tandis qu'il s'incline, un peu raide, les yeux comme d'habitude perdus vers le lustre. Bülow monte immédiatement au pupitre et l'orchestre prélude.

Depuis plus de soixante ans maintenant cette minute est passée où Wagner, par l'étroite porte de l'ironie et de la haine, accédait au plateau de la célébrité. Tant d'imprécations ont été vomies contre lui par ceux qui n'ont jamais pu le comprendre, une telle somme d'enthousiasme dépensée par les autres, qu'un pareil débat est épuisé jusque dans son répertoire d'insultes et de louanges. On m'assure cependant qu'il survit quelques mammouths à l'Opéra de Paris qui demandent encore qu'on ajoute un ballet à *Siegfried*. En revanche, il y a toujours des fidèles pour qui *Tannhäuser* et le *Ring* demeurent la vraie messe musicale, et ils ne s'y rendent pas sans avoir médité et relu leur bréviaire wagnérien. Nos demi-jeunes d'aujourd'hui l'ont rejeté parmi les pompes et le bric-à-brac du Second Empire sans voir que leurs cadets, les tout-jeunes, s'en exaltent à nouveau. La vérité est peut-être que, mode et sensibilité s'étant portées ailleurs, il ne subsiste de l'œuvre wagnérienne que son résidu éternel. Tou-

tefois, débarrassé de sa gangue, c'est encore un diamant d'une rare importance. Et toute âme qui a cultivé la passion, en a sûrement éprouvé la transportante énergie. Mais il a fallu plus d'un demi-siècle pour installer de façon durable dans le cœur des hommes cette réserve d'enthousiasmes. Elle ne s'y est pas acclimatée du premier coup. Et en particulier la musique de *Tristan*. Cet orage désespéré ne désaltère en vérité, ce 10 juillet 1865, que l'âme royale de Louis, toute craquelée de sécheresse. Avidement, elle boit cette averse que la foule essuie sans bonheur. Et si l'émotion du prince va augmentant d'acte en acte, les sifflets et les protestations se mêlent sans cesse aux applaudissements. Pourtant Wagner triomphe, et à la fin du drame il paraît sur la scène, en redingote et pantalon blanc, entre ses interprètes.

Il marche sur une cime. Mais c'est une cime déserte. Dix ans auparavant, durant sa grande crise amoureuse pour Mathilde Wesendonck, il avait écrit : « Bien que de ma vie je n'aie trouvé le véritable bonheur de l'amour, je veux quand même élever un monument à ce plus beau des rêves... » C'est *Tristan*. Chargé d'amener à son roi la blonde Isolde qu'il aime sans oser se l'avouer, le fidèle vassal subit la vengeance de la Déesse de l'amour, jalouse de ses droits méconnus. « Un philtre, explique Wagner, a été préparé selon l'usage par la prévoyance maternelle, mais il est destiné à l'époux choisi pour des raisons politiques. La déesse invente une ingénieuse erreur, et fait boire ce philtre par les jeunes gens qui s'enflamment l'un pour l'autre et s'avouent qu'ils ne peuvent plus renoncer désormais à s'appartenir. Et maintenant, langueur, désir, charme et peine de l'amour n'ont plus de fin : monde, puissance, renommée, grandeur, honneur, noblesse, fidélité, amitié, tout s'est envolé comme un rêve sans consistance. Seule, une chose existe encore : langueur. Langueur, désir inassouvi, se manifestant toujours. Ardeur et passion. Une seule délivrance : la mort, mourir, disparaître, ne plus se réveiller ». Et ces dix années avaient passé sans apporter ni la mort, ni l'oubli. « Elle est et demeure mon premier et mon seul amour », avait-il écrit encore en 1863, cinq ans après leur rupture, « Mon amour ne pourra jamais, fût-ce au moment le plus terrible, perdre son parfum, même le plus léger atome

de ce parfum... » Comment l'eût-il perdu, en vérité, puisqu'il était fixé dans la métaphysique musicale de *Tristan*? Et les dernières paroles d'Isolde, « se dissiper dans les airs, parmi les flots de la mer voluptueuse, dans la résonance des vagues aériennes, dans le souffle universel du Tout, noyée, absorbée, ô inconscience, suprême joie... » n'expliquent-elles pas ce passage du prologue de son poème où Wagner, interrogeant la mort, revient toujours à l'amour et s'écrie : « Est-ce le monde merveilleux et puissant d'où sortirent le lierre et la vigne étroitement enlacés sur la tombe de Tristan et d'Isolde? » Car on la montre encore aujourd'hui, dans le cloître de Sainte-Marie, à Tintaïœl en Cornouailles, cette tombe des amants sur laquelle ont poussé vigne et rosier, unis en une inextricable étreinte.

Mais non, le cœur de Wagner avait achevé de flamber. En cette soirée du 10 juin 1865, aucune larme ne pouvait plus rouler sur son visage de cendre. Pauvre roi! Il est seul à pleurer de joie. Seul à croire que l'amour peut ce miracle de changer en désirs actifs l'immense détente d'un vieil artiste repu de déceptions et qui voit enfin se lever sa gloire inutile. Trop tard.

Louis va cacher sa joie à Berg, à Hohenschwangau. Plus loin encore et plus haut : dans une cabane qu'il s'est fait construire en plein silence montagnard. Ah! il faut que tout s'accomplisse, que chaque élan, chaque désir se dénoue. « Et quand nous ne serons plus ni l'un ni l'autre, notre œuvre luira pour la postérité comme un exemple, ravira d'enthousiasme les siècles, enflammera les cœurs pour l'art, l'art divin, éternellement vivant... »

Ne perdons pas de vue que Louis a vingt ans et que ces mots tout neufs, hier encore défendus, sont les clés qui ouvrent maintenant son royaume intérieur. Son vrai royaume, peuplé de son vrai peuple. Car qu'est-ce que le monde et les hommes? L'inimitié, la bassesse des sentiments, la haine du beau, la laideur des visages. Mais ici, dans cette nature sans contrainte, il pense librement « à l'étoile qui luit sur sa vie, à l'Unique qu'il voudrait savoir heureux, auquel il voudrait procurer le repos et la sérénité. Mon Seigneur et mon Dieu, donne-lui la paix dont il a besoin, soustrais-le aux yeux profanes du vain

monde, et délivre celui-ci, grâce à lui, des chimères qui le tiennent asservi ».

Louis ordonne une deuxième, une troisième, une quatrième représentation de *Tristan*, dont il ne peut se lasser. Et après la quatrième, il rentre à Berg sur la locomotive de son train spécial, pour que l'air et la vitesse apaisent ses nerfs surexcités. Mais son appétit musical ne se calme pas. Il charge Wagner d'organiser le plus tôt possible une représentation « pot pourri » de diverses scènes tirées de l'*Or du Rhin*, de la *Walkyrie*, de *Siegfried*, des *Maîtres Chanteurs*. Et cette représentation a lieu en effet dès le 12 juillet, dans la célèbre salle rococo du Théâtre de la Résidence. Caché au fond de la loge royale, son visage blanc est la seule tache vivante dans la haute grotte sous-marine plaquée de vernis Martin où retombent en stalactites des girandoles de cristaux. Wagner dirige. Schnorr, le fameux ténor, chante et — sans qu'il s'en doute autrement que par une angoisse panique dont Wagner et Bülow sont pénétrés, il chante pour la dernière fois. Huit jours après, il s'écroule pour mourir en quelques heures d'une crise de rhumatisme aigu. « Encore le mauvais œil du maître », dit-on. Un sort tragique plane sur l'amitié qui unit le nain gigantesque accroché à son pupitre et le royal Narcisse penché vers toutes ces images de lui-même; entre Alberic et Siegfried, Mime et Siegfried, entre l'artiste enfin et cet adolescent naïf et songeur, miné par ses lubies de vieillard.

En novembre, Wagner rejoint le prince à Hohenschwangau tandis que M. de Pfistermeister quitte la château pour partir à la chasse. Car la guerre est maintenant ouverte entre eux, et aggravée depuis qu'une fois de plus le roi a fait régler les dernières dettes de l'artiste. Sur l'ordre du rusé conseiller, on a porté à madame de Bülow (ouvertement la secrétaire du maître) 40 000 goulden en pièces d'argent, enfermées dans des sacs, afin que les bourgeois de la capitale pussent voir où déménageait le trésor royal.

Cependant Wagner se sait tout-puissant. Il amène un petit orchestre, et chaque soir, pour le roi seul il conduit la musique de Beethoven, de Glück, de Mozart, et même celle de Méhul. Ils se promènent tous deux par les routes de mon-

tagne dans une calèche ouverte, attelée de quatre chevaux avec un postillon. Baigné de certitude, Louis s'écrie : « Le hommes vont voir à présent le victorieux pouvoir de notre sainte union. Au travail! » Le dernier jour de cette semaine passionnée, le roi accompagne le musicien à la gare. Et voici qu'à la nuit tombée, le petit lac alpestre s'allume de feux de Bengale et qu'au milieu de l'eau une nacelle en forme de cygne s'avance, dans laquelle se dresse en armure le chevalier Lohengrin.

Symbolique apparition! Une fois de plus la preuve que les poètes inscrivent dans les annales de leur fantaisie les visions prophétiques de leur histoire. Je pensais tout à l'heure à Klingsor, enveloppant son Parsifal d'incantations voluptueuses pour l'attacher à sa destinée. Et je ne voyais pas Lohengrin, autrement plus proche cependant, puisqu'il navigue en personne devant ce roi plein d'angoisse. Or, Wagner a commenté sa fable, et je n'ai qu'à reprendre ses textes pour trouver la signification la plus tragique à cette minute singulière... « Sur la mer s'approchait un inconnu de la grâce la plus noble et de la vertu la plus pure, entraînant tout à sa suite et gagnant tous les cœurs par un irrésistible charme. *Il était le vœu accompli de l'homme chargé de désirs,* le bonheur qu'il se forgeait sur le miroir des mers dans ce pays qu'il ne pouvait atteindre. L'inconnu disparaisssait, repartait sur la vague sitôt qu'on cherchait à connaître sa nature. »

Et ceci suffirait déjà pour éclairer à la fois le prince nostalgique et l'énigmatique questionneur que l'artiste demeure toujours devant le sort. Mais Wagner était un métaphysicien trop ardent pour s'en tenir à une si simple image. On trouve dans ses écrits une page plus explicite, et qui nous le livre mieux. « Lohengrin, dit-il, cherchait la femme qui *crût* en lui, qui ne demandât pas qui il était ni d'où il venait, mais qui l'aimât tel qu'il serait, *et parce qu'il était tel...* Il cherchait la femme à laquelle il n'eût pas à se faire connaître, à se justifier, mais qui l'aimât sans condition... Ce qu'il cherchait précisément, ce n'était pas l'admiration ni l'adoration, mais l'unique chose qui pût le libérer de sa solitude et apaiser son désir : *l'amour, être aimé, être compris par l'amour.* Avec son esprit élevé, avec sa conscience la plus sachante,

il ne voulait ni devenir ni être autre chose qu'un homme complet, sentant avec ardeur et ressenti avec ardeur, donc *homme* avant tout, c'est-à-dire artiste absolu, mais non pas dieu... »

Voilà pourquoi Lohengrin est sorti de sa nuit à la recherche d'un cœur. Et Wagner derrière lui. Voilà pourquoi Elsa s'est portée à sa rencontre. Louis, à son tour, se croit assez robuste pour retenir le génie avant qu'il retourne à la solitude. Mais il ignore trop le monde pour savoir le vaincre. C'est par l'adresse qu'on y parvient, non par la grandeur d'âme. Le plus facile était fait, c'est d'aimer. Restait d'apprendre à régner, et de cela le roi n'avait aucune idée. M. de Pfistermeister allait le lui faire bien voir.

La grande presse, les journaux satiriques décochent coup sur coup et jour après jour contre Lolus — le masculin de Lola — des flèches savamment empoisonnées. D'abord amusé, puis surpris, le peuple commence d'entrevoir que le mal wagnérien pourrait bien être un mal politique. On dit que le musicien prétend toucher à la Constitution, préconise une réforme de l'armée d'après le système des milices helvétiques, attaque tout le vieil édifice royal et bourgeois de la Bavière conservatrice. Les critiques se font plus violentes. Elles visent un roi trop jeune, sans expérience, envoûté par les philtres d'amour du sorcier de la déliquescence. Wagner riposte par la plume d'amis plus violents qu'habiles. Les choses s'enveniment. Le roi est sommé d'intervenir. Le 6 décembre, les ministres se réunissent en conseil chez le président von der Pfordten et, soutenus par la reine-mère, ils menacent d'offrir en bloc leur démission. « Sa Majesté doit choisir entre l'amour et le bonheur de son peuple ou l'amitié d'un homme méprisé par tout ce qu'il y a de bon et de sain dans le royaume. »

Alors, pour la première fois, ce garçon de vingt ans, qui porte depuis dix-huit mois la couronne, comprend qu'elle est menacée. Il lui reste de choisir entre elle et l'amour. Entre la réalité et le rêve. Mais le rêve n'est-il pas précisément la seule réalité? Où commence et où finit l'illusion? « Mourir... dormir... rêver peut-être! » songe Hamlet. « Qui donc supporterait les coups et les humiliations du présent, l'ingratitude

de l'oppresseur, l'affront de l'homme hautain, les spasmes de l'amour méprisé, l'insolence des bureaux, quand on peut soi-même se donner quitus avec la pointe d'un poignard nu? » Et il conclut par cette réflexion si pertinente : « La conscience fait de nous tous des lâches. » Louis aussi se sent perdu puisqu'il n'a ni la force de mourir, ni celle de renoncer. Il prend sa plume :

« Mon cher, mon bien-aimé ami. Les mots ne peindront pas ma douleur... »

Qu'importe le reste, l'explication, la justification? Wagner a compris dès la première ligne : on l'abandonne. N'est-il pas depuis toujours un Lohengrin sans patrie dans le cœur des hommes? Mais qu'au moins ils ne lui volent pas ses talismans, les aiguillons de son art. Ils ne reprendront rien de ce luxe si patiemment attendu et dont il a fait la joie de ses yeux et de ses mains. Qu'on arrache ces soieries! Qu'on emballe les tableaux, les laques, les porcelaines! Qu'on refasse le désert entre ces murs où a vécu dans l'amour l'esprit de la tragédie!

Le 10 décembre 1865, à l'aube, il part seul avec son vieux chien mourant, pour son dernier exil.

5. — « FADAISES D'ÉTAT »

Quittons un moment ces violons tellement tendus qu'une note un peu plus soutenue en ferait éclater l'âme, et regardons se pencher sur la carte d'Allemagne la tête puissante et le front calme du gendarme de l'ordre prussien : Bismarck. Il y a quelques années seulement que ce gentilhomme campagnard mène d'une poigne velue les affaires de son roi. On le connaît peu. Un homme cassant, dit-on, sarcastique, sans doute très ambitieux, vulgaire à la manière des forts, et d'un franc-parler qui frise toujours l'impertinence. On cite de lui cette boutade : « Si je n'étais chrétien, je ne servirais pas une heure de plus mon maître. Mais une ferme croyance en la vie future fait de moi un royaliste. Car si la royauté n'était pas de droit divin, pourquoi me subordonnerais-je à ces Hohenzollern? C'est une famille souabe qui

n'est rien de plus que la mienne. » Il est venu en Bavière une fois, avec le roi Guillaume, qui dînait chez son cousin Max. S'étant trouvé placé à table à côté du jeune Louis, il a observé que celui-ci ne répondait à ses questions qu'après avoir vidé coup sur coup quelques verres de champagne. Timidité. M. de Bismarck se fait une voix toute douce, interroge, pèse les réponses. « Clair en affaires », juge-t-il. Il n'a pas déplu au prince. Éclipse.

Il rentre en scène avec la vilaine histoire du Schleswig-Holstein. On cite un nouveau mot du ministre prussien : « Les grandes questions de notre époque, aurait-il dit, ne seront pas réglées par le vote des majorités, mais par le fer et le sang. » Son de cloche inquiétant pour qui, comme Louis, a horreur du militaire. Il a même horreur des Prussiens, en bon Allemand et en adepte de la « Triade », cette alliance des trois grands états méridionaux : Bavière, Saxe et Wurtemberg, qui devait balancer les forces grondantes du Nord. Mais Bismarck chauffe les événements. Il lui faut, à toute force, empêcher l'hégémonie du Sud et en repousser les Habsbourg. Une politique de ménagement réussit quelque temps; messieurs les ministres bavarois en profitent pour échanger des vues entre eux et leurs voisins, sans parvenir à se mettre d'accord.

Louis se montre clairvoyant durant cette crise. « Pour ne pas créer de l'irréparable vis-à-vis de la Prusse, explique M. Jacques Bainville, Louis ne désirait pas que la Bavière s'engageât à fond. Pfordten ne le désirait pas davantage, pour ménager l'avenir de la Bavière : son calcul était de laisser Habsbourg et Hohenzollern s'affaiblir réciproquement dans la lutte, en sorte que le Wittelsbach pût arriver en tiers larron et se tailler une large part d'influence au-dessous du Mein, peut-être s'attribuer la présidence d'une Confédération du Sud. » Mais si l'on savait qu'il ne fallait point compter sur l'aide de la France en ces conjonctures, on n'avait pas assez compté d'autre part sur le génie de Bismarck. Or, depuis longtemps celui-ci a tout prévu et préparé.

Cependant, le 22 mai 1866, jour de naissance de Wagner, Louis ordonne qu'on représente *Lohengrin*, car secrètement il espère la venue de l'ami. Déception : Wagner ne paraît

pas. Alors, pris d'une subite fringale du cœur, il décide d'aller à lui. Le 23 au matin, après avoir entendu le rapport des ministres, il monte à cheval comme pour sa promenade ordinaire, et, suivi du piqueur Völk, s'élance vers la gare où il grimpe dans le train de Lindau. Sur le bateau à vapeur du lac de Constance, des passagers croient le reconnaître, enveloppé dans son grand manteau romantique, et ils interrogent le laquais. Mais non, il s'agit du comte de Berg.

Les voyageurs mystérieux arrivent sans encombre à Triebschen, sur le lac de Lucerne, où Wagner a loué à la pointe d'une presqu'île de ce nom, une bonne vieille maison à demi-seigneuriale. Grande félicité. Le compositeur joue au piano ses dernières œuvres. Louis de nouveau respire, s'épanouit. Qu'est-ce que les tracas de la vie quotidienne auprès de l'art, la politique auprès de l'amour, la guerre en regard de l'architecture? Et ils se plongent tous deux dans l'examen des plans de Semper pour le Théâtre de l'Avenir.

Pourtant le roi est moins oublieux de ses devoirs qu'il n'y paraît. Le 27 mai, de retour dans sa capitale, il prononce devant les Chambres un discours où il est pour la première fois question de la « grande patrie allemande ». Mot dont il lui sera tenu compte plus tard. Voici toutefois un fait d'une autre importance pour sa vie intérieure et qu'il faut signaler ici. Le peuple, ce fameux peuple dont il n'a jamais su clairement s'il l'aime ou le méprise, lui réserve un accueil glacial. On a appris sa fugue à Lucerne. On se demande si l'envoûtement persiste et si pareil amateur de musique est bien capable de manœuvrer la barre quand se lève la tempête. Sur son passage, des murmures, quelques sifflets... Offensé en un point de sa conscience royale extrêmement sensible, Louis envoie en disgrâce le préfet de police et se retire dans l'île des Roses.

Avec Hohenschwangau, le burg aux légendes chevaleresques, l'île des Roses, dans le lac de Starnberg, est la cachette préférée de ce roi toujours en mal d'oubli et de pénitence. Serrés sur cette feuille de nénuphar, quinze mille rosiers sont chargés d'élever autour de la solitude royale une défense de parfums. Et au cœur du bouquet, une petite villa à l'italienne fait face à Possenhofen, le château des ducs en Bavière.

Parfois, Louis hisse sa bannière comme un signal auquel en répond un autre. Alors un bateau se détache de la côte opposée et l'une des très rares visiteuses admises dans le nid du cygne en débarque quelques moments plus tard : sa cousine Élisabeth, la jeune impératrice d'Autriche.

Quel dommage qu'un secrétaire, comme Élisabeth en devait trouver un plus tard, n'ait pu noter les entretiens de ces deux compagnons ! Mais peut-être, après tout, nous décevrait-il en fournissant à notre fantaisie des thèmes trop précis. Mieux vaut ne rien savoir, sinon qu'ils se comprenaient par cette entente profonde et silencieuse des êtres issus d'une même souche et d'un même paysage, porteurs de maladies semblables, fiers de leur sang fatigué, et pleins de délicatesses spirituelles. On assure seulement qu'Arioste était un des thèmes de leurs méditations. Et l'on sait encore que dans leurs lettres, cette femme si impériale par l'intelligence se surnommait « la Colombe », et le roi des incertitudes : « l'aigle ». Les enveloppes de leurs missives portaient : « La colombe à l'aigle », « l'aigle à la colombe ». Mais suivons ici la recommandation de Barrès et maintenons autour de ces solitaires les bandelettes du silence. Il est à souhaiter que personne ne nous vienne jamais dévoiler leurs confidences. Appliquons-leur le mot de l'impératrice, que j'ai cité plus haut : « Ils n'ont vécu que pour leurs rêves, et la tristesse leur a été plus chère que la vie entière ».

Le 16 juin 1866, le prince de Hohenlohe, conseiller du royaume, notait dans son journal : « Personne ne voit le roi. Il demeure avec le prince de Tour et Taxis et son piqueur Völk dans l'île des Roses, où ils tirent des feux d'artifice ». Six jours plus tard, les Prussiens entament les hostilités. En quelques semaines ils battent les Bavarois à Dernbach et à Kissingen, puis envahissent la Franconie. Un mois après ils sont partout vainqueurs. Fin juillet, tout est consommé et le 22 août, Bismarck offre la paix moyennant la cession de trois cantons franconiens et une indemnité de 30 millions. Ses exigences paraissent raisonnables et la Bavière y souscrit sans trop de peine. Seul, Louis est ulcéré et il refuse de recevoir sa mère, parce qu'elle est princesse de Prusse. Le Cabinet est renversé.

Hohenlohe succède à von der Pfordten et le roi profite de la circonstance pour remplacer Pfistermeister, auquel il ne pardonne pas le départ de Wagner, par M. de Neumayr, un homme fin, avisé, propriétaire foncier et lui aussi grand amateur de roses.

Toutefois, quelle blessure à l'orgueil royal, malgré cette foudroyante revanche sur les ministres! Sa Majesté sainte est ternie, diminuée, devant ce peuple sans vertus guerrières. Louis s'enfuit à Berg et s'y terre, ne veut recevoir personne, monte à cheval avec ses laquais et promène dans les forêts un ennui sans éclaircies. Une pensée le saisit pour la première fois avec force : abdiquer. Tout de suite il s'en décharge sur le seul confident de ses secrets : Wagner. Mais Wagner — qui compose à Triebschen ses *Maîtres Chanteurs* — ne veut rien entendre. Bien pis, cette fois il gronde, il morigène, il démontre que le salut est dans l'action et dans ce verbe terrible : régner. Lui que rien ne peut abattre, ne compose-t-il pas dans l'exil et la malédiction publique le plus optimiste, le plus gai de ses poèmes musicaux, celui dont Bülow disait que, dût la langue, et même la musique, allemande disparaître, les *Maîtres* demeureraient quand même comme le suprême monument de l'esprit germanique! Alors Louis subitement se ravise. Certes, il faut régner, s'exhiber, faire taire les calomnies et surprendre le peuple par sa volonté ranimée. L'ami si cher a raison. Le 10 novembre, il entreprend un voyage de grand éclat avec une suite nombreuse dans les campagnes de Franconie où la guerre a sévi. Et par une rencontre singulière, c'est à Bayreuth qu'il débute, ville dès lors marquée, semble-t-il, pour son futur destin. Puis il se rend à Bamberg, à Wurtzbourg, à Aschaffenbourg, à Nuremberg, visite les champs de bataille autour de Kissingen sous un orage d'arrière-automne, reçoit les députations, les jeunes filles porteuses de bouquets et danse, le soir, des « françaises » et des « polonaises ». Il passe même des revues de troupes et écrit à Triebschen qu'il a senti battre cette fois le cœur de son peuple à l'unisson du sien.

Il y a plus de vérité même qu'il ne le croit dans cette parole, car l'étrange fascination que Louis II exerce, elle lui revient en vagues d'enthousiasme, d'amoureux sacrifice. Le rabbin de Furth, auquel il dit des mots si chargés de respect,

le savant qu'il interroge, les soldats qu'il décore, tous ont senti passer sur eux une flamme : vaincus, humiliés par la défaite encore toute fraîche, ce jeune dieu inconnu leur a rendu la fierté. Le roi revient dans sa capitale en libérateur.

Mais ce grand virtuose du sentiment n'a aucun don pour le solfège politique. S'il devine toutes les musiques du cœur, fussent-ils cœurs de ministres, leurs théories lui demeurent suspectes : ambition, libéralisme, prussianisme, sourde hostilité envers la sainteté de la couronne, voilà tout. Et quant au reste : « Fadaises d'État ». C'est son mot.

GUY DE POURTALÈS

(*A suivre.*)

LES PRÉCURSEURS DE CLOVIS

Clovis était roi des Francs Saliens lorsqu'il entreprit la conquête de la Gaule. Nous voudrions exposer ici tout ce qu'on peut dire de sa nation et de ses ascendants avant le moment où il prit ce titre de roi. Bien des choses qui vont suivre ne sont que des hypothèses : mais nous ne les donnerons que comme telles, et nous aurons soin de les distinguer nettement d'avec les faits reconnus certains. Le devoir de l'historien n'est pas de s'interdire les conjectures : elles lui sont nécessaires pour enchaîner les uns aux autres les rares détails qui lui restent du passé. Mais il a également le devoir, en tant que savant et en tant qu'homme, de déclarer ce qui vient de lui à côté de ce qui lui vient des documents.

1. *Le pays des Saliens ou le Salland.*

Le plus ancien domicile connu des Francs Saliens est le pays dit *Salland*, qui, aujourd'hui encore, conserve leur nom, soit qu'il le leur ait donné, soit qu'il l'ait reçu d'eux.

Ce pays forme la partie principale de la province d'Over-Yssel, dans la région orientale du royaume des Pays-Bas. Il touche, du côté du nord, aux terres de la Frise; du côté du sud, il s'approche du Rhin; il a à sa droite le voisinage de la pure Germanie; et à sa gauche il occupe les rivages du Zuiderzée, dont il possède même les eaux les plus profondes, avec les îles proches de Schoklank et de Urk. La mer, la terre et le grand fleuve peuvent également l'attirer. L'Yssel, qui le borde au sud, l'attache au Rhin; la vallée du Vecht,

qui est l'axe de son terroir, pénètre directement en Germanie, et le Zuiderzée lui indique les parages de la mer du Nord. C'est un pays largement ouvert sur le dehors, et nullement perdu dans un recoin du continent européen.

Ces voisinages peuvent avoir plus d'attrait que le pays lui-même. Le sol y était rude et triste, et je ne sais si le printemps et l'été y apportaient autrefois l'éclat des fleurs qui en font aujourd'hui le charme principal. Au sud-est, se dresse un massif de hauteurs médiocres et irrégulières, et c'est le seul accident de terrain qui coupe un peu la monotonie du Salland. Partout ailleurs c'est la plaine, où la terre arable et les prairies utiles sont à chaque instant obstruées ou coupées par des bois humides ou d'abominables marécages. On devine que, pour conquérir ces glèbes ou fixer ces pâturages, il a fallu une longue bataille, tenace, réfléchie, interminable. C'est une forte race de cultivateurs que ces combats journaliers ont dû créer; et la race de ces hommes en devint aussi forte que celle des bœufs qui étaient, avec leur blé et leur lin, leur fortune essentielle.

Mais ils avaient vue sur la mer, ses pêcheries et ses courses. Cette mer a été peut-être, plus que la vallée du Vecht, le domaine préféré des Saliens. Ils s'y rencontraient avec les Frisons, les plus hardis navigateurs de l'Europe du Nord, et souvent on les confondit avec eux. Sur ces rives et ces eaux de l'Océan où les nouvelles se propagent aussi vite que sur les continents, on parlait des îles mystérieuses où se recueillait l'ambre, la plus précieuse des denrées du monde antique. On parlait aussi des splendeurs des villes gallo-romaines, où tant de richesses étaient accumulées. Un esprit d'entreprise a sans aucun doute poussé très loin ces hommes des Pays-Bas vers le nord ou vers le sud, et quand les écrivains nous parlent des Francs à propos des brigandages ou des audaces maritimes, je ne dois songer qu'aux Saliens, les seuls d'entre eux qui touchassent à la mer.

Par la terre comme par la mer, les hommes du Salland ne pouvaient donc manquer d'être sans cesse en contact avec les civilisations de l'Occident. Si les Gaulois ne sont point venus jusqu'au Zuiderzée, ils en ont singulièrement approché. Les Pays-Bas, pour une bonne part, furent leur

possession ou leur dépendance. Il y eut une forteresse à eux sur la vieille colline de Leyde, et Nimègue fut d'abord un marché gaulois. Des objets de métal trouvés dans le Salland, je n'en remarque aucun qui ne se rattache à la culture ligure ou gauloise des âges du bronze ou du fer.

Quand les Romains occupèrent le Rhin, ils songèrent aussitôt à la mer du Nord. Les flottes du fils et du petit-fils d'Auguste ont longé le pays et sillonné ces rivages. Des centurions romains se sont arrêtés sur les terres et ont levé sur les hommes la dîme du bétail. Dans la mer voisine, des entreprises de pêches se sont installées pour le compte de l'Empire romain; et c'est plus au nord encore que le Salland, dans la Frise maritime, que se sont rencontrées les inscriptions latines les plus lointaines qu'aient gravées les hommes du Midi. Des agents recruteurs ont parcouru le pays, ou des volontaires s'y sont levés pour servir dans l'armée romaine. Car les hommes de ces pays payaient plus volontiers l'impôt du sang que l'impôt de la terre. Même au IIIe siècle, il y avait encore, dans les troupes romaines de la Grande-Bretagne, de bons soldats venus de ces pays de la Frise, de la Twenthe ou de la Veluwe qui confinaient au Salland, et qui, plus tard, comme lui, donneront de si vigoureux combattants aux bataillons de Guillaume d'Orange. Si les Romains n'avaient point manqué d'habileté, d'audace et de persévérance, si la lassitude ne s'était point emparée trop tôt de leur immense Empire, ils eussent fait de tous les Pays-Bas, Frise et Salland compris, une excellente terre latine, avant-garde, dans les mers du Nord, de la civilisation méditerranéenne.

2. *Les Francs Saliens.*

Quelle était l'espèce d'hommes qui habitaient cette région avant que le nom franc y pénétrât? Quelle langue parlaient-ils et à quel nom ethnique faut-il les rattacher? Faute de textes, faute de noms, nous ne le saurons jamais. Nous décrivons leur sol, leurs armes, leurs outils ou leurs vaisseaux, nous ne les voyons ni ne les entendons. Et nous connaissons mieux les Romains ou les Gaulois qui arrivèrent chez eux, que nous ne les connaissons eux-mêmes.

On doit cependant supposer qu'ils étaient de ces Germains auxquels les écrivains classiques ont attribué toutes les terres transrhénanes. Sans doute des étrangers s'étaient établis parmi eux, venus de la Gaule indépendante ou romaine. J'ai déjà soupçonné qu'ils étaient plus apparentés aux Frisons de la mer qu'aux tribus de la Germanie intérieure. Pourtant, il semble qu'ils se soient un instant rattachés à la confédération des Sicambres, ligue des tribus intelligentes et fortes qui occupaient la Westphalie rhénane, et c'est peut-être un souvenir de ces liens antiques que ce titre de « fier Sicambre » décerné plus tard à Clovis. Au surplus, ce nom ne pouvait être considéré comme un vocable de guerre et de haine, comme un défi à la culture latine, puisque la très grande majorité de ceux qui l'avaient pris s'étaient soumis à Auguste ou à Tibère, et que, installés sur la rive gauche, entre le Rhin et la Meuse, ils habitaient des villes à la romaine et labouraient paisiblement les terres que l'Empire leur avait concédées. A présenter les choses dans le raccourci des horizons lointains, les Sicambres avaient montré la route aux Saliens leurs frères, en direction de la Gaule et du Midi.

Il arriva pourtant un jour où les gens du Salland, délibérément ou par force, s'engagèrent plus étroitement dans le domaine du nom germanique : ce fut lorsque, au milieu du IIIe siècle, ils prirent le titre de Francs.

L'Empire romain, dans les Pays-Bas, avait commencé sa faillite. Dès la fin du Ier siècle, ses chefs renoncent à dépasser le Rhin; Frise et Salland ne les intéressent plus directement. Leur vue rétrécie ne peut plus embrasser ces vastes espaces de la mer du Nord qu'avaient affrontés les flottes du grand Drusus. Aucun de ces hommes ne devina le rôle que ces terres et ces eaux de la Hollande, carrefour de toute la vie du Nord, pouvaient jouer dans l'histoire du Monde. Et peu à peu, celles-ci entrèrent ou rentrèrent dans le tumulte germanique.

Le Salland s'inscrivit alors dans la confédération franque, soit que des Germains, venus d'ailleurs, aient envahi ces terres souvent convoitées, soit que leurs habitants, demeurés sur place, aient reconnu d'eux-mêmes leur appartenance et leurs attitudes germaniques. Désormais, on ne dira plus, en parlant d'eux, que les Francs du Salland, *Franci Salii*, et

ce double nom apparut alors dans l'histoire, au plus tôt sous le règne de l'empereur Gordien III (241?).

C'est ici qu'il convient de chercher ce que peuvent signifier ou représenter l'un et l'autre de ces noms, appelés à dominer toute l'histoire de l'Occident. Mais nous voici encore en présence de deux énigmes.

Nul ne peut dire ce qu'annonce le mot de *Salius*, Salien. Le nom peut venir de la grande rivière qui marquait la route centrale du pays, laquelle a pu s'appeler *Sala* avant de se nommer le Vecht. Mais il pourrait tout aussi bien se faire qu'il y eût en ce mot une vieille appellation se référant à l'Océan : les Saliens seraient « ceux de la mer », et ensuite les Francs de la mer. De fait, la mer a toujours été chère aux Saliens; et même, ayant perdu contact avec elle en Belgique, ils n'en garderont pas moins son souvenir dans leurs traditions populaires et leurs légendes royales : ne disait-on pas que c'étaient leurs nautonniers qui étaient chargés de transporter au delà des mers les âmes des trépassés? Mérovée, le fondateur de la plus grande dynastie des rois saliens, ne passait-il pas pour le fils d'un monstre de la mer? Et après tout, n'était-ce pas par le Salland, et par là seulement, aux embouchures du Vecht et de l'Yssel, que la ligue franque touchait à la mer, et de là seulement que ses pirates purent partir à la découverte ou à la dévastation des rivages de l'Empire romain?

La confédération des Francs est un problème plus gênant encore. On ne sait exactement ni son origine, ni le but de sa formation, ni même son étendue exacte. Il y avait quelque chose d'incohérent dans son ressort. Celui-ci, semble-t-il, partait des collines de la Franconie pour aboutir au Zuiderzée en suivant le Mein et le Rhin, au travers du Taunus et de la Westphalie. Mais quelle unité politique pouvait-on espérer alors de cette région aux aspects si divers, aux contrastes si visibles, sans chemins naturels, sans autre grande route que celle du Rhin, qui précisément n'en marquait que la frontière? Les tribus ou les peuplades qui s'y étaient groupées n'avaient d'autre intérêt commun que celui d'une poussée d'ensemble pour franchir cette frontière.

Jamais, dans le cours de leur histoire transrhénane, ces Francs ne se sont mêlés à une puissante aventure de guerre,

à une conquête pour la nation de leur nom. Rien n'apparaît, dans leur vie militaire, qui ressemble à l'épopée d'Arminius le Chérusque, à la fondation monarchique de Marbod le Suève, aux immenses empires du Dace Décébale ou du Goth Hermanaric. Je ne doute cependant pas qu'il ne se soit élevé un jour chez eux, au cours du IIIe siècle, un chef d'envergure, aux ambitions lointaines, à l'action entraînante : je ne comprendrais point, sans cela, la naissance de ce nom de guerre, l'extension si rapide et si vaste qu'il prit, du sud au nord de la Germanie, la valeur prestigieuse et quasi sacrée qu'il devait conserver pendant des siècles. A l'origine de ce mot redoutable, qui révèle entente et ligue, il ne peut y avoir qu'un conducteur d'hommes, un ramasseur de tribus. Mais cela, nous ne faisons que le supposer ou le deviner. Les textes du passé ne nous donnent aucun nom de chef. Nous savons que dix ou vingt peuplades, cinquante ou cent tribus portent également le titre de Francs. Nous ne les voyons jamais agir en masse fédérée, et conduites par un seul. Et dès que les Saliens apparaissent dans l'histoire, ils peuvent y figurer sous le nom franc, ils n'agissent en réalité qu'à titre de Saliens, en pleine indépendance d'allure, en absolue autonomie.

3. *Les Saliens en Veluwe.*

Tout, d'ailleurs, invitait les Saliens à regarder du côté de l'Empire romain plutôt que de celui de la Germanie : leur situation à l'extrémité de cette dernière, les traditions deux à trois fois séculaires de l'histoire du pays, les dangers qui leur venaient de l'Europe centrale : car, pour eux, les Germains prenaient vite figure d'ennemis plutôt que de frères.

A la fin de ce IIIe siècle où tout le monde barbare de l'Europe centrale se mit en mouvement, les Saxons sortirent du nord et, le long des grands fleuves, montèrent vers le sud, écartant ou écrasant les vieilles petites tribus germaniques qui vivaient encore, d'une vie assez paisible, entre le Weser et l'Ems. En route, presque sur l'Ems, ils rencontrèrent la vallée du Vecht, qui les menait droit à l'ouest, à la mer du Zuiderzée, à travers la Twenthe et le Salland. Car c'est par là, par la route du Vecht, et sans doute de temps immé-

morial, que la grande Germanie s'insère dans les Pays-Bas, les coupant en deux, séparant les fils des Bataves et les fils des Frisons. Aujourd'hui encore, le Hanovre des Saxons projette là, contre la Hollande, une avance menaçante, que seule peuvent arrêter les sinistres tourbières de Bourtange.

Les Saxons poussèrent donc de ce côté. Et, sous leur pression, les Saliens quittèrent enfin le pays où ils avaient leurs racines et dont ils partageaient le nom, pour porter peu à peu ce nom dans le plus lointain Occident.

Où allèrent-ils? Nous ne pouvons le dire à coup sûr. Mais je n'hésite pas à penser que ce ne fut point très loin, et qu'ils se bornèrent à franchir l'Yssel, et à s'installer au plus près, dans les terres toutes voisines de la Veluwe, entre le Zuiderzée et le Rhin.

Ces terres, longtemps à demi romaines, étaient à peu près abandonnées depuis les misères du siècle. Là, au contact de la mer et du fleuve, les Saliens pouvaient continuer leurs anciennes habitudes. Rien ne les y dépaysait. L'Yssel les protégeait contre l'audace des Saxons, et le Rhin contre les revanches de Rome.

Mais, à la fin du siècle, un empereur-soldat, Maximien, voulut reprendre les traditions de César et de Drusus, et revendiquer les droits de Rome sur la rive germanique du Rhin. Et voici ce qui se passa alors (288?), de l'autre côté du fleuve.

Maximien, qui l'avait franchi à la tête de ses troupes, se trouva face à face avec un roi franc, nommé Gennobaud. La scène, évidemment, avait été préparée. Gennobaud se présenta devant le César de Rome, ayant à sa suite la tribu tout entière de ses guerriers. Maximien lui donna l'investiture solennelle et de la royauté et des terres qui formaient le royaume, et le chef germain, droit devant le César, le contempla comme un dieu, comme un Hercule venu du Midi pour gouverner les hommes; puis, le montrant à ses fidèles, il leur ordonna de faire de même, de demeurer en adoration devant l'empereur, et il leur rappela à la fin de lui obéir, d'accomplir ses volontés, comme il jurait de le faire lui-même.

On ne sait où se passa cette scène, ni de quelle tribu ou de quel roi il peut s'agir. Mais j'ai le droit de supposer que nous sommes, là, dans les Pays-Bas et chez les Saliens.

En ces temps difficiles, une armée romaine ne pouvait franchir aisément le Rhin inférieur qu'au voisinage de ses embouchures, en Batavie ou en Veluwe, par exemple du côté d'Arnhem, où, sous la chaleur de l'été, il se réduit à un mince filet d'eau et offre par des gués visibles un facile passage.

Puis, une alliance de ce genre ne conviendrait guère avec les autres tribus franques, presque toujours hostiles à l'Empire. Et elle est si conforme à la politique ininterrompue dont les Saliens ne se départiront jamais durant plus d'un siècle, de se courber devant l'empereur et d'accepter la suprématie de l'Empire!

Si cette hypothèse est juste, voilà, au delà du Rhin, l'acte fondamental qui unit une première fois les Saliens à l'Empire romain, et Gennobaud pourrait être appelé le premier des précurseurs de Clovis.

4. *Les Francs, rois de la mer.*

Mais il leur arriva aussitôt après une péripétie imprévue. L'amiral de la flotte romaine du Détroit, Carausius, se fit proclamer empereur, et les Francs se déclarèrent pour lui.

Peut-être ne purent-ils faire autrement, car l'usurpateur tenait, par sa flotte, les embouchures du Rhin et les rivages de la mer du Nord. Peut-être les Francs commirent-ils cette erreur de jugement qui se rencontre chez les alliés de Rome dans les cinq siècles de son histoire impériale, lorsque Marseille prit parti pour Pompée ou l'Égypte pour Marc-Antoine, se mettant à la suite du prétendant voué à la défaite. De toutes manières, en suivant Carausius, les Francs ne pensaient pas trahir l'Empire.

Cette alliance d'un usurpateur maritime avec les Francs des basses terres rhénanes faillit changer la suite de leurs destinées. J'ai déjà dit qu'ils avaient eu un réel atttrait pour les choses de la mer. Carausius, à proprement parler, les installa en maîtres sur cette mer. Il leur livra sans doute de nouvelles terres, en Hollande ou en Zélande. Il les appela en nombre en Grande-Bretagne, où il commandait, et ils y formèrent le gros de son armée. Il en eut comme matelots sur sa flotte. Et s'il avait triomphé, on aurait peut-être vu,

de l'Angleterre aux Pays-Bas, de Nimègue à Londres, une thalassocratie, un empire de la mer, analogue à celui que les Anglo-Saxons rêvèrent plus tard, mais celui-là, s'inspirant à la fois de la culture latine et du nom franc. Les Saliens eussent regardé du côté de l'Océan, et non plus du côté de la Gaule.

La défaite de Carausius, que les écrivains de l'Empire célébrèrent comme la défaite des Francs, les ramena à leur point de départ et à de plus médiocres ambitions. Et nous allons les retrouver en Veluwe.

5. *L'installation des Saliens en Betuwe.*

Mais de cette audacieuse aventure maritime, les Saliens, quand même, allaient retirer des avantages décisifs.

Le vainqueur de Carausius, Constance Chlore, ne songea pas à les détruire. Supprimer les tribus franques de delà le Rhin, c'était livrer les bas pays aux Saxons, devenus les pires ennemis de la Gaule romaine, et qui, maintenant, commençaient à pirater sur mer et à convoiter les rivages. Si les Saliens demeuraient fidèles à l'alliance, et ils avaient tout intérêt à cela, ils formeraient pour l'Empire une solide marche de protection, car ils étaient vaillants soldats et bons agriculteurs. Constance, qui fut un empereur pondéré, ferme et avisé, le comprit à merveille. Et, sans fermer la mer aux Saliens, il les établit sur de très bonnes terres (297?) et leur donna l'île des Bataves, autrement dit la *Betuwe*, entre le Rhin et le Wahal. Depuis les malheurs de l'Empire, cette île, qui était à la lisière du monde romain, n'avait cessé de souffrir toutes les misères. Elle n'appartenait plus que de nom aux Césars. La population s'y était raréfiée dans des proportions inimaginables. Villes et villages y étaient en ruines, et le sol en friche. Mais l'essentiel, qui était le pays et sa terre, demeurait avec toute sa valeur.

6. *La cité salienne de Betuwe.*

En Veluwe, les Saliens ont dû être fort peu à leur aise. C'est, avec ses sables, ses landes, ses pins et ses bruyères, la

plus triste et la plus ingrate des basses terres. Le Rhin, qui la borde au sud, s'y montre un fleuve d'allure très incertaine; et le Zuiderzée, qu'elle touche au nord, n'a point de bons ports sur ses eaux sans profondeur. Mais la Betuwe ou Batavie est peut-être la merveille des provinces néerlandaises.

Allez la voir dans les plus longs jours du printemps. Ne vous occupez point des fleurs, malgré leur charme; car à l'époque franque je doute qu'on en tirât plaisir ou profit. Mais, dès lors, elle donnait toutes ses ressources en prairies, en linières, en emblavures, en jardins maraîchers et en arbres fruitiers; même sans les fleurs, c'est encore un enchantement que ces variétés de la verdure printanière, toutes également utiles, toutes annonciatrices de récoltes ou de revenus certains. Les hommes s'y rencontrent aussi pressés que les arbres ou les bestiaux, et la verdure ne s'arrête que pour faire place à la blancheur des fermes, des villages ou des bourgades, qui pointent de partout comme les signes d'une humanité intense au milieu d'une nature accueillante.

Ce que m'inspire le spectacle présent, je ne peux m'empêcher de le reporter au temps des Francs Saliens. Aussi loin que l'on remonte dans les textes, on saisit en Batavie un travail puissant de la terre, on note sur la carte un nombre considérable de lieux habités, centres de culture. Comment tout cela ne viendrait-il pas des Francs, qui n'ont plus quitté le pays depuis que Constance Chlore le leur a concédé? Gardons-nous de ne voir ces Francs qu'à travers les récits de Grégoire de Tours ou les déclamations des panégyristes latins. C'est leur faire injure que de ne les considérer que comme des demi-sauvages, querelleurs, batailleurs et coureurs de routes, hommes d'épée avant toutes choses. Ils valaient infiniment mieux. C'étaient des agriculteurs émérites, attachés à leurs terres et à leurs troupeaux. Quand les empereurs romains de ce temps voulaient de bons laboureurs, capables de restaurer les terres abîmées de la Gaule, ils les demandaient à ces hommes des bas pays, Saliens, Frisons ou autres. Si les splendides plateaux arables de l'Ile-de-France, de Saint-Denis à Lagny, sont devenus un chef-d'œuvre du travail humain, c'est qu'après les ravages des temps impériaux, les hommes des rois mérovingiens y ont fait, avec leurs villas, leurs fermes

et leurs bordes, une nouvelle et définitive besogne de défrichement. Si nous voulons comprendre les Saliens de la Batavie, songeons, simplement, à l'agriculteur hollandais.

Puis, cette île batave, étonnamment longue et étonnamment étroite (elle a 100 kilomètres de longueur et parfois moins de 10 kilomètres de largeur), s'avance d'est en ouest, droit vers la mer, telle qu'une pirogue interminable lancée par des milliers de bras. De son extrémité occidentale, on peut apercevoir Rotterdam, c'est-à-dire les arrivées des routes de l'Océan. Le Rhin et le Lek au nord, le Wahal et la Meuse au sud, ne sont en réalité que deux canaux providentiels tracés pour rejoindre ces routes et les attacher aux chemins qui viennent de l'Europe rhénane. Si le nom superbe de Rotterdam, qui a sept siècles à peine d'existence, n'est pas à prononcer à propos des Francs de Batavie, il faut pourtant rapprocher d'eux les deux ancêtres de la nouvelle métropole, le port de Dordrecht sur la Meuse, et, plus encore, la mystérieuse et célèbre cité de Dorestad sur le Rhin : Dordrecht, Dorestad, les lieux de barques, de pêcheurs et de mariniers les plus agités des Pays-Bas francs, où se rencontraient, se croisaient et s'échangeaient hommes et choses d'Angleterre et de Germanie. Là, les navires, d'où qu'ils vinssent, rompaient charge, et c'était le transbordement entre vaisseaux de haute mer et transports fluviaux. Et comme cet usage, ou plutôt cette nécessité, date des plus anciens temps, voilà les Saliens, à côté de leur métier d'agriculteurs, obligés de faire celui d'arrimeurs ou de mariniers. Ne nous étonnons plus si, après cela, au siècle qui a précédé Clovis, on célébrait les Francs comme de hardis nageurs, et dans ce mot de nageurs, évidemment, on annonce ou implique la capacité à naviguer. Je répète une seconde fois qu'ils nous font songer aux Hollandais, rouliers des mers aussi bien que dessiccateurs de palus et créateurs de terre ferme.

Ajoutons enfin que cette longue zone de terre, courant le long de la frontière de la Gaule romaine, était pour cette frontière une admirable couverture, par les deux fossés de ses fleuves et la formidable garnison de ses guerriers. Différentes mesures, prises avec l'assentiment ou à l'insu de l'autorité impériale, permirent aux Saliens de compléter leur

situation militaire, le rôle de boulevard que prenait leur royaume. Sur la rive méridionale du Wahal, ils occupèrent la ville de Nimègue, le port et le marché du Brabant, et aussi ses collines, qui dominaient au loin le fleuve et ses passages, et encore la longue bande de terrain, qui s'étend, en vue de Nimègue, du Wahal à la Meuse, complément nécessaire et pour ainsi dire bastion avancé du boulevard batave. Mais ce terroir appartenait à Nimègue, et Nimègue avait été jadis le chef-lieu des Bataves dont les Saliens pouvaient bien se croire les héritiers; en s'y fixant, ceux-ci ne pensaient sans doute que faire valoir un droit de légitime possession. A l'ouest, il est probable que les Francs étendirent pour toujours le long de la mer, et en particulier sur les îles de la Zélande, leur domination ou au moins leur protectorat : tout cela, d'ailleurs, avait dépendu de Nimègue et des Bataves au temps de l'organisation romaine. C'était une grande puissance qui se formait à la lisière de la Gaule, riche en terres, en routes et en hommes.

En héritant de l'ancienne cité romaine des Bataves, les Francs Saliens ont dû incorporer à leur peuple ou à leurs habitudes bien des êtres ou des choses de l'ancien monde romain.

Quelque désolée que fût la grande île néerlandaise, elle ne pouvait pas être totalement vide d'hommes, et si elle perpétua jusqu'à la fin de l'Empire le nom des Bataves, si ce nom de Batavie reste aujourd'hui encore enraciné sur cette terre sous sa forme de Betuwe, si les armées romaines ont renfermé jusqu'à la fin de l'Empire quelques troupes de Bataves, cela signifie peut-être que la destruction de ces hommes ne fut point complète.

Le sol, évidemment, y était encombré de ruines. Mais les ruines elles-mêmes sont une invitation à la vie : elles rappellent des sources de culture, et souvent elles les conservent ou les font renaître. Là où elles marquaient des sites de villas ou de villages, de nouvelles fermes ont dû se bâtir près de fontaines immuables. Si réduite que fût Nimègue, elle retint quelques habitants, attira quelques marchands et finit par se construire une église. Ailleurs, c'étaient les débris des temples du paganisme gallo-romain, leurs inscriptions latines

et leurs idoles sacrées : mais, même sans comprendre ces choses, les Francs ont pu s'apercevoir qu'elles avaient un langage, celui de la divinité du lieu. Et je ne puis croire, par exemple, qu'en s'installant dans l'île de Walcheren, ils n'y aient pas rendu hommage à cette formidable et bienfaisante déesse de Domburg, protectrice des marins et souveraine des tempêtes, que les Grecs avaient jadis entrevue et qui leur avait semblé pareille à la Victoire des mers égéennes.

En fécondant à nouveau l'île des Bataves, les Saliens rajeunissaient donc une terre que le monde classique avait voulu faire sienne. Nul des habitants de ce monde ne pensa qu'ils y entraient en ennemis. Pas une seule fois, au cours du IVe siècle, je ne perçois en Gaule ou dans l'Empire une parole d'injure ou de crainte qui vise directement la nation des Francs Saliens. Et les écrivains grecs qui parlaient d'eux, en arrivèrent, dans le recul de l'Orient, à les regarder comme des fils de la race celtique.

7. *Les Saliens au service de Rome.*

Il est difficile de définir la situation administrative des Saliens dans la Gaule romaine. Ils ne formaient certainement point un État protégé, analogue à ce qu'avait été sous Auguste le royaume alpestre de Cottius ou la Judée d'Hérode le Grand. Mais ils ne formaient pas davantage une cité à caractère municipal, comme l'étaient les Arvernes autour de Clermont leur métropole, ou les Parisiens autour de Lutèce leur capitale.

L'unité politique de l'ancien Empire à laquelle ils ressemblaient le plus était sans aucun doute celle des Bataves à laquelle ils avaient succédé : en recevant leurs terres, ils avaient dû accepter leur condition. Les Bataves ne payaient point l'impôt de la terre ou l'impôt de la personne; mais ils étaient soumis à l'impôt du sang, et une conscription assez sévère levait chez eux de forts contingents de soldats, qu'on pouvait envoyer n'importe où dans l'Empire. Si à l'origine ils avaient eu des lignées royales, Rome ne tolérait plus chez eux que des chefs, et, le plus souvent, elle les appelait à ses frontières pour y servir comme officiers, d'ailleurs au milieu

des soldats tirés de leur nation. Les Bataves pouvaient se glorifier d'être, ainsi que l'avaient été autrefois les Grecs de Marseille ou les rois d'Égypte, des alliés du peuple romain : ils n'en formaient pas moins partie intégrante de son Empire, *pars imperii romani*, disait-on d'eux.

Telle devait être la condition des Francs Saliens. Les empereurs les surveillèrent de très près, pour obliger ces indomptables coureurs de routes ou ces insupportables quémandeurs de terres, à se contenir dans les limites bataves qu'on leur avait assignées. On ne trouve plus trace chez eux de royauté, héréditaire ou élective, encore qu'il soit possible qu'on parlât toujours de familles royales. Plus tenus même, peut-être, que ne l'avaient été les Bataves, ils durent accepter chez eux la surveillance de délégués impériaux, ducs, tribuns ou préfets. Ce fut un temps, comme devaient le dire plus tard leurs historiens, de rude esclavage, un joug de fer pesant sur eux.

Dans leur île, ils avaient à s'acquitter, envers l'Empire, d'un double service. D'abord, bien entendu, ils avaient la garde de la frontière, sur le Rhin et sur la mer, pour empêcher les Barbares de passer ou les pirates d'arriver; et nous savons par les écrivains classiques qu'ils surent s'acquitter fort bien de cette mission, dans des circonstances assez pénibles, où ils furent aux prises avec les Saxons de la mer ou les Francs de la Westphalie : car le nom franc n'était plus qu'un vain titre, qui provoquait les haines et les querelles, au lieu de les arrêter. Puis, on leur confia la délicate mission d'assurer les relations maritimes entre l'île de Bretagne et le cours du Rhin : les empereurs, pour éviter les transports par terre, avaient pris l'habitude de ravitailler par eau leurs garnisons de la frontière germanique, de faire venir d'Angleterre le blé qui leur était destiné, et c'était quelquefois d'interminables convois, comptant par centaines de voiles. C'étaient les Francs, à Dorestad ou à Nimègue, qui les recevaient, et, avec ou sans transbordement, réexpédiaient en amont les précieuses cargaisons.

Hors de chez eux, ils servaient, suivant leur condition, comme soldats ou comme officiers. Ce fut, le plus souvent, à la manière des anciens Bataves, dans des formations qui

portaient leur nom, ailes de cavaliers ou cohortes de fantassins saliennes ou franques. Au début, leur contrat de service ne les envoyait qu'assez près du Rhin, et d'ordinaire en Bretagne, suivant la tradition trois fois séculaire que l'Empire avait établie pour les troupes recrutées sur le Rhin inférieur. Plus tard, certainement à la suite de quelque mécompte, les empereurs ne s'interdiront pas d'expédier Saliens ou Francs dans les régions les plus lointaines, en Espagne, en Orient, même en Phénicie et en Égypte.

Cela, c'était surtout le service des soldats, pour les petites gens de la Betuwe, paysans, ouvriers ou mariniers. Quant aux nobles qui prenaient les armes, les empereurs les traitaient avec des égards infinis : et nous touchons maintenant à l'un des faits les plus étranges, et les plus imprévus, de l'histoire romaine, et qui se développa sous Constance et ses fils, la main-mise des Francs sur la garde et l'état-major de l'Empire.

Il n'y avait pas une génération que des Francs avaient été incorporés dans l'Empire, et les voici, au temps de Constantin et du second Constance, à demi les maîtres des plus hauts grades ou des services militaires de la cour. Lorsque Constantin créa la charge de commandant en chef de l'armée romaine, autrement dit de maître de la milice, le premier ou le second titulaire en fut peut-être un Franc, Bonitus, et le fils de ce dernier, Sylvain, la reçut à son tour de Constance,

Près de celui-ci, toujours à sa suite, à la cour ou en campagne, c'étaient des Francs qui commandaient les troupes d'élite du palais, Malaric ou Mallobaud. Et les habitués de l'entourage impérial ne manquaient pas de noter qu'il y avait deux partis, deux puissances rivales autour de la faveur du prince, les chambellans ou les eunuques de la chambre, et les Francs de l'état-major.

Un problème se pose à propos de ces Francs d'Empire, dont le nombre et le rôle ne vont cesser de croître au cours du IVe siècle, depuis Constantin jusqu'à Théodose. Viennent-ils uniquement de la Batavie salienne, qui, elle, resta bien romaine durant tout ce temps? ou quelques-uns ne sont-ils pas arrivés de chez les Francs indépendants, toujours domiciliés dans la Westphalie, le Nassau ou la Hesse? La dernière

hypothèse est évidemment fort acceptable, car les empereurs, dès le début de l'ère des Césars, ont fait bon accueil aux exilés ou aux transfuges des toutes les terres barbares. Pourtant, tel fut le loyalisme romain de ces soldats ou de ces chefs, que j'hésite à ne pas leur attribuer, au moins pour la plupart, une ascendance de Saliens, le seul nom franc dont l'Empire pût être complètement sûr. Ailleurs, chez les Chamaves du Hanovre, chez les futurs Ripuaires d'en face Cologne, chez les Chattes de la Hesse, c'était un état intermittent de guerre ou de menace à l'endroit de la Gaule, et l'on disait que la mauvaise foi de ces Francs rappelait celle des Puniques. De toutes manières, si l'opinion des civilisés a pu changer à l'endroit des hommes de ce nom, si l'on a pu les associer aux espérances de l'éternité romaine, c'est grâce à la fidélité des Saliens de la Batavie.

Ne nous étonnons point si un siècle a suffi pour transformer ces ennemis de la frontière en soldats et généraux de Rome. Les choses allaient très vite dans cet Empire, et chaque génération y répétait sans effort des traditions très anciennes. Jules César avait conquis le monde à la tête d'escadrons gaulois qui l'avaient combattu. Moins d'un siècle après la soumission de la Gaule, des chefs de Celtes, devenus citoyens romains, partageaient les honneurs des optimates de la Ville Éternelle, et des descendants de familles royales s'asseyaient en manteau de pourpre sur les prétoires provinciaux; l'un d'eux, Vindex l'Aquitain, offrait l'Empire à Galba, et un autre, le Lingon Sabinus, le prenait pour son propre compte et se faisait appeler César.

8. *L'usurpation du Franc Silvain.*

C'est précisément ce qu'allait faire, sous Constance II, le Franc Silvain, maître de la milice (355).

Silvain venait de rendre à la Gaule le plus grand service qu'elle ait reçu d'un chef romain depuis Maximien. Il avait chassé de partout les Alamans, ces Germains de Souabe qui, à la différence des Saliens, ne rêvaient que pillages ou conquêtes. Vraiment, ce fils et petit-fils de Franc avait fait œuvre de Gallo-Romain et même, on peut ajouter, d'empereur.

Mais l'empereur en titre, Constance, écouta complaisamment les propos de jalousie et de calomnie que les chambellans de sa cour, ennemis jurés du clan des Francs, multiplièrent à ses oreilles. Il finit par croire que Silvain aspirait à l'Empire. Au surplus, Silvain finit par lui donner raison : car, devant la crainte d'un procès et d'un supplice, il prit la pourpre à Cologne.

Mais son règne ne dura pas un mois. Il suffit que Constance expédiât à Cologne un officier supérieur avec quelques bons aides de camp, pour que l'aventure prît fin aussitôt par l'exécution de l'usurpateur. Les soldats de la frontière ne voulurent pas défendre cet empereur né de Barbare, et il semble que les Francs eux-mêmes, ses compatriotes, aient désavoué son audace et se soient préparés à le livrer, au cas où il se serait réfugié chez eux : ce qui pourrait faire croire qu'il s'agissait des fidèles Saliens, et que Silvain était l'un d'entre eux.

Évidemment, la prestigieuse ascension des Francs lui avait donné le vertige. Ne voyant que l'empereur au-dessus de lui, il crut qu'il n'y avait qu'un échelon pour monter à l'Empire. Il ne comprit pas quelle distance séparait alors un Auguste d'un maître de la milice. Et il voulut précipiter les destins pour une œuvre inespérée et une heure prématurée. Ce précurseur de Clovis ne sut se mettre à sa place ni dans la marche des siècles ni dans le milieu des nations.

9. *Les Saliens en Brabant.*

Après l'équipée du chef, ce fut, sous ce même empereur Constance, l'équipée de la peuplade. Silvain avait usurpé un titre, les Saliens usurpèrent un territoire.

Il y avait, au sud de la Meuse salienne, entre elle, l'Escaut et le Demer, un vaste territoire de mauvaises terres, qu'on appelait alors la Toxandrie, et qui forme aujourd'hui le Brabant septentrional, autrement dit le Brabant hollandais. Pour y vivre, il faut disputer âprement les pâturages et les terres à blé aux tourbières et aux marécages qui les enserrent et les menacent, ou aux sables et aux landes qui les encombrent ou les rongent; et les Anciens disaient, des pires endroits de ce pays, que l'homme ou le bétail ne savait parfois où y

poser le pied, et qu'il semblait que ce ne fût pas de la terre. Mais au delà de la Toxandrie, à sa frontière méridionale, c'était le monde de la fécondité, de la gaieté, de la richesse, de la vie : car, là, on touchait les plateaux limoneux de Tongres et de la Hesbaye, aux moissons sans cesse renaissantes, et on voyait circuler sur ce plateau l'une des plus grandes routes de la Gaule, la voie de Sambre-et-Meuse, qui de Cologne, par Aix-la-Chapelle et Tongres, menait à Paris et à la Gaule Centrale. Profitant des embarras de Constance et du désarroi de la Gaule, toujours dévastée par les insupportables Alamans, les Saliens franchirent paisiblement la Meuse et quelques-unes de leurs familles occupèrent le Brabant du nord. Cela fut fait sans bataille, comme s'il s'agissait de colonies agricoles qui s'apprêtent à défricher le sol. On ne toucha pas aux terres du pays de Tongres. Mais les Saliens n'en avaient pas moins repris leur marche vers le Sud.

Le César Julien, que Constance avait envoyé pour chasser les Alamans, s'occupa de cette affaire quand il eut nettoyé la Gaule de ses pillards habituels. De Paris il vint à Tongres par la grande route (358). Et là se posa la question du traitement à appliquer aux Saliens : allait-on les traiter en ennemis de frontière, en voleurs de terres ou en sujets maladroits?

Ce fut ce dernier parti que prirent Julien et son conseil. On se borna, le long de la Meuse, à une parade militaire sans danger pour personne; on accepta à Tongres toutes les excuses des Saliens; et on leur laissa, non sans une certaine solennité, les terres de Toxandrie, comme des terres d'Empire que l'on concède à des sujets de l'Empire. Les Saliens n'eurent plus qu'à continuer, plus en avant dans la Gaule, leur tâche de laboureurs et de soldats. Ils reprirent d'ailleurs, après cette heureuse aventure, leurs bons services de garde en Batavie, tandis que les généraux francs, après le châtiment de Silvain, gardaient leur place au palais de Constance, et que le nom franc montait, dans l'Empire, à l'apogée de la gloire.

10. *Les chefs francs, champions de la Gaule.*

Ce fut sous les trois successeurs de Constance, sous Julien, Valentinien et Gratien, que les généraux francs se rappro-

chèrent le plus près possible de la souveraineté impériale, mais sans la violer ni la prendre, lentement, sûrement, et non pas, comme l'imprudent Silvain, en brûlant les étapes. Il devint évident pour tous les observateurs impartiaux qu'ils seraient désormais indispensables au salut ou à la gloire de la Gaule et de l'Occident, et, presque à chaque jour, les défenseurs les plus efficaces de l'ordre impérial et de la civilisation classique.

Malaric, qui avait été l'ami de Silvain, resta au service après la chute de ce dernier, entouré de l'estime de tous. Il eût pu arriver à l'une des plus hautes charges militaires, celle de maître de la milice en Gaule, s'il avait voulu profiter des circonstances politiques qui suivirent la mort de Julien (364). Mais il eût fallu obliger à la retraite le meilleur général de l'Empire : Malaric refusa, il ne voulut ni faire tort à un confrère ni exploiter à son profit les heures troubles de l'État. C'était, dit quelqu'un qui l'a connu, un homme d'une rare valeur morale. — Et ce jugement peut s'appliquer à presque tous les chefs francs de l'entourage de Julien et de Valentinien. Chez aucun d'eux on ne saisira un acte de lâcheté morale. Même à la cour, ils se comportent en soldats, en hommes de franchise et de devoir. Mais leur franchise n'est point brutale, et leur sentiment du devoir est réfléchi. Ils comprennent les véritables intérêts de l'Empire, ils trouvent et imposent les solutions justes. La volonté s'appuie chez eux sur l'intelligence, et, ce qui vaut tout autant, sur le bon sens. Quel contraste entre ces officiers francs et les chambellans de la cour, qui vivent de l'intrigue, et les clarissimes de l'aristocratie impériale, honnêtes gens et gens d'esprit sans doute, mais incapables de voir les dangers et d'agir pour les écarter! La vue de la frontière éclaircissait le jugement des Francs et guidait leurs gestes. C'était de tradition en Gaule. Il y eut de tout temps, chez ces hommes de l'Occident, un sentiment de la dignité que ne connurent jamais les maîtres italiens du monde : rappelons-nous le Celte Vindex, se soulevant le premier contre les sottises de Néron, et cherchant à faire un empereur qui fût digne de l'Empire.

Mallobaud, un autre des amis de Silvain, demeura près de vingt-cinq ans aux côtés d'un empereur en qualité de

tribun ou de commandant général de la garde : ce qui faisait de lui, non pas un officier de parade, mais un chef de bataille et un maître d'armée, l'empereur, en ce temps-là, étant toujours sur le front de guerre, face à l'ennemi, le long du Rhin ou du Danube. C'était là, devant l'adversaire, que Malloband se sentait le plus à son aise. Car il ne rêvait que bataille et foncer sur l'ennemi. Son renom et son humeur de guerrier lui valurent deux ou trois bonheurs singuliers. D'abord il fut choisi comme roi par quelque tribu franque de la frontière, fière sans doute d'être commandée par un général romain. Puis, il remporta sur les Alamans la belle victoire de Colmar, où périt l'un de leurs rois (378); et il eut même la joie d'aller tuer, au delà du Rhin, le plus grand souverain de la nation rivale. Était-ce comme Romains? était-ce comme Francs? y avait-il chez eux sentiment du devoir gaulois ou haine de voisinage germanique? Toujours est-il que désormais Alamans et Francs seront le plus souvent aux prises, chacun d'un côté de la barricade, c'est-à-dire de la frontière.

La génération d'officiers francs qui suivit celle des amis de Silvain monta plus haut encore, ils n'eurent plus que l'empereur au-dessus d'eux, et, pendant les dernières années du siècle, ils furent en fait les maîtres absolus des destinées de la Gaule et de l'Occident.

Ils n'eurent pourtant que des titres et des emplois militaires, ils ne furent que ducs, comtes et maîtres de la milice. Aucun d'eux, à ce qu'il semble, n'entra dans la carrière civile, aucun n'exerça cette préfecture du prétoire qui passait pour la dignité souveraine, la fonction « sublime » de l'Empire. Elle était réservée à la noblesse romaine ou gallo-romaine, elle restait la plus belle espérance permise aux ambitions de l'aristocratie des citoyens. Les Francs ne pouvaient s'élever que par les armes et dans les armées. Depuis plus d'un siècle, on interdisait aux sénateurs l'entrée du service militaire; mais on y appelait les Barbares, qu'ils fussent établis dans l'Empire ou immigrés de delà la frontière. A tous les Francs en particulier on appliquait à la lettre la loi des Saliens qui avait été celle des Bataves : point de tributs ou de charges civiles, mais un service de soldats. Les prolétaires arrivaient à des grades de sous-officiers; les nobles s'élevaient jusqu'à

la maîtrise suprême. Et comme il n'y avait dans la Gaule que les Saliens soumis à cette loi, comme dans les cent autres cités, Arvernes ou Parisiens, les citoyens ou les nobles payaient l'impôt et ne combattaient pas, il s'ensuivit que les Francs Saliens et leurs congénères, à eux seuls, purent peupler, sinon l'armée, du moins ses troupes d'élite, et que le corps des officiers supérieurs se recruta surtout parmi eux.

L'autorité et le prestige du préfet du prétoire contrebalançaient, évidemment, la force du maître de la milice; et c'était, en quelque façon, le symbole de la concurrence ou du conflit, inévitables désormais, entre l'armée des Francs et l'administration civile. Mais le maître de la milice et le nom franc avaient pour eux l'importance des services rendus à la frontière, et l'appui des troupes de soldats qui obéissaient à leurs ordres; et dans les conseils du prince, c'était souvent l'avis de l'officier qui prévalait.

Mérobaud, sous Gratien, fut précisément le conseiller du palais le plus écouté, et d'ailleurs le plus sage. En deux circonstances dramatiques, il lui imposa la solution qui devait sauver l'Empire. Lors la mort subite de Valentinien, il fut de ceux qui envoyèrent aussitôt chercher le jeune enfant du prince, et le firent proclamer Auguste avant que la fatale nouvelle ne s'ébruitât (375) : la succession au trône fut ainsi réglée sur-le-champ, et c'était la question tragique qui se posait toujours au décès d'un prince. Et lors de l'invasion des Goths en Orient, il mit tout en œuvre pour que le Rhin ne fût point dégarnie de troupes (377) : car c'était la frontière de salut pour tout l'Occident.

Son compatriote et compagnon d'armes Ricomer fut moins un conseiller qu'un homme d'action, toujours prêt à combattre aux postes les plus dangereux, à se dévouer dans les occasions les plus critiques. Lors de l'invasion des Goths en Orient, c'est lui qui servit de trait d'union, d'officier de liaison entre le Rhin et le Danube. Par trois fois il fit cet effroyable voyage, sûr de trouver des ennemis à combattre aux deux extrémités de sa route. Lorsque le roi des Goths voulut négocier avec les Romains et qu'il demanda des otages de haut rang, ce fut Ricomer qui s'offrit (378) : car, outre son grade supérieur dans l'armée romaine, il était, chez les Francs de sa lignée, et je

crois que c'étaient les Saliens, noble parmi les nobles et peut-être de vieux sang royal.

Bauto, son ami, paraît avoir été de tempérament plus paisible. Après avoir commandé dignement les armées romaines dans leurs campagnes contre les Goths, il fut chargé par Théodose de veiller à la sûreté de l'Occident (383), mais moins comme général que comme tuteur ou gardien du jeune fils de Valentinien, Valentinien II; et, restant presque toujours aux côtés du prince dans son palais de Milan, il se montra le type accompli de ce qu'on appelait alors le maître de la milice « en résidence », *praesentalis*, celui qui près d'Auguste servait tout à la fois de général suprême des armées et de ministre des guerres. Aucun chef franc, que je sache, ne vécut plus longtemps à la cour, ne s'y fit davantage aimer ou obéir. Et nul ne dut s'étonner plus tard si sa fille Eudoxie alla épouser Arcadius, le fils aîné de Théodose (395).

Son élève Arbogast, qu'on envoya en Gaule avec Valentinien II pour surveiller la frontière et commander les armées, fut un Franc d'une autre allure que les trois généraux qui l'avaient précédé. Ceux-là avaient été des modèles de loyalisme : Arbogast, à tort ou à raison, ne s'embarrassa pas du scrupule de la fidélité, du moins envers les personnes. Il se brouilla avec Valentinien et le laissa mettre à mort (392). Mais il respecta le titre impérial, et proclama Auguste un haut fonctionnaire, ancien rhéteur devenu ministre, Flavius Eugène. Plus prudent, plus timide ou plus sage que Silvain, il comprit que l'heure n'était pas encore venue de faire des Francs les successeurs des Césars et les rois de la Gaule. Mais il créa lui-même un Auguste, et le prit à sa dévotion.

Ce fut un spectacle extraordinaire, unique dans l'histoire romaine, que ce double gouvernement de l'Occident par un Franc, qui était un soldat, et par un Romain, qui était un rhéteur. D'une part, la frontière fut fort bien gardée, et les Germains de l'autre rive, Francs ou autres, trouvèrent dans Arbogast, lorsqu'il s'agit de combattre, non pas un homme de leur espèce, mais un ennemi à la façon d'un légat de Trajan.

D'autre part, à la voix ou à l'imitation d'Eugène le rhéteur, les plus vieilles traditions de Rome affleurèrent à nouveau dans l'histoire : on remit sur pied les statues d'Hercule et

les images de Jupiter, on célébra les mystères de la Grande Mère, on purifia Rome à la manière de l'ancienne république, et l'on vit un sénateur romain commander des armées à titre de consul, comme au temps de Cincinnatus. Aux dernières heures de sa vie, l'Empire romain se présentait sous la forme d'une alliance entre un soldat franc et la culture latine. Et c'était, qu'on me permette de redire ce mot, le symbole du prochain avenir, de la royauté gallo-romaine de Clovis.

Car tous ces chefs francs sans exception, depuis Bonitus l'ami de Constantin jusqu'à Arbogast l'ennemi de Théodose, ont adopté sans arrière-pensée tous les modes de cette culture latine. Les uns sont devenus chrétiens; les autres, en beaucoup plus grand nombre, sont restés païens : mais je doute que ce soit par fidélité aux dieux de leurs ancêtres, Wuotan ou Freja; ils leur préfèrent les divinités classiques, Isis, Mithra ou la Mère, et même les plus anciennes idoles, peut-être Hercule ou Minerve. Voilà soixante ans qu'ils peuvent devenir sénateurs, trente ans qu'ils peuvent devenir consuls. Leurs fils et petits-fils resteront dans l'Empire et se mêleront, sans qu'on puisse les distinguer, à l'antique aristocratie d'Italie ou de Gaule. Ils parlent le latin et le grec. Ricomer correspond avec Libanius, le dernier champion de l'hellénisme; Bauto correspond avec Symmaque, le dernier champion de la latinité; et ce même Bauto écoutera à Milan un discours du jeune Augustin, qui sera bientôt le maître des ettres chrétiennes de l'Occident.

Ce n'est point seulement dans le monde romain du présent qu'ils s'enracinent; ils veulent prendre pied, par une action en retour, dans le monde classique des plus anciens temps. Une légende se forme, sans doute accréditée par leurs flatteurs et volontiers acceptée par eux, que ces Francs descendent d'un roi Francus qui serait le fils de Priam le Troyen. Et de Troie, les Francs ses enfants seraient, par le Danube, arrivés jusqu'au Rhin. C'était absurde, mais c'était l'une de ces absurdités qui révèlent les plus profonds désirs des hommes, et qui ont la valeur d'un fait essentiel. Jadis les Romains s'étaient dits les fils d'Énée, et avaient fait venir jusqu'au Tibre le héros troyen. Jadis encore les Gaulois de Reims s'étaient dits les fils de

Remus, et avaient fait venir jusqu'en Champagne l'enfant de la Louve palatine. Maintenant les Francs font venir jusqu'au Rhin le fils d'un chef célébré par Homère, et s'en disent les descendants. Un même mouvement d'idées, d'illusions ou d'espérances a entraîné tous ces peuples dans le sillage d'Homère ou de Virgile, et ils se sont inscrits avec joie comme les fils adoptifs de cette culture méditerranéenne dont leurs chefs étaient les sauveurs.

CAMILLE JULLIAN,
de l'Académie française.

1. Dans la prochaine livraison de la *Revue de Paris*, une autre étude de M. Camille Jullian, « Les ascendants de Clovis », complétera les pages qu'on vient de lire et achèvera de préciser les conditions dans lesquelles s'est formée la monarchie gallo-romaine... c'est-à-dire la France....

(N. D. L. R.).

TOUS LES TROIS

I

On soupçonna le capitaine Hilton de n'avoir pas dit l'entière vérité. On se trompait : le navire était absolument hors de danger. Le charpentier venait d'aveugler la voie d'eau, les pompes fonctionnaient à merveille. Toute la nuit, le *Mohican* allait naviguer dans des eaux calmes; demain, sur les huit heures, on relâcherait à New-Teelin, où une bonne partie des passagers devait descendre.

Mais il en est qui ne se laissent pas aisément convaincre parce qu'ils savent que la tactique d'un bon capitaine est de donner confiance à tout prix, même devant le désastre imminent. Les plus observateurs auraient dû se rassurer pourtant, rien qu'à voir la figure du vieux loup de mer. Posté à côté du compas, il mâchonnait sans arrêt un cigare fiché dans un coin de sa bouche, et lui qui, une heure plus tôt, jurait encore comme un païen, il riait à présent d'un rire intérieur en jetant un coup d'œil satisfait sur la grouillante cargaison humaine dont il assumait la charge.

C'étaient pour la plupart des baigneurs et des excursionnistes cueillis la veille à l'escale de Georgia City. Ils avaient escompté les joies de cette traversée qui, les vacances finies, leur argent dépensé jusqu'au dernier *cent*, les ramenait à leurs affaires. Mais trois longues heures d'émotion comptent dans certaines vies, et la secousse avait été un peu forte pour beaucoup. Quelques-uns avaient dû horriblement souffrir

pendant le temps du péril. Leurs traits indiquaient encore leur angoisse.

Elle était vaine désormais. Comme preuve, Hilton fit annoncer son autorisation d'organiser un bal qui commencerait dans l'après-dîner : il fallut bien se rendre à l'évidence.

James se souvint alors que sa voisine ne tremblait pas au moment où tout semblait perdu. Pas une minute elle n'avait tremblé. Le hasard les ayant placés côte à côte, ils avaient accepté de courir leur chance dans la même chaloupe lorsque, après la collision terrible avec ce navire inconnu heurté dans le brouillard, les passagers s'étaient vus répartir auprès des embarcations pour le cas où celles-ci seraient mises à la mer. Les ceintures distribuées, il l'avait, sans un mot, aidée à ajuster la sienne.

Cruels instants de longue attente... On savait — ou plutôt on ne savait rien : chacun fournissait son explication, tout le monde parlait à la fois. Un seul fait subsistait, éloquent : le *Mohican* donnait fortement de la bande; il portait à tribord une blessure profonde, non loin de son étrave. Jamais les minutes n'avaient pesé si lourdement. Jamais la mer n'avait paru si grande, si creuse. C'est ainsi qu'il fallait l'avoir vue pour la comprendre, — mais personne ne songeait à cela.

Certains, près d'eux, la main sur le sac contenant ce qu'ils possédaient de plus précieux, osaient à peine bouger; beaucoup évitaient de parler comme s'ils eussent craint de compromettre par le son de leur voix un salut dont on désespérait presque; quelques-uns riaient, blafards, avec une petite grimace à peu près pareille à celle du capitaine, mais c'était une grimace de peur; d'autres, nerveusement, pétrissaient sans relâche leur gomme à chiquer; une catholique ne cessait d'égrener son chapelet. On entendait parfois des ordres brefs. Un geste, le moindre fait retenaient avidement l'attention. La cheminée dansait de droite à gauche, comme un pendule. L'arrêt complet du bateau, le silence de ses machines rendaient plus effrayante encore l'immensité mouvante sur laquelle on flottait, plus palpable le sentiment de notre humaine fragilité. On voyait de l'autre côté, là-bas, au pied du spardeck, un gros Italien avec un ventre énorme, chargé de breloques, et qui pleurait. Il était agaçant. Même aux yeux de ceux qui

partageaient sa crainte, c'était hideux et répugnant, cette terreur de sa chair — la nôtre — devant la mort, humiliant comme la preuve indéniable, étalée au grand jour, de la propre terreur que chacun ressentait, mais cachait plus ou moins... James ayant murmuré quelques mots à sa voisine pour lui donner confiance, elle avait fixé sur lui son regard clair. Il s'était dit — il se rappelait encore ce détail, — il s'était dit qu'il serait moins amer de mourir auprès d'elle, qu'il ne connaissait pourtant pas. Cela avait duré longtemps, très longtemps. Et puis, ç'avait été tout.

A présent qu'on était sauvé, les traits s'adoucissaient, les visages reprenaient couleur. Une amusante intimité régnait parmi ces gens qui, trois ou quatre heures plus tôt, se regardaient d'un œil envieux ou méprisant. On en vit qui sautaient et dansaient. L'Italien embrassait la dame au chapelet. James se tourna vers sa voisine. Elle sourit simplement et lui pressa la main. La mort ne l'avait pas épouvantée : elle s'émouvait de savoir qu'elle allait encore vivre; elle riait, emportée elle aussi, comme les autres, par un puissant désir d'oublier, de reprendre la vie où elle avait paru interrompue, et d'en jouir maintenant qu'on en sentait tout le prix. On dîna — mais sans grand appétit. Les femmes allèrent s'habiller, et la danse commença.

***

Il était allé naturellement vers elle. Avoir franchi de pareilles minutes ensemble, c'est se connaître depuis des années. Il l'avait vue dans une de ces situations qui vous dévêtent une âme et ne laissent plus rien de secret. A son tour, elle avait pris son bras comme s'ils eussent été unis par un lien qu'ils ne soupçonnaient pas. Elle avait dû le sentir prêt à donner sa vie pour la sienne. Mais cela, il ne l'aurait pas confessé. Il en aurait plutôt rougi.

Alors ils étaient montés sur le pont, parmi les bruits de la la machine et la musique assourdie du bal. Çà et là brillaient dans l'ombre la lumière crue de la smoke-room et de la chambre de veille, celle d'une allumette qui craquait, et s'éteignait ensuite. D'autres couples passaient enlacés. Tous

se trouvaient en proie à une exaltation née d'un commun instinct qui n'obéit qu'à une loi, vouloir vivre. Plus rien, désormais ne comptait.

... Qui était-elle?

Il ne se le demandait seulement pas. Pas plus que lui, elle ne songeait à questionner. Quand on a frôlé la mort de si près, on sent la vanité de ces contingences trop humaines par quoi nous embarrassons nos jours. Ils avaient vécu une minute devant l'abîme, presque dans l'au-delà, une minute qui efface tout le passé, rend précaire la notion d'un futur dans lequel on a cessé d'espérer. Leur monde était l'heure présente, cette ivresse profonde de constater que l'on vit encore; il commençait à ce frémissement qu'ils avaient éprouvé devant un sort incertain; il s'inscrivait dans l'orbe de cette commune aventure qui les avait laissés pantelants. C'était, par consentement tacite, un soir sans lendemain, un souvenir à reléguer plus tard dans les régions les plus obscures de leur vie intérieure, une brutale et nécessaire mise au point à dresser en marge de ces lois et de ces préjugés tenus en honneur par ceux qui ne savent pas. Les prisonniers, dans les geôles de la Terreur, avaient dû éprouver cette fièvre où ne subsiste que le culte de l'instant, fugace, l'appel de l'être qui réclame sa part d'immense illusion tout de suite.

Par trois fois, il la baisa longuement sur les lèvres et elle s'abandonna.

***

Le matin suivant, le *Mohican* fit escale à l'embouchure d'une large rivière, et tout le monde se pressa sur le pont afin d'assister au débarquement d'une centaine de passagers. James était de ce nombre. Derrière lui, empêtrée dans le flot de ceux qui avaient déjà mis pied sur le wharf, la jeune femme jouait des coudes elle aussi.

Amarrées aux piliers couverts d'algues, de menues embarcations dansaient. James les examina d'un coup d'œil. Un homme sortit de l'une d'entre elles, vint à lui :

— Hullo! — criait sa voix cordiale et vibrante de joie.

C'était Ralph, son frère aîné, dont il devait désormais

partager l'existence. Puis, Ralph lui ayant chaudement serré la main, fendit la foule, alla droit à la voyageuse, l'embrassa. Sur quoi, revenant à son cadet, et la lui présentant :

— Voilà Milly, ma jeune épouse : elle aussi vient me rejoindre sur mon « rocher »... Le *Jolly-Boy* est là, — ajouta-t-il en désignant un petit cotre : — pas une minute de trop si l'on veut profiter du vent qui pourrait bien tourner.

Les choses, dès cet instant, s'étaient déroulées si vite que James s'efforça vainement, plus tard, de s'en remémorer le détail. Il était abasourdi, atterré; tout se voilait d'un halo confus.

— Hâtons-nous! — pressait Ralph.

Et la coquille de noix mit le cap sur cet îlot solitaire où ils allaient dorénavant vivre tous les trois.

***

Ce qui l'intrigua d'abord, ce qui l'emplit de surprise, une surprise presque haineuse, mieux encore, d'un assez inexprimable malaise, ce qui le cloua sur place, l'empêcha de s'élancer hors de ce bateau et de fuir, de fuir à tout prix, ce fut l'air si sérieux, si « comme il faut » de cette femme, ce fut la dignité qu'elle savait ou semblait conserver en d'aussi difficiles circonstances. Telle elle lui était apparue hier soir, telle elle se montrait encore. Impossible de voir en elle une dévergondée. En eût-il été autrement, James l'aurait aussitôt démasquée car il avait pour Ralph la plus grande, la plus sincère affection. Non, même à présent, il ne pouvait la voir sous ce jour. Il aurait préféré qu'elle fût une dévergondée. Mais elle ne l'était pas. Et c'était là le pire. Il sentait que c'était là le pire pour Ralph.

Il aurait dû rester à terre, inventer une excuse, c'est bien ça, trouver un prétexte, se faire plutôt hacher que partir avec eux. Sa stupeur ne l'avait pas laissé maître de choisir. Elle l'avait laissé sans force, sauf la force de se taire et de les suivre. Et puis un diabolique instinct, une colère froide, un sournois appétit de vengeance, un affreux désir de savoir l'approuvaient maintenant d'être ici. Il lui en voulait atrocement : il aurait aimé la confondre.

Elle n'avait rien dit, rien promis, elle n'avait pas menti.

N'empêche, il se sentait sa dupe : il avait cru en elle. Un grief, ceci, et il lui en fallait un. Comprenez-vous : écarté le destin dont ils étaient victimes, qu'aurait-il pu lui reprocher? C'était odieux de reprocher semblable chose à une femme. C'était d'un homme. D'ailleurs, tandis que James se sentait si profondément bouleversé, il la jugeait trop maîtresse de soi. Alors, il voulait savoir : ce calme imperturbable, fallait-il y trouver la tranquille inconscience d'un être sans morale ou l'effet de quelque incommensurable duplicité?

Évitant avec soin tout contact, fuyant attentivement son regard, — un regard, le moindre signe d'intelligence, c'eût été accepter une ignoble complicité, — il l'observait à la dérobée. Ils devaient l'un pour l'autre être des étrangers. Ils devaient s'ignorer : et, en somme, il ignorait tout d'elle. Il savait seulement que leur mariage avait eu lieu un an plus tôt, et que, huit jours après, Ralph s'en était allé pour tenter fortune dans l'ouest. La fortune lui ayant souri, il avait fait venir sa femme et James.

Ralph, assis à la barre, fumait et bavardait, heureux. Dans un geste de tendresse bien naturelle, il serrait la passagère par la taille. Avec sa jovialité coutumière, il vantait le pays, son île, les gisements de précieux minerai qu'il avait découverts et, excellent cœur, il les associait l'un et l'autre à ses certitudes de réussite.

— Vous verrez que vous n'aurez pas à regretter votre séjour ici, ma chérie. Nous serons très riches avant longtemps; James aussi.

La tête appuyée contre l'épaule de son mari, elle dut murmurer très bas une réponse que James n'entendit pas. Comment parvenait-elle à sourire? Six heures plus tôt, c'était lui qui la serrait dans ses bras.

Il sentait encore son souffle sur sa face, le parfum de sa peau; ses lèvres, qu'elle avait mordues, gardaient encore la saveur de ses lèvres à elle. Sans plus aucun désir, révolté de dégoût bien plutôt, il entendait toujours au fond de soi, comme un écho, le sourd et mystérieux appel de cette chair qui s'était confondue avec la sienne. C'était horrible et monstrueux : il la possédait encore.

Pour un peu, maintenant, il eût crié à Ralph de le ramener

à terre, tout au moins de lui épargner cette insupportable présence. Une seconde, prêt à vomir l'insulte, il entr'ouvrit même la bouche. Elle semblait si supérieurement lointaine et détachée!... Il se maîtrisa pourtant : qu'eût-elle pu faire de mieux?... Elle se taisait, dissimulait. Elle tenait leur bonheur à tous trois dans ses mains. O très précieuse invention du mensonge, auquel un dieu, dans sa miséricorde, a dévoué ce sexe! Est-ce que la femme ne doit pas, par nature, et pour notre bonheur à tous, se taire et puis dissimuler?... Alors une idée stupide traversa son cerveau, et cette idée lui parut plus atroce que tout : « Peut-être me préfère-t-elle à l'autre? »

Et il sentit qu'il faudrait désormais lutter contre cela.

Pour débarquer, — il n'y avait point de cale dans l'île, — James, la prenant dans ses bras, eut à la porter jusqu'à terre, tandis que Ralph menait le bateau dans une anse plus sûre.

Et sous un soleil d'aplomb, s'agrippant à un sentier rocailleux, ils montèrent jusqu'au bungalow que Ralph, de ses propres mains, avait construit pour les recevoir tous les deux.

***

La demeure était plaisante et habitable. Ralph l'avait, pour leur venue, ingénument parée de décorations bizarres, mais sans goût très sûr, dans lesquelles James retrouvait tout entier le frère de son enfance, de plusieurs années son aîné, et qu'il avait perdu de vue depuis si longtemps. Ces détails l'émurent par tout ce qu'ils évoquaient de souvenirs de la maison paternelle. Et la joie et la bonne humeur de son frère lui serraient le cœur.

« Ainsi donc, pensa-t-il, il nous attendait avec tant d'affectueuse impatience! »

Après le déjeuner, Ralph conduisit James jusqu'à la falaise aux flancs de laquelle il avait découvert les premiers gisements dont il poursuivait depuis l'émouvante recherche à travers l'île. Il disait : « Tels sont mes projets... Voici ce que nous entreprendrons d'abord. Nous ferons ensuite appel à la main-d'œuvre de Chinois et d'Italiens. Croyez-en ma vieille expérience : trois années sur la côte du Pacifique m'ont appris quelque chose. »

... Mais James ne l'écoutait pas.

Du plateau dénudé qu'ils avaient atteint, l'œil, à perte de vue, n'embrassait que la mer. A leurs pieds s'étendait Crook's Island, avec sa grimaçante ceinture de rochers, l'îlot perfide, où, de longs mois durant, plusieurs années peut-être, retenus par le maudit appât de ses trésors, ils allaient vivre emprisonnés.

— Et y a-t-il quelques habitants là-dessus? — demanda James.

— Pas une âme.

— Des bateaux viennent quelquefois?

— Aucun, depuis un an, ne m'a encore honoré de sa visite. Rassurez-vous d'ailleurs : les vivres ne sauraient nous manquer. Au surplus, la pêche et la chasse : vous pourrez tirer des lapins et même quelques chèvres sauvages.

Sur ces mots, il se mit à inspecter des instruments rangés dans une cahute qui lui servait d'atelier.

James regarda la mer. Là-bas, dans une petite crique ensablée, le bateau, à sec à présent, reposait sur le sable. James siffla pensivement.

II

Il sentait que s'ils avaient seulement échangé un coup d'œil au moment du débarquement ou pendant les quelques semaines qui suivirent, tout aurait été différent. Ils eussent été ennemis ou complices. Le miracle fut qu'ils n'échangèrent pas ce regard. Le sort les sauva de cela.

James s'en félicitait tous les jours.

« C'est préférable ainsi : nous ne nous connaissons pas. Nous ne nous sommes jamais connus. J'ai rêvé. »

Partis chaque matin dès l'aube vers un point éloigné de l'île, les deux frères ne reparaissaient au bungalow que longtemps après le crépuscule. « Autant de gagné », pensait James. Il déployait dès lors la plus grande attention à éviter Milly. Et lorsque, en dépit de ses soins, ils se trouvaient tête à tête, ses yeux, à lui, se détournaient des siens. Le repas du soir expédié, il s'esquivait pour revenir seulement à la nuit noire. Alors il s'endormait en écoutant leur souffle. Souvent il ne s'endormait pas.

A de certaines occasions, pourtant, elle venait les rejoindre à la mine et mangeait avec eux. C'était pour le jeune homme un moment très pénible. Jamais il ne lui adressait la parole, sauf quand il y était absolument contraint. A tel point que Ralph finît par s'en apercevoir et en montra quelque contrariété.

— James, — demanda-t-il, — auriez-vous quoique ce fût à reprocher à Milly?

— Rien. Pourquoi ça?

Ralph se tut un instant. Et puis, avec la brusquerie qui lui était coutumière :

— Vous n'êtes guère aimable pour elle. Question d'antipathie, je pense?

— Bah! — fit James : — je suis un drôle de corps voyez-vous. Mettons que je n'aime pas les femmes.

Ralph haussa les épaules, et son frère s'éloigna.

« Il me juge peu gracieux avec elle, réfléchit le cadet. Mieux vaut encore cet écueil que l'autre. »

Pour libérer sa pensée rivée à cette femme, il chercha un sujet de diversion dans son travail, dans l'île, à laquelle il prétendit découvrir un extraordinaire sujet d'intérêt.

Un soir il entreprit d'en faire le tour.

L'île avait assez la forme d'un œuf. Son terrain bouleversé, chaotique, montrait çà et là quelques arêtes escarpées. Deux ou trois ravins labouraient profondément ses flancs. Des rochers monstrueux l'entouraient d'une barrière où venait se briser le flot. Certains endroits offraient une aridité désertique; d'autres, couverts d'un léger humus, étaient garnis de plantes souffreteuses où dominaient les opuntias aux longs piquants. A l'ouest, l'énorme falaise de la Désolation, qui dressait au-dessus du niveau des eaux ses cinquante mètres de roche basaltique, s'érigeait pareille à un rempart. Au bas de ce rempart, l'élément liquide assénait avec acharnement ses coups de bélier. Un vent aigre chantait dans les criques.

Sur la partie la plus élevée de l'île se détachait le toit du bungalow, qu'on apercevait de partout. James ne le revoyait jamais sans humeur : elle vivait là.

Dans quelque direction que l'on se tournât : la mer. On en était comme oppressé. Il s'en dégageait le sentiment

d'une obsession, d'un envahissement. Il semblait que, de tous côtés, chaque jour, elle gagnait du terrain sur vous, qu'elle restreignait l'espace autour de vous, réduisait peu à peu le champ de vos pas, vous forçait à vous replier sur vous-même, et non pas seulement physiquement : vos espoirs, vos pensées s'en trouvaient limités, cela vous contraignait à une sorte de concentration d'idées, toujours les mêmes, et toujours orientées vers un même objet chaque fois envisagé sous un même angle, d'un même point de vue — le vôtre — et le vôtre seulement. James réfléchit que là, sans doute, résidait le secret de cette « insularisation » qui caractérisait les îliens.

Le vallon qu'il suivait s'encaissait entre d'étranges mamelons couverts d'une maigre végétation roussâtre. Sous le pesant silence qui naît de toute absence humaine, ces « mornes » prenaient avec la nuit tombante un aspect assez inquiétant. Aucune route, pas même un sentier. Nulle part l'empreinte d'un pied n'avait laissé sur l'herbe pauvre, parsemée çà et là de cailloux plats, quelque signe de vie.

James allait au hasard, lorsqu'à cinq mètres il aperçut sur le sol une tache rouge. C'était — il le reconnut tout de suite — le ruban avec lequel Milly nouait ses cheveux : elle était passée par là.

Et l'image de cette femme solitaire, livrée à ses pensées profondes, telle, par conséquent, qu'il l'avait rencontrée pour la première fois, l'émut comme un choc.

Alors que jusqu'ici il avait pu supporter son contact avec calme, un insignifiant objet ramassé sur l'herbe, loin de tout témoin, parvint à le troubler. Le ruban évoqua le souvenir de la femme qui s'était donnée à lui.

Qu'abritait-elle derrière son masque? Quelque honte ou la plus dédaigneuse indifférence? Lui avait-elle au contraire gardé un peu de sympathie? En elle, il voyait deux femmes : celle qu'il pleurait, et l'autre, ce visage fermé, impénétrable, cet être qui pouvait mentir et replier ses bras sur Ralph après avoir connu ses caresses à lui. — Où donc était la vraie Milly?

Peut-être attendait-elle quelque explication elle aussi? Après cette rupture soudaine et non voulue, où ils n'avaient

même pas trouvé le temps d'un adieu, ce silence avait, au regard de leur amour subitement brisé, comme interrompu par la mort, quelque chose d'inutilement agressif, d'insultant : il fallait un mot pour clore l'aventure, indiquer que l'oubli valait mieux — un oubli amical et tendre — un mot pour jeter les bases d'une durable et fraternelle entente, puisqu'on n'aurait su connaître que cela désormais.

Or était-ce à lui d'en prendre l'initiative? Et quel danger!... Un geste, il le sentait, risquait l'irréparable. Qu'elle s'y méprît, et elle le repoussait, justement indignée, ou, pis encore, elle tombait dans ses bras, vaincue...

Elle aurait pu lui dire : « Vous comprenez la situation, soyez galant homme. » Eh! non... Cela même était impossible. Il était le frère de Ralph, après tout : il persistait, en dépit de soi-même, à vouloir la juger. Au surplus, pouvait-il se montrer galant homme? Il aimait.

Elle aurait pu lui jeter un regard pathétique et profond, un regard, rien de plus. Il eût compris, lui en eût été reconnaissant, se fût déclaré satisfait, comblé : jamais il n'avait craint d'elle qu'un regard de ruse et de connivence.

Il la méprisait, devait-elle croire... — Voilà pourquoi elle se taisait. Elle souffrait d'avoir livré sa pudeur à un homme auquel, honnêtement, elle n'eût su accorder un souvenir. Peut-être même supposait-elle qu'il n'attendait qu'une occasion de la perdre... Sotte erreur qui les dressait l'un contre l'autre... Comme il eût désiré au contraire de lui dire sa pitoyable compréhension de sa misère à elle! — Où trouvait-elle seulement la force de supporter sa présence?

Un instant il jalousa tant de pouvoir qu'elle possédait sur soi. Elle se taisait.

Il ne se rendait pas compte que, mieux encore que l'homme, la faible femme connaît quand il le faut la force de se taire.

— Bah! elle devait seulement regretter cette situation gênante, son égarement d'un soir. Elle le jugeait odieux comme le vivant souvenir de sa faute. Elle estimait pouvoir tabler sur son mutisme — et voilà qui la rassurait pleinement. Elle se taisait.

« Une heure viendra pourtant, espérait-il quand même, où elle finira par parler... Un mot, une simple pression de main

suffiraient à nous dégager de ce doute, de cette atroce tyrannie du silence dont nous sommes tous deux écrasés... Tout serait oublié, pardonné.

Mais le temps s'écoulait, rien ne se produisait. James en éprouva quelque impatience.

« J'irai lui tendre la main », pensa-t-il.

Le lendemain, il décida encore :

« J'irai la trouver... Je lui dirai : — Milly, écoutez, mon âme, ma sœur, nous souffrons vous et moi, nous souffrons trop...

« Je suis ce que j'étais l'autre jour, mais meilleur... Je suis ce que j'étais, moins la chair. J'ai arraché cet horrible et pourtant délicieux amour de mon cœur torturé... Aujourd'hui je vous respecte et je vous tends la main parce que vous souffrez et parce que je souffre moi aussi... Unissons-nous pour être forts et bons. »

Quelques secondes, elle l'aurait regardé avec surprise, une surprise feinte — sa dernière défense de femme — et puis, en silence, tous deux se seraient recueillis dans leur douleur.

Il marcha vers le bungalow, il en poussa la porte. Il s'attendait à la voir seule.

Elle était avec Ralph. Elle riait. Et ce rire paraissait démontrer qu'elle ne se souvenait même plus.

III

Certains soirs, elle entrait dans sa chair avec une insistance qui devait tenir surtout au manque de quelque autre femme auprès de lui. Elle était la seule. Lamentable indigence de son imagination! Il ne pouvait voir qu'elle : nul autre objet ne parvenait à fixer sa mémoire. Il ne s'avouait pas qu'il la désirait, sa volonté s'opposait à cela. C'était elle qui le possédait.

Alors, dix heures par jour, fouillant le sol, attaquant le rocher, il goûtait l'âpre volupté de l'effort qui brise le muscle. Le travail, dit-on, ennoblit la créature de Dieu... Il sentit que l'on peut devenir à la longue une bête ployée en deux, hirsute, noire de sueur et de poussière, à demi-

imbécile, comme tant de ces paysans que la terre semble avoir déjà repris, tandis qu'ils vivent encore.

En lui aussi, à présent, le regard se faisait abattu, presque terne; James prit un air sauvage; son corps parut s'user. Vain espoir!... Mortes de lassitude les chairs, morte la sensibilité, tout à l'intérieur la même flamme brûlait. L'oubli sur lequel il comptait ne vint pas.

Pouvait-elle l'avoir renié à ce point?... Pourquoi s'acharnait-elle à désavouer cette heure?...

... Ce devait être une femme très raffinée, trop raffinée pour ce Ralph un peu épais de goûts, gros mangeur, et qui s'endormait chaque soir, le corps et l'esprit satisfaits.

Il connut une sorte de ressentiment contre Ralph, sa gaîté, son entrain, son irritante bonhomie. Il crut s'apercevoir, troublé, qu'il avait seulement pour son frère une affection superficielle, de commande : ils étaient frères. Entre eux, moins de sympathie vraie qu'on en ressent parfois pour un étranger.

C'était pénible, cette vision claire, lourde d'ingratitude. « J'en suis arrivé là!... décida-t-il rageur. Il faut savoir reconnaître le mal : je n'aime pas Ralph. Sa présence, le son de sa voix, quelques-uns de ses gestes, même, dans lesquels je retrouve les miens, tout cela m'est odieux... Nous sommes trop près pour ne pas être très loin. »

Une barrière, le sang, se dressait entre eux, en effet. Il n'osait pas encore s'avouer : je le hais!

Afin de les éviter plus encore, il choisit de travailler séparément dans une autre partie de l'île.

La solitude, néanmoins, venait à lui peser parfois. Il recherchait alors son aîné. Il aurait pleuré de ce besoin débile d'échapper à soi-même, de puiser du réconfort dans la société de celui qu'il avait tout à l'heure jalousé, même haï. Il arrivait affectueux, presque gai, et puis, au bout de dix minutes, se sentait impatient, irrité. Il n'avait rien à dire à Ralph. Il aurait fallu qu'ils parlassent de Milly. Sans se l'avouer, il n'était venu que pour cela.

Il partait las, exaspéré, heureux de ne l'avoir pas vue, plus triste encore de son absence. Il la fuyait en s'exilant là-bas, et sa présence lui manquait pourtant, son contact

brûlant mais comme indispensable à cause de cet impérieux besoin qu'il avait de souffrir plus encore — la seule volupté possible désormais — un besoin de la mordre et de la caresser, de la couvrir d'injures, de l'accabler de serments, de la prendre à la gorge et de serrer, serrer très fort jusqu'à ce qu'elle hurlât ou dît enfin ce qu'il voulait connaître, de lui arracher la vérité bonne ou mauvaise dans un baiser... C'était féroce et vil de s'abandonner à ça, de rêver ça; c'était hallucinant, c'était abominable, c'était fou.

Mais comment surprendre son secret? Qui donc interroger ici? Cette grève, cette crique, ce morne et solitaire paysage auraient dû lui livrer un écho de sa plainte; cette eau profonde un reflet de son visage en larmes... Le ciel, ni ces sommets abrupts, ni la vaste étendue liquide ne répondaient à James.

C'est pourquoi, sans fournir aucune explication, il alla vivre en pleine solitude. Sur sa demande, on déposait à un endroit désigné les vivres dont il avait besoin, et il venait se ravitailler dans la nuit.

De retour à son gîte avec ses provisions, James mâchait lentement le pain qu'elle avait pétri. Il le mâchait avec ferveur. Il lui semblait qu'il avait le goût de Milly... un parfum prononcé de sa chair. Il le mâchait, un peu inquiet, comme on savoure un plaisir honteux.

Partout il croyait voir Milly.

Elle lui apparaissait avec une précision cruelle. Le soleil l'avait beaucoup hâlée. Son teint de blonde avait pris la saine, appétissante couleur du pain grillé. Sa peau avait seulement un peu rougi au-dessus du jumper de laine, qu'elle portait assez décolleté. Une belle bête!... Et, sûre de son silence, dégagée de tout souci désormais, épouse heureuse et satisfaite, elle passait, avec sur les lèvres un sourire de mépris pour celui qui n'avait été qu'un instrument de plaisir, agréable sur l'heure, et qu'on rejette ensuite.

Non! Il faisait erreur : elle ne montrait pas cette joie insolente. Elle traînait pas à pas son angoisse et son désespoir... Écrasée entre ces deux hommes, elle sentait le soupçon grandir chez son mari... Impuissante, elle voyait rôder autour de soi le désir mauvais et si doux de ce garçon défendu qu'elle

continuait d'aimer. — Elle se taisait? — Qu'eût-elle pu faire? Elle avait seulement la pudeur de ses larmes que le devoir lui interdisait de montrer et, suprême pitié, si elle lui refusait un regard, c'était pour le sauver du crime...

Bien vite, il repoussait cette vue complaisante : « Les femmes, pour se faire comprendre, ont d'infinies ressources. Elle est indifférente, elle se moque. »

« Au surplus, qu'importe ce qu'elle pense! C'est elle qui importe surtout : elle, physiquement. Son cou, blanche colonne de chair et de muscles, vivante proie pour ma bouche; sa nuque, dont j'ai connu la senteur, et ses lèvres, et son corps tout entier... »

Ce désir si brutal, si formel l'emplit d'abord de honte et de dégoût. La passion demeura plus forte : mort, il la désirerait quand même dans la tombe...

Voilà, il pourrait attendre que son frère fût sorti, et la siffler rageusement, et commander : « Milly, c'est moi, approche ici! »

Et lui dire :

« Ça suffit! Je réclame ma part aujourd'hui. Tu m'as assez bafoué, trahi. Je sais tout. Tu marches nue devant moi. Tu as miaulé dans mes bras comme une chatte... » Et, en toute abjection, la prendre dans la violence et dans la crainte, dans la boue de l'adultère, et la martyriser.

Elle s'était, la veille, baignée dans une petite crique. Il l'attendit le lendemain, tapi derrière un buisson. Il avait résolu de revoir, ne fût-ce qu'une fois, tout ce qu'il avait aimé quand il la croyait libre.

Elle parut en effet, se dévêtit.

Il la suivait avidement des yeux. Pourquoi fallait-il maintenant que cette joie fût illicite, incestueuse? Le cœur, les tempes lui battaient. Il tremblait. Un caillou roula sous son pied et chut avec fracas en bas de la falaise. Milly se retourna, reconnut James. Elle eut un geste de recul.

Il baissa simplement la tête et s'éloigna.

De son repaire, la nuit, James apercevait le feu lointain d'Eagle Creek. Toutes les trente secondes, issue des immensités obscures, la lumière accourait, passait sur l'île comme un éclair, faisant sortir de l'ombre chaque détail, le moindre

repli de terrain, qui disparaissaient ensuite avec une précision d'automates, la rapidité d'un déclic. En suivant du regard le trajet lumineux, James y découvrait le toit du bungalow. Même ici, il ne pouvait échapper à son tourment.

« Pourquoi lutter? » demandait-il.

Alors, plus vil que les chiens, il revenait au trou dans lequel Milly s'était baignée, à la place où elle s'était assise. D'autre fois, s'il la savait absente, il repoussait la porte du logis, y pénétrait à pas légers. Il se plaisait à toucher les objets sur lesquels cette femme avait posé la main. Il maniait son peigne, son miroir. Même, il pressa sur son cœur une chemise qu'elle avait portée.

Avec chagrin, il s'arrachait à cette délectation coupable. Il entendait siffler à ses oreilles un ordre muet, toujours le même : « Tu dois partir ».

IV

Une semaine durant, il ne vit pas Ralph. Du ciel implacablement bleu tombait sur ses épaules un silence écrasant. Ses pensées y puisaient une hallucinante acuité. Tourmenté de désir, harcelé de remords, sa détresse était sans limite.

Un jour, en relevant la tête, il aperçut son aîné sur le bord de la tranchée qu'il creusait.

Ralph lui apportait quelques outils. Les deux hommes s'assirent. Alors James remarqua la figure ravagée de son frère : son front s'était barré de rides, ses joues s'étaient creusées d'un pli amer; ses tempes avaient blanchi. Et comme il l'interrogeait du regard :

— Milly, — fit Ralph avec accablement.

— Eh bien?...

Ralph eut un geste las. Il prononça ensuite avec lenteur :

— Je la cherche et ne la comprends pas.

« Lui aussi! » pensa James.

Ainsi donc, l'un et l'autre se penchaient anxieusement sur la femme secrète et questionnaient en vain.

— Voyez, James, —reprit enfin l'aîné : —pendant des mois j'ai attendu son arrivée, la vôtre. L'heure est venue... l'heure m'a déçu.

« Je prends la vie gaîment, dit-on... « Le vieux Ralph content de tout, » voilà comment on me jugeait autrefois. Je ne coupe pas les cheveux en quatre : je ne l'ai jamais fait. Mais je sens bien que tout ne va pas pour le mieux par ici... Milly n'est pas heureuse. — Le pauvre diable ne parlait pas de lui. — Sur quoi, portant la main à ses yeux :

— Une grande ombre est passée sur notre amour.

Sa douleur faisait peine à voir.

« Elle a dû se trahir », pensa James.

— A-t-elle fait quelque aveu? — demanda-t-il très bas.

Mais sans répondre à sa question, son frère avait repris :

— Nous avons été séparés trop longtemps; elle est restée bien *seule.* — Il insista sur ce dernier mot. — Certains jours, je ne la reconnais plus.

Et puis il sembla méditer :

— Une femme, pourtant... une femme a sa conscience comme un homme.

— Croyez-moi, — déclara James avec effort, — votre Milly vous aime. Vous vous montez la tête : n'est-elle pas venue vous rejoindre?

Ralph ne semblait pas convaincu.

— Elle est jeune, et je suis peut-être un peu trop son aîné... La vie, sur ce rocher, n'est pas précisément très gaie pour une femme : je me demande si elle ne regrette pas quelque fois... si elle ne partirait pas volontiers?

— Partir!... Ah! Ah! — Ces mots fusèrent dans un éclat de rire spontané, un rire féroce, et que James regretta vite...

« Se sauver!... Vous savez bien qu'elle ne le pourrait pas. »

***

Donc Milly n'était pas heureuse...

James pensa d'abord en éprouver une immense joie : il devait pouvoir la gagner dans les larmes.

L'aimait-elle? Le souvenir de ses lèvres obstinément closes empêchait qu'il le crût. Il se jurait de renoncer. D'autres fois, au contraire, il savait se convaincre qu'il possédait le cœur de Milly. Le problème, pourtant, demeurait insoluble. S'ils se fussent montrés moins empêchés par leur conscience, Milly

se fût libérée par un aveu ou bien par l'adultère; il eût trompé Ralph. Mais cet amour honteux dérobé à un frère, ces baisers cueillis dans le mensonge étaient inacceptables. Un crime, peut-être, serait moins odieux... Un crime, pourquoi pas?... Le remords serait plus clément que cette interminable torture, que ces longs désirs refoulés où la chair et l'esprit sont pourtant consentants. Un couteau... une poussée dans le vide... Courte lutte.

Plusieurs nuits, sans oser pourtant s'approcher de trop près, il rôda autour du bungalow.

La solitude, le long reproche de sa conscience avaient donné un air furtif à sa démarche. Tous les vingt mètres il se retournait pour voir s'il n'était pas suivi. Fuyant l'éclat du jour, il connaissait seulement quelque semblant de paix lorsque régnaient les ombres. Associé à ce que la nature, avec qui il vivait désormais seul à seul, avait d'implacable et de cruel, les sonorités mystérieuses du sol qui répondaient à ses pas, la plainte du vent, le cri des oiseaux marins, les plages désolées qu'il hantait, tout lui était complice.

Un soir il s'enhardit enfin.

Le dos courbé, le pas feutré, il parvint jusqu'à la fenêtre de leur chambre, il appuya son front contre la vitre et scruta l'ombre de la pièce.

Leur lit était tout proche. Ralph dormait sur le côté. Elle ne dormait pas. Elle l'avait aperçu... Immobile, accablée de peur ou de dégoût, elle le fixait, les yeux démesurément ouverts. Dans ce regard muet où se lisait le tourment de cette femme, il pensa découvrir la preuve de sa propre turpitude.

« Je lui suis odieux, » se dit-il.

Toute la nuit il erra à travers l'île.

Le jour parut enfin.

Alors James courut au bas de la falaise où il tenait caché un canot qu'il s'était construit en secret. Et, l'ayant mis à l'eau, il se dirigea vers le large.

Longtemps il rama avec force. Et il voulut une dernière fois contempler cet îlot qu'il fuyait avec une insupportable amertume. Semblable au mur d'une prison, plus sinistre peut-être, — on espère jusque dans la geôle, — la noire

falaise de la Désolation projetait sa grande ombre sur les eaux. Une indicible tristesse se dégageait de Crook's Island. Hormis les deux êtres qui devaient y poursuivre leur destin, tout était silence et solitude.

Quand l'embarcation se fut davantage écartée de ces lugubres abords, l'eau, plus claire, sembla revivre. James regarda cet enfer où il laissait son cœur. Et à mi-hauteur de la falaise il vit une forme humaine qui se détachait sur le roc et qui tendait ses bras vers lui.

Il aurait voulu revenir en arrière : il ne le fallait pas. Il aurait voulu détourner la tête : il ne le pouvait pas. Il devait s'éloigner à tout prix; il devait rester sourd à ses supplications. Parfois il fermait les yeux pour cesser de la voir. Il lui fallait trouver l'abominable force d'ignorer son amour.

Il savait qu'elle comprenait pourquoi.

Elle devait appeler, mais il n'entendait pas sa voix. Abolissant tout bruit, toute rumeur de plainte, la distance ne laissait déjà plus subsister dans l'esprit que l'implacable notion de la longue, écrasante, monotone douleur humaine. On entendait seulement le lent souffle du vent, le souffle d'un vent très lent qui balayait, emportait tout. Sur la nappe infinie des eaux, les lames succédaient sans trêve à d'autres lames.

ANDRÉ SAVIGNON

AUTOUR D'UNE POLÉMIQUE

MARXISME ET JUDAÏSME

L'étude que Salluste vient de consacrer, dans la *Revue de Paris*[1], aux « Origines secrètes du Bolchévisme », a provoqué les mêmes polémiques passionnées qui marquèrent, l'an dernier, ses révélations sur « Lénine agent de l'Okhrana ». Approbations et réfutations se sont croisées en un tumulte qui n'est pas apaisé. Salluste ne conçoit aucune vanité de la sensation produite : il est tout naturel que, dévoilant les dessous de la question vitale des temps présents, la conspiration Marxiste contre la Civilisation issue du Christianisme, il ait éveillé l'attention d'un large public. Son but, dans le présent article, n'est donc pas d'énumérer les citations et commentaires principaux qui ont été faits de son travail, mais de préciser les conclusions de celui-ci et de le défendre contre certaines critiques injustifiées.

Nous passerons rapidement sur les échos favorables de la presse française et étrangère. Parmi ceux-ci, il est pourtant impossible de ne pas signaler une excellente analyse publiée par le *Temps*, qui a réussi à faire tenir en moins d'une colonne l'essentiel de notre thèse. De même, une étude, parfaite de ton, de notre confrère Félicien Pascal, dans l'*Ami du Peuple*, et une page de solide critique historique d'un écrivain belge, M. Charles d'Ydewalle. Enfin, deux articles de M. Léon Daudet,

1. Numéros des 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet 1928.

l'un vibrant et incisif, dans l'*Action Française*, l'autre puissamment charpenté, dans la *Nation Belge*.

L'entrée en scène du vigoureux polémiste a déterminé celle, dans le camp opposé, de M. Émile Vandervelde, ministre d'État belge et chef le plus apparent de la *IIe Internationale*, depuis la mort de Jaurès. Pour tranchant que soit le ton de sa réplique, parue dans le *Peuple*, de Bruxelles, elle ne saurait nous gêner beaucoup, car elle ne vise pas l'essentiel de notre thèse, ainsi qu'en témoignent les deux passages principaux que voici :

Il est absurde, évidemment, de ne voir qu'un Juif et qu'un Prussien dans Karl Marx, le plus internationaliste des hommes, qui écrivait, en 1848, que « la Prusse était au-dessus du niveau de l'Histoire », et qui, baptisé à six ans, publiait, à trente, un réquisitoire à la Drumont contre le capitalisme juif, représenté comme la forme la plus nocive du capitalisme mondial.

Il est absurde de ne voir que le Marxisme dans un mouvement international comme le Socialisme, où, tout de même, Saint-Simon, Fourrier, Robert Owen, et le socialisme anglo-saxon (à qui Marx doit beaucoup, mais qui ne doit pas grand chose à Marx) ne comptent pas pour rien...

... Mais, par contre, il est vrai de dire que les Juifs, ces persécutés, ont joué et jouent un grand rôle dans le mouvement ouvrier; que, de tous les socialistes du XIXe siècle, Marx est celui qui a le plus puissamment exprimé les aspirations de tous les travailleurs, juifs et non juifs, anglais, français, allemands, italiens ou russes; que, de tous les socialismes, il n'en est aucun qui ait, autant que le Marxisme, marqué les programmes d'action ouvrière de son empreinte.

Et c'est tout! M. Émile Vandervelde, bien qualifié cependant pour le faire, s'il le jugeait convenable, ne conteste pas le récit que nous avons fait des origines et des dessous de la *Ire Internationale*, dont il est un des héritiers directs : ni la période d'incubation dans la pénombre des sociétés secrètes judéo-allemandes; ni le truquage de la fondation apparente, en 1864, au Saint Martin's Hall; ni la comédie jouée pour surprendre la bonne foi et s'assurer la protection de l'Empereur Napoléon III; ni la préparation des horreurs de la Commune par Karl Marx; ni la trahison qui livra ensuite les membres indociles de la *Ire Internationale* à la magistrature de M. Thiers et à la police espagnole; ni la persistance, derrière la *IIe Internationale*, organisée comme la première

par Marx, d'un organisme secret néo-messianiste, dont la preuve existe dans les lettres que nous avons citées. M. Vandervelde semble même confirmer ce dernier point en reconnaissant « que les Juifs, ces persécutés, ont joué et jouent un grand rôle dans le mouvement ouvrier ».

Nous ne pouvons que prendre acte de ces concessions, tacites ou expresses, d'un des successeurs incontestés de Karl Marx à la tête du mouvement ouvrier, de celui peut-être qui était le plus qualifié pour s'inscrire en faux, au nom du Socialisme international, contre notre historique, si celui-ci n'avait reposé sur des bases irréfutables.

Quant à l'affirmation que nous n'avons « vu que le Marxisme dans le Socialisme », comment l'admettre, alors que nous avons consacré cinq pages de la *Revue de Paris*[1] à étudier le milieu social dans lequel le Marxisme allait pousser ses racines, et spécialement l'œuvre de Buchez, disciple de Saint-Simon?

Nous n'avons pas davantage « vu qu'un Juif et qu'un Prussien dans Karl Marx », nous bornant à signaler[2] les intrigues antifrançaises de celui-ci pendant la guerre de 1870, intrigues qui avaient pour but d'utiliser notre défaite au mieux des intérêts de la Révolution.

Reste la question du « réquisitoire à la Drumont » que Karl Marx aurait « publié contre le Capitalisme juif, représenté comme la forme la plus nocive du Capitalisme mondial ». Pour un peu, M. Vandervelde, qui jouit de quelque autorité, pour des raisons diverses, dans les milieux israélites, accuserait son maître Karl Marx du crime d'antisémitisme... Ce serait bien injustement, comme nous nous proposons de le montrer dans la suite de cet article; la réponse de M. le rabbin Liber, que nos lecteurs ont trouvé dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, nous obligera, en effet, à parler des cinquante pages d'une haute signification néo-messianiste, que Karl Marx a consacrées à « la question juive. »

***

Avec M. Prague, directeur des *Archives Israélites*, organe français du Judaïsme libéral, le ton change brusquement.

1. Numéro du 15 juin 1928, p. 191 à 196.
2. Numéro du 1er juillet, p. 163 à 165.

Et, tout d'abord, notre contradicteur prétend savoir à quelle source nous avons puisé notre documentation sur les comités révolutionnaires secrets dans lesquels Henri Heine et Karl Marx conspirèrent toute leur vie. Citons :

L'auteur nous paraît s'être laissé inspirer par les fameux *Protocoles des Sages de Sion*, œuvre de haute fantaisie, fabriquée pour propager l'idée chère aux écrivains antisémites, et d'après laquelle un mystérieux *Kahal*, qui n'a existé que dans leur imagination, tiendrait des Congrès annuels où se tramerait la conjuration d'Israël contre le monde chrétien.

Et voilà les lecteurs des *Archives Israélites* bien renseignés sur notre documentation!

Il n'est pas besoin de dire, pour ceux qui ont lu nos articles, que nous n'avons pas une seule fois fait allusion au texte par lequel M. Prague prétend que nous nous sommes « laissé inspirer ». A aucune époque, d'ailleurs, nous ne sommes intervenu dans les polémiques soulevées autour des *Protocoles*. Et, s'il nous arrivait quelque jour de le faire, ce ne serait qu'en employant des méthodes de critique documentaire exclusives de tout parti pris.

Après avoir assigné à nos révélations une source à laquelle nous n'avons jamais puisé, M. Prague consent à parler de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* et continue à travestir ainsi notre thèse :

Oui, la *Société pour la Civilisation et la Science juive* n'aurait poursuivi d'autre but que de détacher les Chrétiens de l'Église, en semant parmi eux le doute sur ses origines et son caractère divin. C'est à pouffer de rire!

M. Prague serait fort aimable de nous indiquer en quel endroit de notre étude nous avons dit que l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* n'avait d'autre but que de faire douter les Chrétiens du caractère divin de leur Église? Nous n'avons même pas abordé cette question! Tandis que nous avons consacré des chapitres entiers à l'évolution d'une partie des Israélites modernes vers un nouveau messianisme foncièrement agnostique, parce que purement politique et social, néo-messianisme qui est et ne peut être que l'ennemi forcené de la Civilisation issue du Christianisme. Nous avons montré ce néo-messianisme préparant et inspirant les horreurs

de la Commune de Paris et de la Révolution bolchévique. De tout cela, qui est la substance de notre travail, M. Prague ne dit pas un mot, tandis qu'il nous prête des opinions qu'on chercherait vainement dans notre texte. Est-ce là un procédé loyal de discussion?

En terminant, M. Prague consent toutefois à parler du Socialisme (pas du Bolchévisme). C'est pour faire l'éloge de Moïse, qui « organisa le régime socialiste, par l'institution, « par exemple, de l'année Sabbatique, du Jubilé, de la remise « des dettes, tous moyens d'étouffer dans l'œuf la création d'une « société capitaliste ». Si Salluste veut « démontrer la paternité « juive du système socialiste », il doit donc s'en prendre « à « Moïse lui-même, qui serait le grand coupable, avec son « flambeau irradiant dont la flamme généreuse devait éclairer « Israël et lui procurer les bienfaits de la paix sociale. »

M. Prague oublie simplement de signaler que Moïse, en réglementant le droit de propriété privée, en fit la base de la société hébraïque et le mit sous la sauvegarde de Dieu lui-même. Les néo-Messianistes, au contraire, ont déclaré la guerre au droit de propriété et ne rêvent pas précisément la paix sociale...

Plaignons les lecteurs des *Archives Israélites* qui croiront de bonne foi, après avoir lu M. Prague : 1° Que notre documentation est puisée dans les « Protocoles des Sages de Sion »; 2° Que notre seul grief contre l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* est d'avoir mis en doute le caractère divin de l'Église chrétienne; 3° Que nous avons attaqué Moïse et le code social du Pentateuque.

Il ne manque à cet exposé de nos crimes imaginaires qu'une bonne petite accusation « d'excitation aux pogroms », et notre compte serait bon.

***

Il nous tarde de répondre à M. le rabbin Liber, dont les lecteurs de la *Revue de Paris*, grâce à la haute impartialité de son Directeur, ont trouvé ici même la réfutation de la thèse que nous avons soutenue.

Réfutation, à vrai dire, bien incomplète, car M. le rabbin

Liber, pas plus que M. Émile Vandervelde, ne s'attaque au corps de notre ouvrage. L'existence conspiratrice de Karl Marx, à une époque où tous ses biographes le représentaient comme exclusivement préoccupé de recherches sociales, les manœuvres tortueuses auxquelles ses séides eurent recours pour s'assurer la protection de Napoléon III, la préparation et l'apologie des crimes de la Commune, les intrigues secrètes qui permirent l'organisation de la *I*re puis de la *II*e *Internationale*, tout cela, qui constitue les trois quarts de notre étude, ne provoque de la part de M. le rabbin Liber aucune protestation. Dont acte.

En fait, c'est surtout à notre premier article, celui où nous étudiions le rôle de Henri Heine dans les origines du Communisme, que M. le rabbin Liber s'en prend, et peut-être n'eût-il pas songé à défendre même le poète d'*Atta Troll* si nous n'avions été amené incidemment à mettre en cause l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, dont l'influence a été considérable sur le Judaïsme contemporain, et son chef Léopold Zunz, qui fit, près d'un siècle durant, figure de prophète d'Israël.

Nous ne cacherons pas à notre éminent contradicteur que son entrée en lice nous paraît regrettable. M. le rabbin Liber occupe, en effet, dans l'Église israélite, un poste officiel : il dirige le culte, il explique la Torah et le Talmud. Dès lors, ce n'est que courtoisie envers lui de supposer qu'il croit à la doctrine qu'il expose. Or, cette doctrine annonce la venue d'un Messie, fils de David et envoyé de Jéhova, qui rétablira la puissance temporelle juive. C'est, à proprement parler, le Messianisme, qui est vieux comme Israël, et contre lequel notre étude sur *Henri Heine et Karl Marx* n'a dirigé nulle attaque.

Tout au contraire, nous avons exposé les méfaits d'une secte hérétique, que nous avons qualifiée de néo-messianiste pour la mieux distinguer de l'orthodoxie juive, secte qui renonce à la croyance au Messie traditionnel et personnel, et qui prétend que l'ère messianique sera venue quand la race juive (et non la religion des Juifs) sera partout dominante au point de vue politique et social. Nous avons montré les néo-messianistes à l'origine des principaux troubles

sociaux du XIXe et du XXe siècles. Ce faisant, nous étions convaincus de rencontrer l'approbation, non seulement des Chrétiens, mais encore des Juifs orthodoxes, des Juifs croyants. Le vieux Braunstein, pilier de synagogue, n'a-t-il pas frappé du *Hérem* (excommunication majeure) son propre fils, le néo-messianiste Trotzky, non seulement comme communiste, mais comme hérétique et athée? Notre surprise est grande de voir un représentant de l'Église israélite orthodoxe, par une attitude contraire, voler au secours des fondateurs de la doctrine dont se réclame Trotzky... M. le rabbin Liber serait-il néo-messianiste, au moins sans le savoir?

Partant d'une antinomie aussi flagrante, il était fatal que la réfutation de M. le rabbin Liber fût pénible, confuse et embarrassée de contradictions. Les vingt pages qui la composent sont pleines de chicanes de détail — que nous nous gardons, d'ailleurs, de dédaigner, car nous les relevons une à une ci-après; mais l'ensemble a quelque chose d'inorganique, d'invertébré, qui atteste la difficulté où s'est trouvé notre réfutateur, d'aborder corps à corps notre thèse et de l'étreindre. M. le rabbin Liber a si bien senti lui-même ce qui manquait à son exposé pour entraîner la conviction qu'il l'a resserré, à la fin, en une conclusion — bien précieuse pour nous, car elle nous permet de dégager du texte de notre adversaire des propositions précises, sur lesquelles va porter notre effort.

Voyons quelles sont ces propositions. Nous citerons, en numérotant pour plus de clarté.

1. Il n'y a aucune relation entre la *Société pour la Civilisation et la Science des Juifs* de Berlin (1819-1824) et le Socialisme ou le Communisme.

2. La secte « néo-messianique » n'a jamais existé.

3. Le savant juif L. Zunz n'a rien d'un néo-messianiste, pas plus que d'un socialiste ou d'un communiste. Il a connu Heine en 1823, mais l'a ensuite perdu de vue.

4. Heine a été en rapports avec Karl Marx, mais a eu peur du Communisme.

5. Heine et Marx (le second surtout) n'aimaient pas les Juifs et le Judaïsme; ils ne lui doivent pas leurs idées politiques et sociales.

Le souci de projeter sur le débat une clarté parfaite nous oblige à nous occuper d'abord de la proposition n° 2, qui a

évidemment la priorité sur la proposition n° 1, puisque l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* (nous tenons à notre traduction, et nous dirons pourquoi) n'a évidemment été qu'un chapitre de l'histoire de la secte néo-messianiste, laquelle est vieille déjà de plus d'un siècle et demi, ainsi qu'on va le voir.

***

Quand M. le rabbin Liber affirme péremptoirement que « la secte néo-messianique n'a jamais existé », il veut dire évidemment que cette dénomination est nouvelle pour lui et qu'il ne l'a point trouvée dans le catalogue des sectes du Judaïsme. La raison en est celle que nous exposons plus haut : c'est nous qui avons forgé le mot « néo-messianisme » pour désigner une secte juive qui offre la double caractéristique : 1° de renoncer à la croyance en la venue d'un Messie personnel et envoyé de Dieu; 2° d'incarner dans la collectivité juive tout entière les promesses de victoire et de domination temporelle sur tous les peuples faites au seul fils de David par les livres hébraïques.

En créant une dénomination nouvelle pour désigner une secte nouvelle, nous avons agi exactement comme le botaniste, dont le premier soin, quand il a déterminé le genre et l'espèce d'une plante récemment découverte, est de lui donner un nom exprimant aussi clairement que possible ses caractéristiques principales. Si demain une secte se formait, dans le sein du christianisme, qui reniât la croyance à la rédemption par Jésus-Christ pour lui substituer l'idée d'une rédemption par les mérites de tous ses adeptes collectivement, force nous serait de qualifier cette secte non pas de « chrétienne », mais de « néo-chrétienne », puisqu'il s'agirait d'un christianisme nouveau tout à fait différent de l'ancien.

Ce point réglé, M. le rabbin Liber est certainement trop savant en sciences judaïques pour ne pas se rappeler immédiatement le terme hébreu qui donne, non la traduction, mais l'équivalence objective de notre mot « néo-messianiste ». Il s'agit du mouvement *Hascala*, qui remonte à la deuxième partie du XVIIIe siècle et dont le fondateur fut le juif alle-

mand Mosès Mendelssohn. Ce personnage est, sans nul doute, bien connu de M. le rabbin Liber, comme de tous les Israélites lettrés. Il l'est forcément beaucoup moins de nos lecteurs, auxquels nous allons le présenter sommairement.

Mosès ben Mendel, qui germanisa son nom en Mosès Mendelssohn, était né à Dessau, dans les états du duc d'Anhalt, en 1728 ou 1729. Il était fils d'un de ces pauvres maîtres d'hébreu, que M. le rabbin Liber paraît tenir en piètre estime[1] Tout enfant, le jeune Mosès montra une telle passion pour l'étude du Talmud qu'il en contracta une maladie nerveuse qui devait durer toute sa vie. Joignons à cela une taille petite et courbée, une énorme bosse et une physionomie pleine d'intelligence, mais grimaçante, et l'on aura une idée exacte de l'aspect physique du fondateur de ce mouvement *Hascala* qui s'identifie avec le « néo-messianisme ». L'aspect intellectuel du personnage était bien plus intéressant encore.

A Berlin, où il vient s'établir en 1742, le jeune Mosès Mendelssohn devient d'abord copiste du rabbin Frankel; mais il utilise tous ses instants de liberté pour augmenter son savoir. Il apprend les mathématiques avec un maître d'école galicien, Israël Mosès; le latin avec un jeune médecin juif de Prague, Risch; la philosophie de Locke avec le rabbin Frankel lui-même; enfin, à dix-neuf ans, le médecin Samuel Gumpertz le familiarise avec les langues modernes et la philosophie de Leibnitz. Plus tard, le hasard d'une partie d'échecs lui fera faire connaissance avec Lessing, qui lui apprendra le grec. Mais déjà, sous toute cette science classique, les tendances politiques et sociales du jeune juif commencent à s'affirmer, et il les indiquera par le premier ouvrage sorti de sa plume : une traduction allemande du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les Hommes*, de Jean-Jacques Rousseau, déclaration de guerre en forme à l'idée de propriété privée et véritable manuel de guerre sociale, dont Villemain a pu dire : « Ce discours sombre et véhément plein de raisonnements spécieux et d'exagérations passionnées... renfermait des axiomes qui, répétés de bouche en bouche, devaient retentir un jour dans nos

1. Voir *Revue de Paris* du 1er août, p. 615 et 617, à propos du maître de Henri Heine, Rintelsohn.

assemblées nationales pour inspirer, ou justifier à leurs propres yeux, les plus hardis niveleurs. »

Un jeune lettré juif, frotté de science et de philosophie chrétiennes, mais qui va d'instinct, dans le mouvement intellectuel de l'Occident, aux idées les plus subversives, à celles qui prêchent la dévastation de la Cité, voilà ce qu'était le jeune Mosès Mendelssohn, qui devait fonder le mouvement *Hascala.* Pour avoir le loisir de réaliser son rêve, il ne lui manquait que l'indépendance matérielle. Un de ces coreligionnaires, le grand manufacturier Bernhard, qui l'avait d'abord pris pour précepteur de ses enfants, la lui fournit en le faisant son associé.

Sa fortune, qui devait être considérable, fut encore accrue par son mariage avec la fille du riche juif Hugenheim, qui rêvait de se rencontrer avec le jeune et déjà célèbre savant. Quand elle le vit, enfin, elle ne put cacher l'impression pénible que lui causa sa monstruosité; mais Mendelssohn ne sourcilla pas. « Pensez-vous, lui dit-elle, que les mariages soient écrits au ciel? — Sans aucun doute, répliqua-t-il. Vous savez que, d'après la tradition du Talmud, quand on envoie une âme du haut du Ciel, on proclame en même temps le nom de celle qui doit lui être unie sur la terre. Il en fut ainsi à ma naissance; mais on me fit connaître en même temps que ma femme serait défigurée par une bosse formidable. Grand Dieu! m'écriai-je alors, laisse à ma femme sa taille et sa beauté et donne-moi la bosse qui lui ôterait ses charmes. » La jeune fille vérifia d'un coup d'œil, dans la psyché voisine, la sveltesse gracieuse de son buste et regarda Mendelssohn avec reconnaissance. Le mariage était conclu... Voilà bien de la souplesse et bien de la mystique chez un disciple de Jean-Jacques Rousseau[1].

La vie de Mendelssohn est si remplie qu'il ne saurait être question d'en faire un résumé dans cet article. Contentons-nous d'en dégager le triple caractère :

1° Mosès Mendelssohn est intensément juif. Mais il l'est par sentiment de solidarité ethnique avec sa race et nullement par attachement à la religion mosaïste. Sans doute, il

1. Les descendants de Mosès Mendelssohn et de la belle Hugenheim dirigent aujourd'hui, à Berlin, la grande maison de banque Mendelssohn frères.

repoussera les offres de Lavater, quand celui-ci, le trouvant fort détaché des croyances traditionnelles du Judaïsme, lui conseillera de se faire chrétien; mais c'est parce qu'une abjuration, qui le ferait accepter dans le monde qui l'entoure, ne résoudrait que son cas personnel, et nullement celui de ses frères de sang, pour lesquels il rêve l'égalité civile et politique d'abord, quelque chose de mieux ensuite. Pour agir sur ces derniers, pour les convaincre d'adopter sa méthode de pénétration de la société chrétienne, encore faut-il que lui-même garde la communication avec les Juifs orthodoxes, c'est-à-dire professe au moins en apparence la religion juive. Voilà pourquoi Mendelssohn, quoique agnostique[1], va à la synagogue; voilà pourquoi il publiera *Les lois rituelles des Juifs* (1778), une traduction de la Bible en allemand avec des commentaires à l'usage des Juifs, et enfin sa *Jérusalem, ou la Puissance religieuse et le Judaïsme* (1783). Mais tout cela n'est qu'un moyen de garder son autorité sur ses frères. Son but, c'est la nouvelle Terre promise qu'il leur montre : le merveilleux édifice de la Société chrétienne, lentement bâti au cours de dix-huit siècles, et qu'il s'agit maintenant de conquérir sur de nouveaux Chananéens.

Et voilà pour les rapports de Mendelssohn avec le Judaïsme traditionnel.

2° Pour réaliser son objectif politique et social, Mendelssohn se fait chef d'école : il fonde le mouvement *Hascala*, qui a pour but d'amener les Juifs à étudier les sciences occidentales et à adopter les formes extérieures de la vie des Chrétiens, afin de pouvoir plus facilement se mêler à ces derniers et être acceptés par eux. Mais ce n'est nullement d'une adhésion à la Civilisation issue du Christianisme qu'il s'agit là : les Juifs réformés, les *Maskilim* (M. le rabbin Liber comprendra), doivent garder intact le souvenir de leur origine ethnique, leur culture hébraïque, qui assure leur unité à travers le

1. On était mal venu, dans l'Allemagne du XVIIIe siècle, à se proclamer athée; aussi Mendelssohn affectait-il de professer un déisme vague. Mais il confesse son positivisme foncier dans ses *Matinées*, où il pose les axiomes suivants, qui ne laissent aucune place à la Révélation ou à la philosophie mystique :

1° *Ce qui est vrai doit pouvoir être conçu comme tel par une intelligence positive.*

2° *Ce dont l'existence ne peut être constatée par aucune intelligence positive n'existe pas réellement; c'est une illusion ou une erreur.*

monde, et l'espoir d'une ascension collective au moyen d'une Révolution qui leur fera place en bouleversant le vieux monde chrétien. M. Baruch Hagani (*Le Sionisme politique et son fondateur Théodore Herzl*, p. 20) convient du fait lorsqu'il dit « qu'un travail d'adaptation, *préludant à la Révolution*, s'était fait. Mendelssohn avait proclamé l'accord entre la haute antiquité juive et *la pensée moderne*, et les Juifs réformés avaient résolument retranché du Judaïsme tout ce qui leur semblait incompatible avec les nécessités de la vie ambiante. »

Avec l'aide de riches Israélites tels que Friedlander et Daniel Itzik, Mosès Mendelssohn fonda des écoles où de jeunes Juifs, choisis pour leur intelligence, reçurent un enseignement qui les préparait au rôle politique qu'ils allaient avoir à jouer parmi les chrétiens. Comme le dit la *Jewish Encyclopedia* (article *Hascala*), « le succès extraordinaire qu'obtint Mosès Mendelssohn fit découvrir un monde de possibilités inconnues jusqu'alors où les Juifs instruits pouvaient exercer leur influence ».

3° Ces possibilités furent avant tout d'ordre politique et révolutionnaire. La Franc-Maçonnerie, de création nouvelle sur le Continent, jouissait d'une vogue extraordinaire en Allemagne comme en France, tant à cause du mystère dont elle affectait de s'entourer qu'en raison des plaisirs dont elle était l'occasion pour le plus grand nombre de ses adhérents. Pénétrer au sein de cette association, en accentuer l'orientation encore peu révolutionnaire, en utiliser la puissance au mieux des intérêts du Judaïsme, tel fut le but que Mendelssohn se proposa. Il l'atteignit grâce à son correspondant le juif Cerfbeer, qui avait ramassé une colossale fortune dans ses fournitures à l'État français et qui jouissait de la confiance de Louis XVI; grâce à son ami Dohn, archiviste du roi de Prusse, qui lança en 1782, au moment du célèbre Convent maçonnique de Wilhelmsbad, le programme d'émancipation politique des Juifs; grâce surtout à Gotthold Ephraïm Lessing son ancien professeur de grec et son collaborateur intime, qui ouvrit aux Juifs réformés l'organisation maçonnique dans laquelle ils ne tardèrent pas à conquérir une place dominante. Le F. : Findel, l'un des historiens classiques de la Franc-Maçonnerie, constate expressément le rôle de Lessing, qui réussit

d'abord à faire entrer les Juifs dans l'*Ordre des Frères Asiatiques*, ou Ordre d'Abraham.

Et ce n'était pas une obédience de peu d'importance que l'*Ordre des Frères Asiatiques*. On y trouvait des membres comme le prince Charles de Hesse (désigné comme affilié, sous le nom de *Ben Our ben Mizram*), ou comme le Duc Ferdinand de Brunswick (appelé *Isch Zadik*). Plus tard, Ferdinand de Brunswick sera président du Convent de la Maçonnerie universelle à Wilhelmsbad, où la Révolution française sera décidée; plus tard encore, il commandera l'armée prussienne à Valmy, cette comédie de bataille, où sa retraite incompréhensible sauva à la fois l'armée de Dumouriez et les massacreurs de Septembre à Paris. Oui, « le travail d'adaptation *préludant à la Révolution* », dont parle M. Baruch Hagani, avait été fait et bien fait...

Faut-il rappeler, en outre, comment s'opéra cette introduction légale des Juifs dans la Société chrétienne, qui était le but, la raison d'être du mouvement *Hascala*? Le docteur professeur H. Graëtz[1], dont M. le rabbin Liber nous recommande la lecture, nous l'explique en parlant du salon de la belle juive Henriette Lemos, femme du docteur Herz, chez qui fréquentaient les filles de Mendelssohn et aussi des dames de la meilleure société prussienne. « Lors de sa mission secrète à Berlin (1786), Mirabeau fut l'un des habitués de ce salon. C'est là que Mirabeau entra en relations avec Dohn, l'auteur d'un livre sur l'émancipation des Juifs. Les intérêts juifs entrèrent dans son cœur dans le salon d'Henriette Herz; écoutant la lecture des œuvres de Mendelssohn, il n'attendait que l'occasion d'exprimer son dévouement au Judaïsme. »

Il l'exprima dès l'année suivante par son livre sur *Moses Mendelssohn et la réforme politique des Juifs* (Londres, 1787) qui ouvrit le branle en faveur de l'octroi des droits de citoyens aux Juifs. Il l'exprima bien davantage encore pendant la lutte de deux années, à l'Assemblée Nationale, où son zèle en faveur de la cause juive n'eut d'égal que celui de Robespierre, du triste abbé Grégoire et du F. : Adrien Duport,

1. *Histoire des Juifs depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*. Leipzig, 1863-1876, XI, p. 158.

le même qui est resté célèbre pour avoir établi le plan raisonné de la Terreur.

Mosès Mendelssohn, mort en 1786, au seuil de la Terre Promise, n'était plus là pour assister à cette première victoire du mouvement créé par lui. Mais la pensée de celui qu'on a appelé le troisième Moïse[1] devait présider à l'œuvre de ses successeurs. M. le rabbin Liber ne reconnait-il pas lui-même que Lazarus ben David, l'un des plus savants théoriciens de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, avait été l'élève de Mendelssohn?

***

Nous croyons avoir suffisamment démontré que « la secte néo-messianiste a existé », contrairement à la proposition n° 2 de M. le rabbin Liber. Cette secte a même exercé, par le moyen de la Haute-Maçonnerie, une influence considérable sur la Révolution française, qui devait donner les droits de citoyens aux Juifs. Abordons maintenant la proposition n° 1 de notre contradicteur : « Il n'y a aucune relation entre la *Société pour la Civilisation et la Science des Juifs* de Berlin (1819-1824) et le socialisme ou le communisme. »

Notre surprise est grande de voir un homme aussi renseigné sur la question que paraît l'être M. le rabbin Liber formuler cette dénégation hardie... Ce n'est pas seulement, en effet, dans l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* qu'apparaissent Socialisme et Communisme (qui signifient une seule et même chose, à savoir l'abolition de la propriété privée). C'est tout au début du mouvement *Hascala* que nous avons vu Mosès Mendelssohn se faire le traducteur et le propagateur de l'odieux *Discours* de Jean-Jacques Rousseau contre le droit de propriété, *Discours* où tous les socialistes et communistes modernes ont puisé leur inspiration. Si l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* est la continuation de l'œuvre de Mendelssohn, elle a donc incontestablement trouvé Socialisme et Communisme à son berceau.

Or, Léopold Zunz et ses amis de l'*Union* furent les conti-

1. Le second étant Mosès Maïmonide, célèbre rabbin du XIIe siècle.

nuateurs de l'œuvre de Mendelssohn : M. le rabbin Liber le reconnaît expressément.

Il nous donne même complaisamment à cet égard tous les détails désirables. Il nous expose qu'après 1815 la cause des Juifs avait paru à ce point indentifiée avec la Révolution française[1] que la Sainte Alliance avait adopté à leur égard une attitude méfiante : les droits de citoyens leur étaient marchandés ou refusés un peu partout. La Société issue du Christianisme se fermait à ceux qui avaient reçu du traducteur de Rousseau, de l'inspirateur de Lessing et de Mirabeau, mission de l'envahir. C'est alors, pour triompher de cette résistance, que s'organisa, encore à Berlin, une deuxième vague d'assaut : ce fut l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science.*

M. le rabbin Liber nous rappelle opportunément que les statuts de l'association, fondée le 7 novembre 1819, lui assignaient pour but « de réformer le Judaïsme pour mettre les Juifs en harmonie avec le temps et les États dans lesquels ils vivent ». Voilà bien la pensée et même le langage de Mendelssohn... Et voilà aussi sa formule d'abandon des croyances traditionnelles du Judaïsme et de ralliement au néo-messianisme politique. M. le rabbin Liber nous cite, en effet, Lazarus ben David, « disciple de Mendelssohn » et collaborateur intime de Léopold Zunz, qui exposait comme suit le programme de la secte, dans la revue de celle-ci : « Qu'on n'en veuille pas au Juif *s'il trouve son Messie* en ce que de bons princes l'ont mis sur le même pied que les autres citoyens et lui ont donné l'espoir d'obtenir tous les droits des citoyens en en remplissant tous les devoirs[2]. »

M. le rabbin Liber ne nie plus, ici, que le mot « néo-messianisme » s'impose, mais il trouve « ce néo-messianisme plat et vraiment peu subversif ». Disons plutôt que la formule était habile et prudente. La censure prussienne, en 1823, n'en aurait, d'ailleurs, pas toléré de plus précise.

Pour savoir à quoi ce néo-messianisme correspondait réellement, il faut se rappeler que, dans le même temps, l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* confiait à Henri

1. Par la faute, évidemment, de Mendelssohn et du mouvement *Hascala*.
2. *Revue de Paris* du 1er août, p. 613.

Heine ses cours d'histoire, à Henri Heine si ardemment, si mystiquement révolutionnaire qu'il faisait le pèlerinage de Münster pour aller honorer les reliques de Jean Bockenraw, dit Jean de Leyde, le chef des Communistes du XVIe siècle. « J'ai baisé respectueusement », écrit-il, « les reliques du tailleur Jean de Leyde, les chaînes qu'il a portées, les tenailles qui l'ont torturé »... Nous avons déjà cité ce texte, qui prouve, entre beaucoup d'autres, à quel point Henri Heine était foncièrement communiste. M. le rabbin Liber l'a passé sous silence dans sa réfutation. C'est bien regrettable.

En fait, les cours de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* ne devaient pas être très différents de ceux d'une École Léniniste de nos jours. Dans les Écoles Léninistes aussi on parle d'histoire, de sociologie, de législation nouvelle à établir et d'émancipation des Juifs; et cela finit par la guerre civile...

M. le rabbin Liber, il est vrai, nous montre Henri Heine, dans ses cours, « enthousiasmant ses jeunes auditeurs en célébrant les exploits des Germains d'autrefois et ayant les larmes aux yeux en leur racontant les luttes d'Arminius contre les Romains ». Le tableau est sentimental, mais peu vraisemblable. De deux choses l'une, en effet : ou bien les cours de l'*Union*, comme le prétend M. le rabbin Liber, ne s'adressaient *qu'à des Israélites* — et alors l'émotion de ceux-ci devait être nulle en écoutant le récit d'une guerre datant de deux mille ans entre deux peuples qui leur étaient complétement étrangers par le sang. Qu'un récit du siège de Jérusalem par Titus les eût émus, à la bonne heure[1]! Ou bien, ceux qui s'intéressaient si passionnément « aux luttes d'Arminius contre les Romains » étaient de jeunes Allemands — et alors que devient l'affirmation de M. le rabbin Liber que l'*Union* ne s'adressait nullement aux Chrétiens?

La vérité est que l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* exerça sur le Judaïsme international, au XIXe siècle,

1. Nos manuels scolaires, mis assez sottement dans les mains des jeunes Annamites qui reçoivent notre enseignement, les obligent à réciter : « Nos ancêtres les Gaulois avaient le teint clair, les cheveux blonds et les yeux bleus »... Bon! il le faut pour obtenir le diplôme. Mais voit-on ces fils de l'Asie ayant les yeux pleins de larmes au récit de la prise d'Alésia et du sacrifice de Vercingétorix? Ils ont bien d'autres héros de leur race à pleurer!

la même action galvanisante que Mendelssohn et les premiers *Maskilim* au XVIIIe; elle le lança à l'assaut de cette Société chrétienne, qui hésitait devant l'admission d'une race considérée alors comme inassimilable; elle assigna à son humeur conquérante des buts politiques précis et immédiats; elle fournit enfin des leaders israélites à l'agitation démagogique et socialiste qui devait aboutir à la Révolution de 1848 — cette Révolution de 1848 « qui a donné de l'air aux Juifs allemands », avoue M. le rabbin Liber. Comme la Révolution de 1789-93 en avait donné aux Juifs français...

En fait, l'*Union* fut le phare d'Israël, dont une notable partie a suivi, depuis lors, les voies du néo-messianisme. Il ne faut pas en être surpris s'il est vrai que « dans tous les temps il y a eu un centre d'union entre les Juifs, même entre ceux qui ont été dispersés aux confins du globe terrestre. N'importe où qu'ils se trouvassent, les Juifs entretenaient des relations avec ce centre spirituel. Jamais aucune nation n'a senti d'une manière aussi aiguë que les Juifs l'impulsion émanant d'un tel centre. Chez eux, chaque suggestion se répand avec une vitesse inouïe du centre aux périphéries extrêmes de l'organisme national. »

Notre contradicteur va s'écrier qu'il nous prend sur le fait et que nous tirons cela des *Protocoles des Sages de Sion*... Point du tout! Nous citons un des fils intellectuels de l'*Union des Juifs pour la civilisation et la Science*, le célèbre Mosès Hess, ami de Henri Heine et de Karl Marx, qu'Arnold Rüge, au témoignage de la *Jewish Encyclopedia*, appelait « le rabbin communiste ». M. Seignobos (*Histoire politique de l'Europe contemporaine*, p. 688) nous le montre organisant les premiers groupes communistes en Rhénanie. Un quart de siècle plus tard, il sera membre de la *Ire Internationale* et représentant de l'Allemagne aux Congrès de Bruxelles (1868) et de Bâle (1869). Le texte ci-dessus est tiré de son livre *Rome et Palestine*, qui fut, dit son traducteur, le Dr Waxman, « le hérault et la trompette du Sionisme ». M. le rabbin Liber le trouvera à la page 261 de l'édition américaine.

Après tout ce qui précède, force nous est de constater que notre contradicteur se trompe quand il affirme, dans sa première proposition, « qu'il n'y a aucune relation entre la *Société*

pour la Civilisation et la Science des Juifs et le Socialisme ou le Communisme ». C'est le contraire qui est vrai.

Voyons si notre contradicteur est plus heureux quand il nous objecte la brève existence de l'*Union*, qui ne lui aurait pas permis d'avoir sur les débuts du Communisme l'influence décisive que nous lui attribuons. Fondée en novembre 1819, l'association aurait été dissoute en 1824, *faute de fonds*, expose M. le rabbin Liber. L'objection paraît de taille... Malheureusement, nous ne sommes d'accord, ni sur la cause de cette disparition, ni sur la date à laquelle il convient de la placer.

Nous ne sommes pas d'accord sur la cause, parce que l'*Union* avait, précisément en 1824, une excellente raison pour annoncer sa dissolution, sans que sa situation financière y fût pour rien : elle était à la veille d'être poursuivie. L'attention de la police prussienne avait fini par être éveillée par sa propagande; on se méfiait de son enseignement destiné à « civiliser les Juifs »; on entrevoyait les dangers de la « réforme du Judaïsme » — ce qui prouve que les policiers prussiens ne manquaient ni de clairvoyance ni d'informations. Bref, en 1824, la Prusse décida de surveiller le mouvement de très près, et, au témoignage de l'encyclopédiste S. Cahen (connu comme traducteur de la Bible), « dans les provinces rhénanes, on interdît même aux Juifs la *réforme de leur culte* ». Fâcheux son de cloche pour le néo-messianisme! Cette première rigueur en faisait prévoir d'autres, que l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* résolut de ne pas attendre. Elle annonça à grand bruit qu'elle entrait en liquidation....

Disparut-elle vraiment? La question ne se pose même pas pour quiconque a étudié l'histoire des sociétés secrètes. Le premier soin d'une association de conspirateurs qui se sent découverte est de proclamer qu'elle n'existe plus. C'est ainsi qu'en France, Barbès et Blanqui, dont la vie ne fut qu'une longue conspiration, gardèrent constamment en mains le même état-major et les mêmes troupes, en se bornant, chaque fois qu'ils étaient démasqués, à déclarer leur association dissoute. Ils la reformaient trois mois plus tard sous un autre nom, et l'on eut ainsi, successivement, la *Société des Droits de l'Homme, la Société des Familles*, la *Société des Saisons*, etc...

qui utilisaient le même personnel pour des fins identiques.

Pour que l'on pût croire que l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* s'est réellement dissoute en 1824, il faudrait donc qu'il fût prouvé : 1° que ses dirigeants cessèrent d'être en rapports ensemble; 2° qu'ils modifièrent individuellement l'orientation de leur activité.

Or, si l'on examine les faits, c'est tout le contraire qui apparaît. M. le rabbin Liber rend lui-même hommage à l'unité de vie de Léopold Zunz, qui défendit avec obstination les mêmes idées pendant une existence presque centenaire. Tous ses collaborateurs sans exception montrèrent la même persévérance. En vain nous objecterait-on les conversions au protestantisme d'Édouard Ganz et de Henri Heine : nous avons montré dans notre étude, en citant des lettres d'un cynisme inouï, ce que valait la conversion de ce dernier... (Nous regrettons même que M. le rabbin Liber n'ait pas, en nous lisant, aperçu ces textes, pas plus qu'il n'a remarqué celui relatif au pèlerinage communiste d'Henri Heine. En tout cas, un fait est certain : après la dissolution apparente et forcée de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, en 1824, ses dirigeants ne modifièrent rien, individuellement, à leur activité politique.

Et ils ne cessèrent pas davantage d'être en rapports étroits, de collaborer les uns avec les autres. Nous nous demandons même comment M. le rabbin Liber peut être tenté de le nier! Comment il peut écrire, par exemple (proposition n° 3) que « Zunz connut Henri Heine en 1823, mais l'a ensuite perdu de vue ». Renvoyons notre contradicteur à la *Jewish Encyclopedia*, qui lui rappellera : 1° que « l'amitié entre Zunz et Heine dura toute la vie » de ce dernier; 2° que « Moïse Moser eut l'influence principale de la vie de Heine »... *Amitié qui dure toute une vie, influence principale sur la direction de toute l'activité d'une vie*, c'est ce que M. le rabbin Liber appelle « perdre les gens de vue »? Et c'est lui qui nous donne le conseil de connaître les questions dont nous parlons...

Nous ne voudrions pas quitter l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, sans répondre à la petite querelle... d'allemand que M. le rabbin Liber nous a cherchée au sujet du titre de l'association qui lui est chère. Ce titre s'énonce,

dans la langue de Lessing : *Verein für Kultur und Wissenschaft der Juden.* Et notre contradicteur veut absolument que cela signifie : *Société pour la Civilisation et la Science des Juifs.* Il en tire cette conclusion que l'association avait pour but, « non pas de propager parmi les chrétiens *je ne sais quelle civilisation ou science juive,* mais de propager parmi les Juifs la culture moderne ». « C'est si peu la même chose que c'est plutôt le contraire », conclut triomphalement M. le rabbin Liber, qui nous décoche avec malice — mais en l'estropiant, hélas! — les vers de Boileau : *D'un mot mis en sa place apprenez le pouvoir.*

Suivons donc, puisqu'il l'exige, M. le rabbin Liber sur ce terrain linguistique et constatons tout de suite que *Verein,* en allemand, se traduit par *Union,* et nullement par *Société.* C'est le mot *Gesellschaft* qui correspond à *Société.* Notre contradicteur commence donc sa version par une faute...

Nous entrevoyons, d'ailleurs, qu'il ne la commet pas sans nécessité. Le mot *Verein,* signifiant littéralement la réunion de plusieurs unités (*ein*), exige un complément qui désigne ces unités. Or, il ne peut dans la phrase envisagée être question d'autres unités que celles exprimées par les mots *der Juden* (des Juifs). Ce complément se trouve, à vrai dire, rejeté à la fin de la phrase; mais cette construction, quoique vicieuse, n'est pas sans exemple en allemand. Voilà pourquoi, tout bien pesé, nous avons traduit : *Union des Juifs,* etc... M. le rabbin Liber, au contraire, bien résolu à nous imposer son sens d'association réservée aux Juifs et ne s'occupant que d'eux, a voulu considérer *der Juden* comme le complément de *für Kultur und Wissenschaft* (pour la Civilisation et la Science). Mais alors, il s'est heurté au mot *Verein* (Union), qui n'avait plus de complément; et, comme ce mot devenait gênant, il l'a carrément supprimé et remplacé par *Gesellschaft* (Société). C'est ce qu'il appelle, évidemment, « mettre un mot en sa place ».

Notons, d'ailleurs, que M. le rabbin Liber n'est pas d'accord avec le directeur des *Archives Israélites* quant à cette traduction. Il proteste, en effet, contre notre version surtout parce qu'elle donnerait à supposer qu'il s'agissait de propager « je ne sais quelle civilisation ou science juive ». Or, précisément,

M. Prague, traduisant de son côté le titre incriminé, le rend comme suit : *Société pour la civilisation et la science juive*[1]. En bonne justice, ce n'est pas à nous, mais à son coreligionnaire des *Archives Israélites*, que M. le rabbin Liber devrait s'en prendre.

Toutes ces chicanes linguistiques ont d'ailleurs fort peu d'intérêt, et nous ne les relevons que par déférence pour notre contradicteur qui paraît y attacher de l'importance. Puisqu'il estime que le nom donné à une association permet de juger exactement son but, renvoyons-le encore à la *Jewish Encyclopedia*. Il y trouvera que Henri Heine, conférencier de l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, appelait celle-ci la *Jeune Palestine*... Le sens de ce surnom est fort clair, car tous les Comités révolutionnaires qui couvraient alors l'Europe s'appelaient la *Jeune Italie*, la *Jeune Allemagne*, la *Jeune Suisse*, etc... Plus près de nous, nous avons eu le *Jeune Portugal* et les *Jeunes Turcs*. Impossible de dire plus clairement, entre initiés, que la fameuse Union était une organisation révolutionnaire.

Et Henri Heine en savait tout de même plus long, sur l'association dont il fut l'un des dirigeants, que n'en sait de nos jours M. le rabbin Liber.

***

Nous nous trouvons avoir répondu par avance à la seconde partie de la troisième proposition de notre contradicteur, ainsi conçue : « Le savant juif L. Zunz n'a rien d'un néo-messianiste, pas plus que d'un socialiste ou d'un communiste. Il a connu Henri Heine en 1823, mais l'a ensuite perdu de vue. » La première partie de cette proposition nous paraît se réfuter d'elle-même. Puisque l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science* a inspiré les premiers adeptes du Communisme, puisqu'elle méritait d'être appelée par Henri Heine la *Jeune Palestine*, il est évident qu'on ne saurait considérer comme un homme d'ordre celui qui en fut le fondateur et le chef. Tous les éloges, d'ailleurs mérités, décernés

1. Voir la citation des *Archives Israélites* en tête de cet article.

à son talent d'écrivain et à sa science, ne peuvent rien changer à ce fait brutal.

M. le rabbin Liber nous présente, il est vrai, un pot pourri de déclarations faites, entre 1848 et 1865, par Léopold Zunz « dans des sociétés populaires ou dans les réunions électorales ». (Tiens! il allait donc porter la parole dans les milieux politiques chrétiens, cet homme qui, d'après notre contradicteur, s'occupait exclusivement de l'instruction de ses coreligionnaires?) Nous supposons ce résumé exact de tout point et nullement tendancieux. Qu'en résulte-t-il? Que Léopold Zunz donnait pour fondement à l'ordre « l'obéissance volontaire »; qu'il réclamait l'égalité absolue de tous les citoyens; qu'il déclarait la guerre aux « corps privilégiés » tels que l'Église et l'Armée; qu'il estimait que, « le progrès étant contrecarré par les situations acquises », les révolutions ne pouvaient se faire « sans heurt » et que la lutte est une loi de l'évolution; qu'il proclamait que la Révolution ne serait close que lorsqu'un État fondé sur le droit démocratique serait instauré dans toute l'Europe; etc.[1]...

Eh bien! il n'allait pas mal, le doux savant que M. le rabbin Liber nous dépeint comme uniquement préoccupé de poésie synagogale et d'histoire de sa race... Comme on comprend que la police prussienne ait ouvert l'œil sur son activité et celle de ses collègues!

Mais ces idées « sont à l'antipode de celles de Karl Marx », s'écrie M. le rabbin Liber. Voire Nous nous permettons de le renvoyer au manifeste de la *Ire Internationale* (Londres, 1864) rédigé sous le contrôle et avec la collaboration de Karl Marx :

> Considérant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes; que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous des droits et des devoirs égaux et à anéantir la domination de toute classe..., les soussignés, etc..., déclarent que l'Association Internationale des Travailleurs, ainsi que toutes les Sociétés ou individus, reconnaîtront pour base de leur conduite envers tous les hommes la Vérité, la Justice, la Morale, sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité. Ils considèrent

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août, p. 610-611.

comme un devoir de réclamer pour tous les droits d'homme et de citoyen. Pas de devoirs sans droits, etc...[1].

Il suffit de confronter ces deux textes pour constater qu'à la même date, approximativement, Léopold Zunz montrait autrement de mordant et d'agressivité que le chef de la *Ire Internationale*. Et cependant il y avait déjà un quart de siècle que Karl Marx conspirait la ruine de toute Civilisation.

L'enthousiasme de M. le rabbin Liber pour Léopold Zunz est si grand qu'il lui arrive de nous imputer comme injures à son maître spirituel des propos qui ne sont que la traduction littérale de lettres écrites par celui-ci. Nous citons : « S'il fut amené par deux fois à renoncer aux fonctions de rabbin, à Berlin (1822), puis à Prague (1835), *ce ne fut pas à cause de je ne sais quelles idées particulières, comme l'insinue Salluste* », etc...

Or, quelques lignes plus bas, notre contradicteur cite la version que donna Zunz lui-même de cet incident : « *Mes opinions et mes principes s'accordent mal avec l'état politique et religieux des gens d'ici. Il vaut mieux que je m'en aille.* Je ne saurais me soumettre à MM. les rabbins et administrateurs de la communauté. Je puis employer mon temps plus utilement qu'à jouer la comédie. »

Des « opinions » et des « principes » qui s'accordent mal avec l'état politique et religieux des chefs et des membres d'une communauté, au point qu'on est obligé de la quitter, ne sont donc pas des « idées particulières »? Aurait-il fallu dire que c'étaient des « idées communes »?

***

Passons à la proposition n° 4 : « Heine a été en rapports avec Karl Marx, mais a eu peur du Communisme ».

Notre étude a accumulé les preuves du rôle révolutionnaire joué par Henri Heine et de l'aide qu'il a donnée à Karl Marx. Elle aurait pu établir un réquisitoire identique si nous nous étions occupés des rapports de Heine avec Ferdinand Lassal, dit Lassalle, le grand agitateur juif allemand. On nous

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1928, p. 922.

excusera de ne pas revenir sur des faits dix fois démontrés. Contentons-nous de répondre aux objections soulevées par M. le rabbin Liber.

M. le rabbin Liber nous fait dire — et il s'en amuse beaucoup — que Henri Heine a été l'agent de « paiements » entre Karl Marx et les inspirateurs occultes de celui-ci. Bien! *A quelle page avons-nous dit cela?* Notre savant contradicteur serait fort aimable de nous l'indiquer... Nous avons dit que Heine « prodigua encouragements et recommandations utiles », qu'il présenta Karl Marx à Arnold Rüge, etc., tous faits dûment prouvés. Nous n'avons jamais qualifié Henri Heine « d'agent de paiements », faits à Karl Marx, ou à qui que ce soit. Alors?

Notons que M. le rabbin Liber estime, le plus naturellement du monde, que si Heine « avait reçu, *pour les transmettre*, des fonds d'une société juive, *il lui en serait resté quelque chose* ». Jolie cote de moralité! Nous ne nous serions pas permis de priser aussi bas l'honnêteté du grand poète juif.

Passons sur la pauvreté de Henri Heine, qui n'a rien à voir avec ses tendances politiques. Elle est, d'ailleurs, nettement controuvée par la critique. Henri Heine avait quelques ressources personnelles; il touchait une pension de 4 800 francs par an de son oncle de Hambourg; il touchait également une pension de 4 800 francs du gouvernement français; enfin, ses droits d'auteur lui rapportaient annuellement une dizaine de mille francs. Au total plus de 20 000 francs par an de ressources connues. Somme considérable sous le régime de Juillet! Un personnage d'Eugène Suë, qui a hôtel, écurie, voitures et domestiques, dit, pour impressionner son public, qu'il dépense 20 000 francs par an — et on le regarde d'un œil d'envie. C'est qu'il faut compter qu'un franc-or de 1840 en valait trois de 1914 et vaudrait par conséquent 15 de nos francs-papier. Est-ce qu'un homme de lettres qui gagnerait, de nos jours, 300 000 francs par an serait vraiment considéré comme indigent? Nous demandons l'avis des percepteurs de M. Poincaré.

Le procédé favori de M. le rabbin Liber apparaît de nouveau lorsqu'il observe que Heine n'a pas pu être « un prophète et un apôtre de la *Ire Internationale* », puisque celle-ci fut fondée huit ans après sa mort! Il paraît « qu'avec son esprit

mordant, Heine en aurait fait une parodie[1] »? Voyons, voyons! Notre travail a été décrit pour démontrer que l'*Internationale* avait des « origines » antérieures de vingt ans à sa « fondation officielle » : 1844, au lieu de 1864. Nous avons apporté une documentation volumineuse pour prouver que l'étude de ces « origines » fait éclater à chaque pas la collaboration de Heine. Ce dernier, mort en 1856, a donc eu *douze ans* (depuis 1844) pour favoriser l'œuvre préparatoire de Marx. Voilà le fait que nous avons affirmé. M. le rabbin Liber feint de n'avoir pas lu les nombreuses pages que nous avons consacrées aux « origines » de l'*Internationale, les seules où nous parlons de Henri Heine.* Il suppose que nous admettons la date de « fondation » de 1864 — contre laquelle tout notre travail a été écrit. Et ensuite, il triomphe : en 1864, Heine était mort depuis huit ans, il n'a donc pu participer à la « fondation »...

Il est vrai que M. le rabbin Liber croît, ailleurs, marquer un point sur nous. Il en est du moins persuadé... N'avons-nous pas dit que la pensée d'Engels, en faisant proposer le 1er mai pour fête du Prolétariat mondial, était de commémorer l'arrivée sain et sauf à Paris de Henri Heine, le 1er mai 1831? (Notre contradicteur a lu « le passage du Rhin »). Son *Manuel Socialiste* en mains, M. le rabbin Liber nous transcrit tout au long l'explication classique de la fête révolutionnaire : en 1886, à Chicago, une bagarre se produisit *le* 3 *mai* entre des grévistes et la police; *le* 4 *mai*, une bombe tua sept policiers et en blessa soixante; à la suite de quoi, à une date qui n'est pas un 1er mai, sept des coupables furent condamnés à mort. Et voilà pourquoi le 1er *mai* est la grande fête socialiste et communiste... Mais, dit le récit classique, la grève qui donna lieu à ces tragiques incidents avait commencé un 1er mai! Piètre explication! On eût compris que le prolétariat commémorât l'anniversaire de la bombe homicide, où celle de la condamnation à mort des coupables; mais l'anniversaire du premier jour d'une grève, dans un pays qui en a tant vu! D'ailleurs, il est faux que cette grève ait commencé le 1er mai; les journaux du temps font foi que l'état de grève existait avant cette date. Alors?

1. M. le rabbin Liber a évidemment voulu écrire « une satire ».

Alors, c'est précisément parce que cette explication ne tient pas debout que nous en avons cherché une autre. Imagine-t-on la Fête Nationale française fixée au 10 juillet, sous prétexte que la Fête de la Fédération, en 1790, eut lieu le 14 juillet? Tout au contraire, le respect dont Marx et Engels entouraient la mémoire de Henri Heine, leur protecteur à tous deux, le sauveur de Marx en 1848, donne toute vraisemblance à notre interprétation.

Et, s'il fallait remonter plus haut, rappelons qu'Adam Weisshaupt, le fondateur de l'Ordre *communiste* des « Illuminés » d'Allemagne, créa celui-ci un 1er mai. Pourquoi? Parce que le 1er mai était une vieille fête païenne, célébrée par des cérémonies et des coutumes dont on retrouve force vestiges au moyen âge. Rappelons le *mai*, que les paysans des campagnes françaises plantaient ce jour-là, encore au XVIIe siècle, et qui a revécu, à l'époque révolutionnaire, dans « l'arbre de la liberté »? Et aussi les « princes de Mai » des XVe et XVIe siècle? Ou encore des « reines de Mai », en Angleterre?

***

C'est la cinquième et dernière proposition qui nous livre la pensée secrète de M. le rabbin Liber, celle qui a inspiré sa réfutation : « Heine et Marx, le second surtout, n'aimaient pas les Juifs et le Judaïsme; ils ne lui doivent pas leurs idées politiques et sociales. Notre savant contradicteur accuse d'avance de « racisme » ceux qui prétendraient qu'une naissance juive est indélébile, tout comme une naissance nègre ou jaune, et indépendamment des croyances ou des abjurations. « Comme Israélite », dit notre contradicteur, « je réponds: le Judaïsme veut être jugé sur ses fidèles, non sur ses renégats. »

Puisque c'est être « raciste » que de rendre le judaïsme responsable des méfaits de Henri Heine et de Karl Marx, gardons-nous bien d'avoir une opinion personnelle sur cette question, et laissons M. le rabbin Liber la discuter avec quelques hommes de sa race à lui. Ce ne sont pas des renégats, loin de là! mais, au contraire, de véritables gloires

d'Israël, dont le nom est prononcé avec respect dans toutes les synagogues du monde. L'un, le docteur professeur H. Graëtz est un géant de l'histoire juive, que M. le rabbin Liber, dans sa réplique, cite avec déférence. L'autre, Bernard Lazare, a été honoré d'une statue par ses frères de sang. Nous nous en excusons bien auprès de M. le rabbin Liber; mais, au point de vue israélite, son autorité est petite en comparaison de celle des deux Juifs célèbres avec lesquels nous le prions d'entrer en discussion. Et, derrière ceux-là, nous lui en présenterons encore quelques autres.

Voyons ce que dit le professeur Graëtz, dans son *Histoire des Juifs depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* (Leipzig, 1870, vol. XI, p. 368) :

Bœrne et Heine appartiennent-ils à l'histoire juive? Entièrement! Non seulement le sang juif coulait dans leurs veines, mais aussi l'essence juive dans leurs nerfs. Les éclairs qu'ils firent éclater sur l'Allemagne... étaient chargés de l'électricité juive talmudiste. Sans doute tous les deux se sont *extérieurement* détachés du Judaïsme, mais seulement comme deux champions qui adoptent l'armement et le drapeau de l'ennemi pour le frapper avec plus d'efficacité et l'anéantir plus complètement.

M. le rabbin Liber est-il content de cette définition?

Ou bien préfère-t-il celle de Bernard Lazare, qui, dans son livre l'*Antisémitisme, son Histoire et ses causes* (Paris, Léon Chailley, 1894), consacre une trentaine de pages à « l'esprit révolutionnaire dans le Judaïsme »?

Avec une haute probité morale, le grand israélite que fut Bernard Lazare reconnaît que, même au temps de leur indépendance en Palestine, les Juifs furent « toujours des mécon- « tents... perpétuellement inquiets, en l'attente d'un mieux « qu'ils ne trouvaient jamais réalisé; ... de là cette agitation « constante des Juifs qui se manifesta non seulement dans le « prophétisme, dans le Messianisme et dans le Christianisme, « qui en fut le suprême aboutissement, mais encore dans la « dispersion et alors d'une façon individuelle. »

Les causes qui firent naître cette agitation... sont des causes internes qui tiennent à l'essence même de l'esprit hébraïque. La vie selon l'Hébreu doit donner à l'être toutes les joies et ce n'est que d'elle qu'il doit les attendre... N'ayant aucun espoir de compensation

future, le Juif ne pouvait se résigner aux malheurs de la vie. Aux fléaux qui l'atteignaient, il ne répondait ni par le fatalisme du musulman, ni par la résignation du chrétien; il répondait par la révolte. Comme il était en possession d'un idéal concret, il voulait le réaliser, et tout ce qui en retardait l'avènement provoquait sa colère.

C'est l'idée de contrat qui domina toute la théologie d'Israël. Quand l'Israélite remplissait ses engagements vis-à-vis de Iahvé, il exigeait la réciprocité. S'il se croyait lésé, s'il jugeait que ses droits n'étaient pas respectés, il n'avait aucune bonne raison de temporiser, car la minute de bonheur qu'il perdait était une minute qu'on lui volait et que jamais on ne pourrait lui rendre...

Au retour de Babylone... les psaumes sont, pour la plupart, des diatribes contre les riches; ils symbolisent la haine des *Ebionim* contre les puissants. Quand les psalmistes parlent aux possesseurs, aux repus, ils disent volontiers avec Amos : *Écoutez-moi, mangeurs de pauvres, grugeurs des faibles du pays*... Le riche est le méchant, c'est un homme de violence et de sang; il est fourbe, perfide, orgueilleux; il fait le mal sans motif; il est méprisable, car il exploite, opprime, persécute et dévore le peuple... Excités par les paroles de leurs poètes, les Ebionim... rêvaient au jour qui les vengerait des iniquités et des opprobres, au jour où le méchant serait abattu et le juste exalté : au jour du Messie.

Donc, la conception que les Juifs se firent de la vie et de la mort fournit le premier élément à leur esprit révolutionnaire. Leur conception de la divinité... les conduisit à concevoir l'égalité des hommes, elle les mena même à l'anarchie. Tout gouvernement, quel qu'il soit, est mauvais, puisqu'il tend à se substituer au gouvernement de Dieu; il doit être combattu, puisque Iahvé est le seul chef de la république judaïque, le seul auquel l'Israélite doive obéissance. Quand les prophètes insultaient les rois, ils représentaient le sentiment d'Israël.... Ils étaient poussés à se révolter contre la magistrature humaine; ils ne la pouvaient accepter et, dans les époques de soulèvement, on vit Zadoc et Juda le Galiléen entraîner avec eux les zélateurs en criant : *n'appelez personne votre maître*? Aucun homme ne pouvait s'élever au-dessus des autres; le dur maître céleste appelait l'égalité terrestre et déjà le primitif Mosaïsme portait en lui cette égalité sociale. C'est Dieu lui-même qui commande cette égalité et ce sont les puissants qui sont l'obstacle à sa réalisation[1]... Quant aux riches, c'est grâce à leurs iniquités que l'inégalité subsiste.

La haine de l'Israélite contre le fauteur d'injustice se compliquait d'une haine contre le riche, négateur des prescriptions égalitaires. L'Hébreu décrétait que toute fortune venait du mal, du péché; il disait que tout bien était mal acquis.

L'amour de la liberté contribua aussi à la formation de l'esprit révolutionnaire des Juifs, et, en parlant de la liberté, je n'entends

1. On croirait entendre Léopold Zunz, cité par M. le rabbin Liber...

pas la liberté politique. La conception de la liberté individuelle exista toujours chez les Israélites, car elle fut un corollaire inévitable de leur dogme sur la divinité. Tout pouvoir appartenait à Dieu et le Juif ne pouvait être dirigé que par Iahvé. Il ne rendait compte de ses actes qu'à Adonaï qui gouverne les cieux et la terre; aucun de ses semblables n'avait le droit de restreindre son action ni de lui imposer sa volonté; vis-à-vis des créatures de chair, il était libre, et il devait être libre. Cette conviction rendait l'Hébreu incapable de discipline et de subordination. Les princes judéens ne régnèrent jamais que sur un peuple de révoltés, inapte à subir tout joug et toute contrainte.

Et Bernard Lazare montre comment cet esprit de révolte de sa race en vint à se manifester à l'égard de Dieu lui-même.

L'histoire de la dispute de rabbi Eliézer et des rabbins ses collègues nous donne un exemple assez typique et elle mérite d'être rapportée.

Au cours d'une discussion doctrinale la voix divine se fit entendre, et, intervenant dans le débat, elle donna raison à rabbi Eliézer. Les collègues du favorisé n'acceptèrent pas la décision céleste. Un d'entre eux, rabbi Josué, se leva et déclara : « Ce ne sont pas des voix mystérieuses, c'est la majorité des sages qui doit décider désormais des questions de doctrine. La raison n'est plus cachée dans le ciel, ce n'est plus dans les cieux qu'est la Loi; elle a été donnée à la terre, et c'est à la raison humaine qu'il appartient de la comprendre et de l'expliquer[1]. »

Si les paroles divines étaient ainsi accueillies, quand elles se permettaient de violenter les individus et de vouloir imposer à la raison humaine une volonté étrangère à sa volonté propre, comment étaient acceptées les paroles humaines! M. Renan a eu raison lorsqu'il a dit des Sémites : « Rien ne tient donc dans ces âmes contre le sentiment indompté du moi », et cela est plus spécialement vrai des Juifs.

Or, l'individualiste, imbu d'idéalisme, est et sera partout et toujours un révolté.

Nous avons dégagé tous les éléments dont fut formé l'esprit révolutionnaire dans le Judaïsme : ce sont l'idée de Justice, celle d'Égalité et celle de Liberté. Si, parmi les nations, celle d'Israël fut la première qui prôna ces idées, d'autres peuples, à divers moments de l'histoire, les soutinrent, et ils ne furent pas, pour cela, des peuples de révoltés comme le peuple juif. Pourquoi? Parce que, si ces peuples furent convaincus de l'excellence de la Justice, de l'Égalité et de la Liberté, ils ne tinrent pas leur réalisation totale comme possible, au moins dans ce monde, et par conséquent ils ne travaillèrent pas uniquement à leur avènement.

Au contraire, les Juifs crurent non seulement que la Justice, que la Liberté et l'Égalité pouvaient être les souveraines du monde, *mais ils se crurent spécialement missionnés pour travailler à ce règne. Tous*

1. *Talmud*, traité Baba Mezia, 59 a.

les désirs, toutes les espérances que ces trois idées faisaient naître finirent par se cristalliser autour d'une idée centrale : celle des temps messianiques, de la venue du Messie.

... A aucun de ceux qui se présentèrent comme le Messie, Israël n'a voulu croire. Il a repoussé tous ceux qui se dirent envoyés de Dieu : il a refusé d'entendre Jésus, Barkokeba, Theudas, Alroy, Sérénus, Moïse de Crète, Sabbataï Lévi. C'est que jamais Israël ne vit son idéal devenir réel. Nul des prophètes qui vinrent vers lui n'apporta dans les plis de sa robe la divine Justice, ni l'Égalité triomphante, ni l'indestructible Liberté ; les Juifs ne virent pas, à la voix de ces oints, tomber les chaînes, s'écrouler les murs des prisons, se pourrir la verge de l'autorité, se dissiper comme fumée vaine les trésors mal acquis des riches et des spoliateurs.

...Les pratiques étroites dans lesquelles les docteurs enserrèrent les Juifs endormirent leurs instincts de révolte. Le Talmud n'abaissa pourtant pas tous les Juifs ; *parmi ceux qui le rejetèrent, il s'en trouva qui persistèrent dans cette croyance que la Justice, la Liberté et l'Egalité devaient advenir en ce monde ; il y en eut beaucoup qui crurent que le peuple de Iahvé était chargé de travailler à cet avènement. C'est ce qui fait comprendre pourquoi les Juifs furent mêlés à tous les mouvements révolutionnaires, car ils prirent à toutes les révolutions une part active, comme nous le verrons en étudiant leur rôle dans les périodes de trouble et de changement.*

Ainsi le grief des antisémites paraît fondé : le Juif a l'esprit révolutionnaire ; conscient ou non, il est un agent de révolution...

...Ce sont ces rationalistes et ces philosophes (Juifs) qui, du xe au xve siècle, jusqu'à la Renaissance, furent les auxiliaires de ce qu'on pourrait appeler la Révolution générale de l'Humanité. Ils aidèrent, en une certaine mesure, l'homme à se débarrasser des liens religieux.... En ce temps où le Catholicisme et la foi chrétienne étaient le fondement des États, les combattre ou fournir des armes à ceux qui les attaquaient, c'était faire œuvre de révolutionnaire.

Les Juifs ne se bornèrent pas là. Ils appuyèrent le matérialisme arabe qui ébranla si fort la foi chrétienne et répandit l'incrédulité à ce point, qu'on affirma l'existence d'une société secrète ayant juré la destruction du Christianisme... M. Darmesteter a eu raison d'écrire : « Le Juif a été le docteur de l'incrédule, tous les révoltés de l'esprit sont venus à lui, dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il a été à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphème du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe et d'Aragon »....

...L'historien se borne à étudier la part que le Juif, étant donné son esprit, son caractère, la nature de sa philosophie et de sa religion, a pu prendre au procès et aux mouvements révolutionnaires. J'entends par procès révolutionnaire la marche idéologique de la Révolution, qui peut se représenter d'un côté par la destruction lente de l'état chrétien et de l'autorité religieuse, *d'un autre côté par une évolution économique...*

... (Les savants juifs) traduisirent les libelles blasphématoires, les vies de Jésus, comme le *Toledot Jeschu*, et le XVIIIe siècle répéta les fables et les légendes irrespectueuses des Pharisiens du IIe siècle, qu'on retrouve à la fois dans Voltaire et dans Parny, *et dont l'ironie rationaliste, âcre et positive, revit dans Heine, dans Boerne et dans Disraëli, comme la puissance de raisonnement des docteurs revit dans Karl Marx, et la fougue libertaire des révoltés hébraïques dans l'enthousiaste Ferdinand Lassalle.*

... On ne peut nier que l'Illuminisme et le Martinisme aient été de puissants préparateurs de révolutions... Quels furent les rapports des Juifs et de ces sociétés secrètes? Voilà ce qui n'est pas facile à élucider, car les documents sérieux nous manquent.... Il est certain cependant qu'il y eut des Juifs au berceau même de la Franc-Maçonnerie, des Juifs Kabbalistes, ainsi que le prouvent certains rites conservés; très probablement, pendant les années qui précédèrent la Révolution française, ils entrèrent en plus grand nombre encore dans les conseils de cette société et fondèrent eux-mêmes des sociétés secrètes. Il y eut des Juifs autour de Weisshaupt; et Martinez de Pasqualis, un Juif d'origine portugaise, organisa de nombreux groupes illuministes en France...

... Pendant la période révolutionnaire les Juifs ne restèrent pas inactifs. Étant donné leur petit nombre à Paris, on les voit occuper une place considérable.

... *Nous avons vu comment, groupés autour du Saint-Simonisme, ils achevèrent la révolution économique dont* 1789 *avait été une étape. Pendant la seconde période révolutionnaire, celle qui part de* 1830, *ils montrèrent plus d'ardeur encore que pendant la première. Ils y étaient d'ailleurs directement intéressés, car, dans la plupart des Etats de l'Europe, ils ne jouissaient pas encore de la plénitude de leurs droits. Ceux-là même d'entre eux qui n'étaient pas révolutionnaires par raisonnement et tempérament le furent par intérêt; en travaillant pour le triomphe du libéralisme, ils travaillaient pour eux. Il est hors de doute que par leur or, par leur énergie, par leur talent, ils soutinrent et secondèrent la Révolution européenne. Durant ces années, leurs banquiers, leurs industriels, leurs poètes, leurs écrivains, mus par des idées d'ailleurs bien différentes, concoururent au même but... Mais quelle que soit la fin poursuivie, fin intéressée ou fin idéale, les Juifs furent à cette époque parmi les plus actifs, les plus infatigables propagandistes. On les trouve mêlés au mouvement de la* Jeune Allemagne; *ils furent en nombre dans les sociétés secrètes qui formèrent l'armée combattante révolutionnaire, dans les loges maconniques, dans les groupes de la* Charbonnerie, *dans la* Haute Vente romaine, *partout, en France, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Italie.*

Quant à leur action et à leur influence dans le Socialisme contemporain, elle est et elle fut, on le sait, fort grande. C'est Marx qui donna l'impulsion à l'Internationale, *par le manifeste de* 1847 [1], *rédigé par lui et Engels.*

1. Comme nous plaignons M. le rabbin Liber! Voilà que son illustre coreli-

*Les Juifs y furent nombreux, et, dans le Conseil Général seulement, on trouve Karl Marx, secrétaire pour l'Allemagne et la Russie, et James Cohen, secrétaire pour le Danemark. Outre Marx et Cohen, on peut citer Neumayer, secrétaire du Bureau de correspondance pour l'Autriche; Fribourg, qui fut un des directeurs de la Fédération parisienne de l'*Internationale, *dont firent partie aussi Lœb, Haltmayer, Lazare et Armand Lévi; Léon Frankel, qui dirigea la section allemande à Paris; Cohen, qui fut délégué de l'association des cigariers de Londres au Congrès de l'*Internationale *tenu à Bruxelles en* 1868; *Ph. Cœnen, qui fut, au même Congrès, délégué de la section anversoise de l'*Internationale, etc.... *Beaucoup de Juifs affiliés à l'*Internationale *jouèrent plus tard un rôle dans la Commune, où ils retrouvèrent d'autres coreligionnaires.*

Quant à l'organisation du parti socialiste, les Juifs y contribuèrent puissamment. Marx et Lassalle en Allemagne, Aaron Libermann et Adler en Autriche, Dobrojanu Ghéréa en Roumanie, Gompers, Kahn et de Lion aux Etats-Unis d'Amérique en furent ou en sont encore les directeurs ou les initiateurs.

M. le rabbin Liber a formellement taxé d'inexactitudes et de malveillance notre liste de chefs socialistes juifs. Pour un peu, il nous eût accusé de l'avoir prise chez les antisémites russes, ce qui est, chacun le sait, le comble de l'horreur. Or, la liste donnée par son célèbre coreligionnaire Bernard Lazare contient *tous les noms* qui figurent dans la nôtre, plus quelques autres intéressants à noter...

...J'ai donc très brièvement esquissé l'histoire révolutionnaire des Juifs, ou du moins ai-je tenté d'indiquer comment on pourrait l'entreprendre; j'ai fait voir comment ils procédèrent idéologiquement et activement, comment ils furent de ceux qui préparent la Révolution par la pensée, et de ceux qui la traduisent en acte. On m'objectera qu'en devenant révolutionnaire, le Juif devient le plus souvent athée et qu'ainsi il cesse d'être Juif. Ce n'est que d'une certaine façon, en ce sens surtout que les enfants du Juif révolutionnaire se fondent dans la population qui les entoure, et que, par conséquent, les Juifs révolutionnaires s'assimilent plus facilement; *mais en général les Juifs, même révolutionnaires, ont gardé l'esprit juif, et s'ils ont abandonné toute religion et toute foi, ils n'en ont pas moins subi, ataviquement et éducativement, l'influence nationale juive. Cela est surtout vrai pour les*

gionnaire Bernard Lazare est d'avis, comme Salluste, que l'*Internationale* date d'une vingtaine d'années avant 1864... Est-ce que Henri Heine, « avec son esprit mordant », aurait aussi fait « une parodie » de l'affirmation de Bernard Lazare?

révolutionnaires israélites qui vécurent dans la première moitié de ce siècle, et dont Henri Heine et Karl Marx nous offrent deux bons modèles.

Heine que l'on considéra en France comme un Allemand, et à qui, en Allemagne, on reprocha d'être Francais, fut avant tout Juif. C'est parce qu'il fut Juif qu'il célébra Napoléon et qu'il eut pour le César l'enthousiasme des Israélites allemands, libérés par la volonté impériale.

... Il en est de même pour Marx. Ce descendant d'une lignée de rabbins et de docteurs hérita de toute la force logique de ses ancêtres; il fut un talmudiste lucide et clair, que n'embarrassèrent pas les minuties niaises de la pratique, un talmudiste qui fit de la sociologie, et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique. Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque qui rêva perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un éden après la mort; mais il ne fut pas qu'un logicien, il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste, et il prit son don du sarcasme et de l'invective, là où Heine l'avait pris : aux sources juives.

On pourrait encore montrer ce que Bœrne, ce que Lassalle, ce que Mosès Hess et Robert Blum tinrent de leur origine hébraïque, de même pour Disraéli, et ainsi on aurait la preuve de la persistance, chez les penseurs, de l'esprit juif, cet esprit juif que nous avons signalé déjà chez Montaigne et chez Spinoza.

Les textes que nous publions ci-dessus répondent, croyons-nous, avec suffisamment de clarté à la cinquième proposition de M. le rabbin Liber, qui prétendait que Heine et Marx « ne doivent pas au Judaïsme leurs idées politiques et sociales ». Nous pourrions en citer bien d'autres, tous aussi concluants, et tous émanant d'écrivains israélites qualifiées. Mais la place nous est mesurée et cette démonstration ne peut se poursuivre indéfiniment.

***

Il nous faut cependant, puisque M. Émile Vandervelde, dans le *Peuple*, de Bruxelles, et M. le rabbin Liber, dans sa réfutation, ont parlé de l'antisémitisme de Karl Marx, étudier la brochure de ce dernier qui est qualifiée de « réquisitoire à la Drumont ». Le document est intéressant par sa date, qui coïncide avec les débuts de l'activité communiste de Marx en France (1844); il l'est bien plus encore par sa signification néo-messianiste.

Les israélites d'Allemagne, lancés à l'assaut par l'*Union des Juifs pour la Civilisation et la Science*, bataillaient pour l'obtention pleine et entière des droits de citoyens. Tout annonçait qu'ils l'obtiendraient bientôt, comme il arriva, en effet, quelques années plus tard, grâce à la Révolution de 1848. Mais deux tendances se manifestaient parmi eux : la *radicale*, qui ne considérait la lutte pour l'égalité politique que comme un moyen d'agitation sociale et révolutionnaire (tendance représentée par les leaders néo-messianistes que nous avons présentés à nos lecteurs); la *modérée*, qui estimait que la conquête des droits politiques avait bien son prix en elle-même, et que, jointe à l'emprise qu'Israël exerçait sur les Finances d'État, la Banque et le Commerce, elle pouvait former un but raisonnable aux ambitions de la race.

Parmi ces modérés se trouvaient beaucoup de grands capitalistes juifs, que les outrances sociales de Marx, à la *Gazette rhénane*, avaient inquiétés, et qui refusaient, ou n'accordaient plus que mollement, leurs subventions à la propagande révolutionnaire. C'est pour eux que Karl Marx écrivit son opuscule sur la question juive, auquel il donna fort habilement la forme indirecte d'un article de critique sur un livre de Bruno Bauer. C'est eux qu'il prend à partie, dont il dénonce l'égoïsme capitaliste, et qu'il fait souvenir, en termes à peine voilés, de leur devoir ethnique.

Avec sa brutalité ordinaire, Marx leur rappelle d'abord que le but poursuivi par la race n'est pas l'égalité avec les chrétiens, mais la ruine totale de la Société chrétienne, dont l'existence est considérée comme intolérable. Le morceau vaut la peine d'être cité :

Les Juifs demandent-ils à être mis sur le pied d'égalité avec les sujets chrétiens? S'ils reconnaissent l'État chrétien comme fondé en droit, ils reconnaissent le régime de l'asservissement général. Pourquoi leur joug spécial leur déplaît-il du moment que le joug général leur plaît?

Le Juif possède en lui-même le privilège d'être juif. Il a, comme Juif, des droits que les Chrétiens n'ont pas. Pourquoi réclame-t-il des droits qu'il n'a pas et dont jouissent les Chrétiens?

En réclamant son émancipation de l'État chrétien, il demande que l'État chrétien renonce à son préjugé religieux. Et lui, le Juif, renonce-t-il à son préjugé religieux? A-t-il donc le droit de demander à un

autre d'abdiquer sa religion?... Tant que l'État reste chrétien et tant que le Juif reste juif, tous deux sont également inaptes, l'un à donner l'émancipation, l'autre à la recevoir.

Affirmation d'une logique implacable et, que l'événement s'est chargé de démontrer. Pour qu'un État puisse vraiment faire tomber ses barrières, non pas pour des israélites à titre d'exception, mais pour tout le peuple juif, il faut que cet État renonce à être chrétien : on le qualifiera momentanément de « neutre », « d'indifférent », etc...; mais en réalité, et la marche des événements le prouvera promptement, il sera passé à l'anti-christianisme. Il y a là une loi de l'Histoire.

Karl Marx en dégage aussitôt une autre.

Le Juif ne peut avoir, à l'égard de l'État, qu'une attitude de Juif, c'est-à-dire d'étranger : à la nationalité véritable, il oppose sa nationalité chimérique et à la loi véritable sa loi illusoire. Il se croit en droit de se séparer du reste de l'humanité. Par principe, il ne prend aucune part au mouvement historique et escompte un avenir qui n'a rien de commun avec l'avenir général de l'homme. Il se considère comme un membre du peuple juif et le peuple juif comme le Peuple Élu. A quel titre, Juifs, demandez-vous donc l'émancipation?

Après avoir ainsi rudement rappelé ses congénères à leur devoir de guerre de races, Karl Marx leur montre le but : la ruine de l'État chrétien par l'établissement de l'athéisme général :

La forme la plus rigide de l'opposition entre le Juif et le Chrétien, c'est l'opposion religieuse. Comment résout-on une opposition? En la rendant impossible. Et comment rend-on impossible une opposition religieuse? En supprimant la religion.

Et Marx veut que cet athéisme règne chez le Juif comme chez le Chrétien, afin que tous deux ne voient plus, dans leurs religions respectives, « que des peaux de serpent dépouillées par le serpent qu'est l'homme ». Avons-nous raison de dire que le néo-messianisme est une secte hérétique et matérialiste par rapport au vieux judaïsme jéhoviste et surnaturel?

Marx s'en prend ensuite, toujours avec la même brutale logique, à ces israélites inconséquents qui veulent s'arrêter à la *démocratie* sans aller jusqu'au *socialisme*! Du moment

que la loi du nombre existe, expose-t-il, elle travaille pour la dépossession des possédants, qui ne sont pas le nombre.

Dès qu'ils décident que l'électorat et l'éligibilité ne sont plus liés au cens, ainsi qu'on l'a fait dans bon nombre d'États de l'Amérique du Nord, l'État supprime la propriété privée, l'homme décrète politiquement l'abolition de la propriété privée. Hamilton interprète très exactement ce fait au point de vue politique : « La grande masse a remporté la victoire sur les propriétaires et la richesse financière ». *La propriété privée n'est-elle pas supprimée, théoriquement, lorsque celui qui ne possède rien est devenu le législateur de celui qui possède?*

...L'État supprime les distinctions constituées par la naissance, le rang social, l'instruction, l'occupation particulière, du moment qu'il décrète que la naissance, le rang social, l'instruction, l'occupation particulière ne créent pas de différences politiques, du moment où, sans tenir compte de ces distinctions, il proclame chaque membre du peuple, codétenteur, à titre égal, de la souveraineté populaire.

Souveraineté, d'ailleurs, que Marx ne prise pas bien haut :

Dans l'État (démocratique) l'homme... est le membre imaginaire d'une souveraineté imaginaire, dépouillé de sa vie réelle et individuelle et rempli d'une généralité irréelle.

Après s'être laissé emporter, pendant quelques pages, par sa haine contre l'État chrétien, après avoir constaté, avec joie, que la destruction des anciennes corporations a déjà ruiné les bases vitales de cet État, Marx en revient à son objectif : disparition de la Société chrétienne :

S'ils veulent devenir libres, les Juifs ne doivent pas se convertir au Christianisme tout court, mais au Christianisme dissous, à la religion dissoute, c'est-à-dire à la philosophie, à la critique et à son résultat : l'Humanité libre.

Nous reconnaissons dans le Judaïsme un élément antisocial général et actuel qui, par le développement historique auquel les Juifs ont, sous ce mauvais rapport, activement collaboré, a été poussé à son point culminant dans le temps présent.

Pour que cet élément antisocial fasse sa besogne, Marx n'estime pas qu'il lui soit utile d'avoir des droits politiques. La Société chrétienne n'est-elle pas en voie de dissolution? Ne perd-elle pas chaque jour quelque chose de son caractère pour s'organiser à la juive?

Le Juif s'est émancipé déjà, mais à la façon juive. Le Juif, par exemple, qui est simplement toléré à Vienne, détermine par sa seule

puissance financière le sort de tout l'Empire. Le Juif qui, dans les moindres petits États allemands, peut être sans droits, décide du sort de l'Europe.

Le Juif s'est émancipé, non seulement en se rendant maître du marché financier, mais parce que, grâce à lui et par lui, l'argent est devenu une puissance mondiale, et l'esprit pratique juif est devenu l'esprit pratique des peuples chrétiens. Les Juifs se sont émancipés dans la mesure où les chrétiens sont devenus Juifs.

...En théorie, le Juif est privé des droits politiques, alors qu'en pratique il dispose d'une puissance énorme et exerce en gros son influence politique diminuée en détail.

Marx estime donc que les droits politiques ne sont, pour le Juif, que viandes creuses et qu'il emploie mal son effort en le faisant porter sur ce point. Il tonne contre les Juifs d'affaires, ces amasseurs de fortunes, dont « l'argent est le dieu jaloux, devant qui nul autre dieu ne doit subsister ». Il dénonce même « le jésuitisme juif, le même jésuitisme pratique dont Bauer prouve l'existence dans le Talmud... »

En somme, une attaque véhémente du néo-messianiste qu'était Karl Marx contre les Juifs libéraux, préoccupés avant tout de droits politiques utiles à leur prestige privé et de profits matériels, voilà ce qu'est l'ouvrage dans lequel M. Émile Vandervelde a vu un « réquisitoire à la Drumont ». Karl Marx, le révolutionnaire-né, l'héritier des agitateurs sociaux dont Bernard Lazare nous montre l'action dans toute l'histoire d'Israël, s'en prend aux riches, aux « repus » de sa race, à ceux qui trahissent la cause commune en essayant de s'installer dans la Société chrétienne au lieu de travailler à la détruire.

Quoi de plus logique de sa part que ce rôle de prophète vomissant l'invective et appelant la destruction sur la Cité?

***

Nous ne voudrions pas clôturer cette étude sans signaler tout ce qu'il y a de mystique hébraïque dans l'âme des Communistes contemporains, héritiers du néo-messianisme de Henri Heine et de Karl Marx. Mais la place nous manque... Contentons-nous de citer l'écrivain communiste Henri Barbusse, le seul littérateur de valeur que le Communisme compte

en France, dont les liens de famille israélites sont bien connus. Les passages ci-après, dont on appréciera la forme volontairement biblique, sont extraits de son livre : *Jésus*. Ils corroborent tout ce que Graëtz, Darmesteter, Bernard Lazare et Karl Marx lui-même ont pu dire sur l'inspiration juive de la Révolution sociale. C'est le néo-messianisme lui-même qui prend, cette fois, la parole et annonce à la Civilisation issue du Christianisme qu'elle va mourir :

CHAPITRE I

18. — Et maintenant, nous sommes aussi à une heure grave de notre drame commun.
19. — De tous côtés, aujourd'hui, la grande nouvelle retentit :
20. — Les jours sont proches. Le vieux monde va mourir la mort.
21. — Et ils disent que c'est l'achèvement des temps et l'heure de la Révolution, et qu'il va éclater dans les crépuscules de la terre, l'arc-en-ciel de justice.
22. — Et, levant la tête, ils voient la consolation d'Israël.
23. — Car l'Éternel rugira de Sion, et le Dieu de justice enverra bouleverser les royaumes de la terre dont la gloire est du Démon, et fera une grande diminution sur la terre. Cela nous fut annoncé en préceptes d'anges.
25. — Le Messie céleste aura une faux, et la terre sera moissonnée. Il poursuivra le coupable : S'il se noie dans la mer, dit le Seigneur, je mandaterai le monstre pour le repêcher; s'il se mêle aux hommes, je mandaterai l'épée pour sa gorge; s'il monte au ciel, je l'en ferai descendre; s'il descend au tombeau, je l'en tirerai dehors.
26. — Les royaumes s'écrouleront. Ceux qui domineront les nations les feront hurler. Les cieux passeront. Et toutes les îles s'enfuiront, et les montagnes ne seront plus trouvées. Ce sera un jour d'exaspération et d'angoisse, où le soleil noircira, où les cavaliers et les fantômes se heurteront dans le ciel et les hautes nuées. Car ce jour-là, la terre rendra son dépôt de morts et les enfers rendront ce qu'ils doivent.
27. — Et le héros de la Révolution mettra une ère nouvelle où Israël sera élevé par-dessus les aigles. Et les étoiles brilleront sept fois plus sur les justes, et l'Éternel traitera avec nous un traité de bonheur.
28. — Tel est le rêve que fait notre peuple (car les images que fait un peuple sont comme les rêves que fait un homme avec des morceaux de lui-même).
29. — Nous, dont les espérances se sont l'une après l'autre cassées, nous sommes le peuple de l'espérance, le peuple-homme.
30. — Le malheur nous a fait ce que nous sommes, à n'en plus finir.
31. — Et voilà ce que nous crions, nous qui dormons encore.

32. — Dans les rues où je passe pour retourner à la maison, le soleil couchant se met en long. Les gens pensent à la Révolution.
33. — Et l'un dit : Tu crois qu'elle vient, cette Révolution? Et l'autre dit : Il paraît que c'est pour demain.
34. — Et tous regardent au fond du ciel le soleil, palais de justice du monde.
42. — J'ai dans l'esprit un soulèvement qui ressemble à la Révolution.
43. — Le grand abîme de mes pères crie en moi.
44. — On est fait pour faire quelque chose de juste.
45. — On est fait pour défaire ce qui est injuste.
46. — Il est écrit : Je ferai de la droiture une règle, et de la justice un niveau.
47. — Et en torrent!

CHAPITRE X

32. — Les riches, les aisés, les satisfaits, aux habits propres et aux lèvres grasses, ceux qui ont les mains des autres au bout de leurs bras, et qui récoltent le travail, qui m'entourent et disent d'une voix caressante : nous sommes justes...
77. — L'œuvre qu'on doit faire, c'est celle qui est faisable.
78. — Et la Révolution n'ira pas du ciel à la terre, mais elle ira de la terre au ciel!

CHAPITRE XXVII

31. — La foule est lâche, et tous ses souvenirs s'enfuient. Mais nous, les Saints, nous faisons sortir de terre le courage d'Israël.
32. — Et sa foi.
33. — Car Israël est le peuple élu. L'univers fut donné aux Juifs par Dieu qui leur parla du faîte du Sinai à l'aide d'un porte-voix. La race de David est non moins élue pour les commander, régner sur la Judée et sur la partie non marine du monde en accomplissant le pacte d'alliance remis à Moïse, les tables du Témoignage gravées par Dieu avec son propre doigt (non pas une fois mais deux fois), et apporter la victoire des vaincus.
34. — Nous, Zélotes, Kanaïtes, Nazaréens, héritiers de la Promesse.
35. — Apporterons pour les derniers mille ans du monde, qui vont justement commencer, la réussite des Juifs contre l'usurpateur de Rome, le monstre à sept têtes, contre César, Ponce Pilate, et Antipas le dragon roux, qui a la face et le poil roux d'Esaü l'Edomite, et qui a les dix cornes de la Décapole.
36. — Et paîtrons les nations avec une verge de fer.
47. — Or la justice, c'est le rétablissement de la dynastie de David; la pitié, c'est celle de la condition des Juifs; la foi, c'est celle de leur revanche.

48. — Qu'as-tu à répondre à cela? Tais-toi! Car tu n'as rien à répondre.
49. — Je te dis que nous sommes les vrais et les seuls accomplisseurs de la Loi, de la lutte finale pour le royaume de Dieu et pour la vie éternelle, qui est la gloire immortelle du conquérant juif.
55. — Je t'en prie, sois la peste Messianique.
56. — Change l'eau en sang, et sache faire des plaies à la terre des champs.
57. — Dusses-tu tuer les riches pour t'enrichir et porter la torche jusque dans le Temple.
58. — Dusses-tu faire enchérir le pain et que le chœnix de froment coûte un denier et que ce soit la famine.
59. — Car c'est là une bonne condition révolutionnaire.
60. — Que par toi le Verbe du Seigneur roule sur les villes comme un rouleau.
61. — Apporte non la paix, mais l'épée, à travers le ventre des Hérodes et des Romains qui veulent qu'on paye l'impôt, et des Dociles du Temple qui ne veulent que la tranquillité honteuse.

Ces « Dociles du Temple » qu'Henri Barbusse dévoue à l'extermination par l'épée, ce sont les Juifs non ralliés au néo-messianisme, que Barbusse ne hait pas moins que les haïssait Karl Marx. Ce cri de haine fanatique à nos oreilles, n'est-ce pas la justification de toute notre thèse historique?

SALLUSTE

LE NOUVEL ANACHARSIS[1]

Le vieillard continua son discours avec une hâte inquiète :

— Je vous ai déjà signalé les ressemblances, à première vue, surprenantes que l'on peut apercevoir entre les origines de la tragédie et celles de la comédie. Toutes deux sont nées du même culte, mais non pas, vous vous en doutez, des mêmes rites. Dionysos autorise bien des libertés, et lorsque les vignerons, montés sur leurs chariots, ramenaient leurs tonneaux à la ville, leurs chants , leurs danses et leurs plaisanteries basses ou les injures qu'ils échangeaient étaient déjà la matière de la comédie. L'art seul y manquait encore, mais le nom était trouvé : cette fête annuelle s'appelait le *comos*. D'autres divinités partageaient les honneurs que l'on rendait au fils de Zeus et de Sémélé. En même temps que le vin, on célébrait cette autre force de la nature qui, selon l'expression du poète latin Lucrèce, féconde et peuple la mer qui porte les vaisseaux, la terre qui porte les moissons. Ce n'était pas alors de bien grands mystères, même pour les enfants, qui voyaient d'étranges cortèges se dérouler par les rues des villes et par les routes des campagnes; nous avons d'autres idées sur la pudeur qui convient à votre âge et sur le respect qui lui est dû : vous souffrirez que je ne vous en dise pas plus long sur les *phallophories*...

» Pour la même raison, je ne saurais vous parler longuement d'Aristophane, ou bien je devrais me borner à vous répéter ce que tout à l'heure je vous disais de l'inspiration vraiment

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

divine de ses chœurs; mais je n'ai pas non plus le droit de réduire ainsi un génie de cette taille. Aristophane est par occasion un grand poète lyrique, mais il ne l'est pas essentiellement et il est surtout autre chose. Je ne veux pas non plus vous tromper, j'aime mieux me taire. J'ajouterai, ô enfants, que si je respecte certaines bienséances, je hais l'hypocrisie. Je ne souhaite pas que vous feigniez une ignorance qui serait contre nature, et s'il vous plaît de lire les comédies d'Aristophane hors de ma présence, qui vous gênerait, je n'y vois nul inconvénient. Ce n'est que de vous à moi que l'entretien sur ces sujets serait pénible ou impossible.

J'avoue que ces discours embarrassés m'étonnaient prodigieusement. Je me suis civilisé depuis lors : j'étais encore un jeune barbare, et j'arrivais justement d'un pays où la Pudeur est la déesse inconnue, mais une déesse inconnue à qui personne ne prenait alors fantaisie d'élever des autels. Rien ne me semblait si bizarre ni, tranchons le mot, si comique que de respecter l'enfance, parce qu'on ne s'était point soucié de respecter la mienne.

Aussi ne pensais-je même pas à baisser la vue. Je regardais le vieillard bien en face et j'ouvrais de grands yeux. Quand je me détournai vers André Lascaris, j'observai qu'il avait un petit air sournois qui d'abord me déplut; mais je ne sais comment je démêlai soudain qu'il était fort pressé que la leçon finît pour aller avec moi s'enfermer dans notre chambre et commencer cette lecture que son père ne nous défendait point. Je devins aussitôt, par esprit d'imitation, aussi impatient que lui. C'est apparemment ce qui a fait que tous les derniers propos du vieillard ce jour-là me sont presque entièrement sortis de la mémoire.

J'imagine (parce que j'ai appris depuis lors un peu d'histoire littéraire) qu'il nous signala, d'après Aristote, les premiers essais de comédie qui se produisirent à Mégare, environ le sixième siècle avant Notre Seigneur. Il dut aussi nous parler de la comédie sicilienne, qui est antérieure, mais de fort peu, et il nous cita probablement le grand nom d'Épicharme que Platon met, dans l'ordre de la poésie comique, sur le même rang qu'Homère lui-même dans l'épopée.

Je ne concevrais point qu'il eût passé sous silence les mimes

syracusains, dont les personnages étaient toujours, soit des hommes, soit des femmes, mais où jamais les deux sexes n'étaient mêlés, ce qui exclut donc toute idée d'une véritable intrigue; et je crois pouvoir assurer qu'il nous cita parmi les primitifs Xénarque et Sophion, Hérondas et Théocrite parmi les alexandrins.

Passant de la Sicile et de Mégare à l'Attique où la comédie a égalé enfin les autres genres en dignité, il nous fit sans doute connaître les règles des concours de comédie, curieusement pareilles à celles des concours de tragédie; si bien qu'il se dispensa de nous répéter ce qu'il nous avait dit déjà de la chorégie, de l'éducation du chœur et du nombre des acteurs qui étaient trois. Il ne nous entretint pas davantage des costumes et des masques, pensant que nous aurions assez d'esprit pour deviner par où ils ressemblaient aux accessoires des représentations tragiques et par où ils en différaient. Enfin, il nous toucha certainement un mot de la *parabase*, qui était, au beau milieu de la pièce, une apostrophe directe de l'auteur au public.

C'est à ce propos qu'il nous exposa les idées d'Aristophane sur les mœurs, la littérature et la politique. Il nous instruisit que ce satirique virulent, qui ne semblait, comme dit le peuple, chercher que plaies et bosses, exécrait la guerre et ne cessa durant toute sa carrière de conseiller la paix à tout prix, fût-ce au prix de l'honneur et de l'intérêt.

— Aristophane, nous dit-il, n'était pas un amateur des choses nouvelles. On a observé que tous les comiques sans exception dénigrent leur époque, se méfient de l'avenir et vantent le passé. Tous sont des *laudatores temporis acti*.

Il est bien possible que cela soit vrai, singulièrement pour Aristophane; mais nous sentions, André Lascaris et moi, que ce n'était pas encore le plus essentiel que l'on eût à dire de lui, et nous regrettions que l'illustre vieillard respectât notre enfance à ce point-là. Nous n'étions que plus hâtés à nous retrouver tête à tête pour juger sur pièces l'auteur de l'*Assemblée des femmes* et de *Lysistrata*, et nous former une opinion personnelle.

Notre impatience ne fit que croître quand le vénérable Constantin Lascaris nous montra, de façon pourtant bien

sommaire, l'histoire de la comédie moyenne, puis de la comédie nouvelle qui s'attachent plus à la peinture des mœurs privées, des passions, des caractères qu'à la polémique, et qui contrastent par leur mesure, par leur décence avec la licence effrénée d'Aristophane. Je crains que l'on ne juge mal mon jeune ami et moi-même; mais il suffit que Lascaris nous recommandât de lire Ménandre pour que nous fissions le ferme propos de ne l'ouvrir jamais, et nous commençâmes d'agiter malgré nous nos jambes comme les écoliers qui trouvent que la classe a duré trop longtemps.

Constantin Lascaris prit pitié de notre fièvre et nous permit de regagner notre chambre. Je crois qu'il pressentait ce qui allait nous arriver; ou plutôt n'est-ce pas à dessein qu'il nous avait ménagé une sûre déception, en nous autorisant à lire ce qu'un éducateur plus sévère ou moins avisé n'eût pas manqué de nous défendre? Il avait bien de l'esprit et il connaissait les âmes puériles. Elles ont des curiosités perverses, mais aussi des délicatesses dont les hommes faits sourient par contenance et parce qu'ils ne se rappellent plus de les avoir ressenties ou qu'ils ne sont plus capables de les comprendre.

Lorsque nous faisions, André Lascaris et moi, une lecture, nous nous installions toujours comme ce soir déjà si lointain où, après un entretien nonchalant sur Homère, nous avions récité au moment de nous endormir quelques vers de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. Je m'asseyais sur le lit d'André ou bien il s'asseyait sur le mien. Nous nous appuyions l'un contre l'autre; je reposais ma tête sur l'épaule de mon ami et de mon frère, et tantôt c'était lui, tantôt moi qui murmurais le texte divin.

Nous essayâmes de lire ainsi, en nous distribuant les rôles, quelques scènes des *Nuées* ou de *Lysistrata*. Nous étions tous les deux fort rouges, mais, je le dis à notre honneur, nous étions plus confus que troublés, nous n'osions plus nous regarder en face, et je conçus une véritable, une injuste haine contre cet Aristophane qui était cause qu'en parlant à André Lascaris, dont j'aimais tant le clair visage, maintenant je ne pouvais me défendre de détourner la vue. Les enfants sont de piètres critiques, ils ont des partis pris et ignorent les tempéraments. Je sais bien aujourd'hui que nous étions

injustes pour le prince des comiques et que nous attachions beaucoup trop d'importance à sa grossièreté; mais qu'y faire? Nous étions neufs et ingénus, ce sont d'agréables défauts. Nous laissâmes glisser à terre le manuscrit et, comme ce soir que je viens de rappeler, nous récitâmes à mi-voix, à l'unisson :

« Télémaque se dirigeait vers son lit, pensant à bien des choses en son cœur. Et devant lui portait les torches allumées la dévouée servante Euryclée, fille d'Ops, fils de Piénor...

« Il quitta sa souple tunique et la jeta à la vieille, qui, après l'avoir soigneusement pliée, la pendit à un clou près du lit...

« Et toute la nuit, enveloppé dans la couverture de laine, Télémaque rêva en son cœur au voyage que lui avait suggéré Athèna. »

Et toute la nuit, comme Télémaque, nous rêvâmes, André Lascaris et moi, à notre voyage prochain.

IX

Je parle de ce voyage prochain comme nous en rêvions alors, avec le même naturel et la même nonchalance que s'il n'eût dépendu que de nous de choisir une galère parmi toute une flotte pour nous transporter de Constantinople dans un port du Péloponèse, et de fixer uniquement à notre convenance la date de notre départ.

Aujourd'hui que les déplacements sont plus faciles, que les occasions ne manquent guère et que, si l'on n'est pas toujours certain d'arriver, on est presque assuré de pouvoir partir, ceux qui vont se mettre en route semblent inquiets, agités surtout : nous ne connaissions point ces appréhensions (qui n'eussent été que trop justifiées), et, si l'on veut bien me passer une façon de parler familière, nous eussions rougi de faire tant d'embarras.

André cependant n'avait jamais quitté la Cité Reine que pour des promenades de deux ou trois journées, et je ne crois pas qu'il fût allé plus loin que les îles des Princes. Je n'étais pas si novice, j'étais venu jusqu'ici du fond de la Russie barbare; mais j'allais prendre la mer pour la première fois... Je me demande par parenthèse, quand j'y songe à présent, pourquoi l'ambassade du Grand-Prince, à laquelle j'étais attaché,

avait fait à travers les monts et les plaines cet interminable trajet de caravane, au lieu de s'embarquer en Tauride et de couper par le Pont-Euxin... Eh bien, je n'étais qu'un enfant, je suis devenu un humble clerc, un homme de cabinet, ce n'est pas de moi qu'Horace aurait pu dire *Illi robur et æs triplex, etc.*; je me découvrais pourtant une âme de navigateur. Je ne ressentais aucune crainte, je n'avais que de l'impatience. André tout de même. D'ailleurs nos sentiments sont toujours fraternels, parce que ce mot en grec veut dire pareils, et aussi parce que nous sommes frères d'amitié.

Je doute, à dire vrai, que l'illustre Lascaris fût aussi calme que nous, mais il n'en laissait rien paraître. Ce que j'admire surtout, c'est que les dames de la famille et les servantes mêmes de la maison pussent aussi bien que lui nous dérober leurs angoisses. Mais tous ces héroïques efforts restaient vains. Nous n'étions plus, André ni moi, dupes d'une sécurité menteuse, malgré cet étrange soin que l'on prenait, comme je l'ai dit ailleurs, de ne faire en notre présence aucune allusion aux événements politiques. On avait beau ne point parler devant nous, pouvait-on nous empêcher d'entendre le canon turc de Roumili Hissar?

Environ la mi-novembre de l'an 1452, il tira sur deux galères vénitiennes venant de la mer Noire et commandées par Girolamo Morosini. Ce capitaine, que, de la rive, on sommait à grands cris d'amener les voiles, fit d'abord la sourde oreille; mais, quand il céda, voyant ses hommes tomber alentour de lui, le bombardement fit trêve et il put descendre jusqu'au port.

Quelques jours plus tard, un navire chargé d'orge fut coulé par la grosse bombarde du château, et nos esclaves nous contèrent avec d'horribles détails que le capitaine, Antonio Rizzo, fait prisonnier, avait été empalé, cependant que plusieurs matelots de son équipage étaient sciés en deux.

D'autres bâtiments vénitiens, chargés de vin et de vivres, réussirent à forcer la passe dans le courant du mois suivant. Outre que ce ravitaillement nous était fort utile, on se flattait qu'ils ne pourraient point partir comme ils étaient venus et qu'ils contribueraient à la défense de la ville. Mais un matin que je rêvais à la fenêtre de notre chambre, tandis qu'André

Lascaris sommeillait encore, étendu sur son lit, je vis entrer dans la Corne d'Or deux magnifiques galères de course. Je jetai un cri de surprise et de joie qui acheva de réveiller André. Il vint près de moi. Nous ne nous doutions guère en les admirant que l'une de ces deux galères était le bâtiment sur lequel peu de jours plus tard nous devions prendre passage à l'improviste.

Elles étaient envoyées par la Sérénissime République pour ramener et escorter jusqu'à Venise tous les autres bâtiments que le Roi des Romains prétendait retenir. Je n'écris pas l'histoire et je n'entrerai pas dans le détail des négociations qui s'ensuivirent. On pense bien d'ailleurs que je n'en reçus point confidence. Tout ce que j'en ai pu savoir, c'est que Gabriel Trevisan, qui, avec messire Zaccharia Grioni, commandait les galères, refusa d'enfreindre les ordres de la République. Après dix jours de pourparlers, à la fin il se fâcha, jura qu'il partirait la nuit même, et ajouta, peut-être par manière de moquerie :

— Qui veut venir avec moi à Venise, qu'il vienne!

Mais Constantin Lascaris, qui avait eu, paraît-il, des relations avec ce Trevisan, le prit au mot. Tout fut réglé en quelques heures : le temps pressait. Nous n'apprîmes ce qui était résolu qu'au moment d'embarquer.

Un seul domestique nous accompagnait. Les adieux furent si hâtés que je n'ai pas même le souvenir de m'être senti déchiré en quittant ceux que selon toute vraisemblance je ne devais revoir jamais. Ai-je seulement tourné la tête vers cette maison qui m'était déjà plus chère que celle où j'étais né? Ai-je goûté, comme à cet âge, la joie tremblante et délicieuse de l'aventure? Je n'en sais plus rien... Et c'est ainsi que nous partîmes, mon jeune ami et moi, plus étourdis qu'insouciants, pour le plus périlleux, pour le plus insensé des voyages, pour un voyage dont il semblait presque sûr que nous ne reviendrions pas.

Si nous avions ressenti quelque appréhension, l'étrange et imposante cérémonie où nous assistâmes dès notre arrivée à bord nous en eût facilement divertis. Le comite, autrement dit le chef des rameurs et des mariniers, était venu recevoir le capitaine, messire Gabriel Trevisan à la porte de la galère, et comme nous nous y présentâmes quasi en même temps que

lui, naturellement nous dûmes attendre qu'il eût passé, mais nous le suivîmes de près.

On l'escorta jusqu'à la poupe dont il prit possession, et nous, oserai-je dire, aussi, avec cette seule différence que nous demeurâmes debout, tandis qu'il s'asseyait dans une grande cathèdre à dossier ogival, à pieds en guise de colonnes, dont les chapiteaux étaient ornés de feuilles et de masques. Cette cathèdre était placée sous un pavillon dont les amples tentures retombaient jusque dans l'eau, qu'elles devaient, pendant la course du navire, superbement balayer. La bannière armoriée de messire Trevisan était tenue droite devant sa chaise.

Les officiers défilèrent devant lui, le saluèrent et se rendirent aussitôt à leurs postes, savoir les huit nochers à l'avant et à l'arrière, le chef des arbalétriers sur une des ailes, le sous-comite sur le coursier avant et le comite à l'entrée du coursier arrière. (Je n'ai su que le lendemain que ce mot *coursier* désigne l'étroit passage de la proue à la poupe, entre les bancs des rameurs.)

Dès que messire Trevisan eut terminé cette espèce de revue, il se leva pour retourner dans son appartement; mais, nous apercevant, il eut la bonté de nous adresser la parole. Sans doute il l'adressa plutôt au fils de son ami Lascaris; mais nous nous tenions, par timidité, si serrés l'un contre l'autre qu'on ne pouvait guère parler à lui sans parler à moi; comme, dans le *Phédon*, Socrate n'a pas le choix de dire « O Simmias », ou « O Cébès », quand il dispute avec ces deux personnages : c'est toujours « O et Simmias et Cébès ».

Messire Trevisan nous demanda donc si nous avions soupé, et sur notre réponse que oui, nous avions soupé, il nous conseilla d'aller dormir le plus tôt possible.

— Je pense, — ajouta-t-il, — que vous avez apporté des matelas?... A moins que vous ne préfériez de coucher dans les branles?... Tout marin, à plus forte raison tout voyageur volontaire, peut avoir un matelas... à condition, bien entendu, qu'il le fournisse... et même un lit....

Le serviteur qui nous accompagnait répondit pour nous que nous n'avions pu nous embarrasser de lits, mais qu'il s'était pourvu de trois matelas et qu'il les allait disposer dans quelque coin de l'entrepont.

— Je ne le souffrirai pas, — dit messire Trevisan. — J'offrirai à ces deux enfants des places en mon paradis; et même je les leur offrirai pour rien, encore que selon les tarifs de Venise il leur en dût coûter deux marcs un quart d'argent fin.

Rien ne nous était si indifférent que ces questions de dépense ou d'épargne : à André parce qu'il était riche, à moi parce que je ne possédais rien en propre; mais ce nom de « paradis » nous monta l'imagination; et tel est le prestige des mots que la vue même des étroites soupentes où nous devions loger Dieu sait durant combien de jours, de semaines, ne dissipa point notre illusion. Nous ne concevions pas qu'un paradis pût n'être point un lieu de délices. Nous ne revînmes de cette erreur que le lendemain, lorsque l'on nous enseigna que le paradis n'était autre chose qu'une partie du château. Pour l'instant, nous étions comme les enfants qui ont les yeux gros de sommeil et qui trouvent tout simple qu'on ait préparé leur chambre sans qu'ils aient à s'occuper de rien : nous ne soupçonnions pas toute la peine que l'on avait dû prendre pour nous installer même si misérablement.

Nous entendîmes comme dans un rêve le branle-bas du départ. Le canon aurait pu tourner... peut-être a-t-il tonné en effet. Nous ne nous réveillâmes qu'au petit jour. Les rameurs n'avaient pas chômé de la nuit; une brise très fraîche les aidait et gonflait la grande voile latine qui avait comme des mouvements de respiration. Nous apprîmes en ouvrant les yeux que nous avions déjà franchi l'Hellespont. Notre curiosité s'était réveillée avec nous, mais elle semblait avoir changé d'objet tout soudain : elle ne s'intéressait plus qu'aux choses de la mer, les lettres et les fables lui étaient devenues indifférentes.

André, qui n'est pas médiocrement fier de son érudition, entreprit bien de me conter l'histoire d'Héro et de Léandre, mais ce fut par manière d'acquit. Je ne l'écoutais guère, et jamais lui-même ne s'était moins écouté parler. Nous admirions le bel ordre de la petite flotte qui nous suivait; mais surtout nous avions hâte de visiter la galère capitane sur laquelle nous avions pris passage.

J'ai fait depuis lors tant de voyages à travers les mers que je ne conçois plus les impatiences, pourtant bien naturelles,

que j'avais de connaître l'usage et le nom de toutes choses : elles étaient nouvelles pour moi. Rien ne me semblerait aujourd'hui si oiseux que de décrire la galère de messire Trevisan, et j'imagine que mes lecteurs, moins indulgents que moi-même à mes souvenirs, sauteraient ces pages inutiles.

Je me bornerai donc à dire que c'était, selon l'expression grecque, un *dromon*, selon l'expression vénitienne une *galia sotile*, subtile, ce qui signifie, on le devine, fine et légère. Elle avait cent quinze pieds de long pour quinze pieds à peine de large, et l'arbre maître, je veux dire le grand mât avait bien soixante pieds de haut. Le château de poupe, vu d'un peu loin, me parut d'une largeur disproportionnée et dangereusement élevé au-dessus des flots qu'il surplombait. : cette saillie sans mesure lui donnait une sorte de majesté branlante. Je n'éprouvai pas le besoin de le visiter, pour la raison un peu bien naïve que j'y logeais.

André me dit à ce propos qu'il n'avait pas lui-même visité Constantinople, sa ville natale, avant que les bienséances de l'hospitalité lui fissent un devoir de m'y servir de guide et de me la montrer. Les hommes sont ainsi faits : rien n'a de prix à leurs yeux que ce qui est hors de leur portée, soit dans l'espace ou dans le temps.

Je ne me souciai pas davantage d'explorer les chambres du milieu, celle des poudres ni celle des voiles, ni le « canal de l'arbre » où l'on range le mât quand on le couche. Mais je voulus voir la chambre du barbier, où l'on m'avait conté qu'il coupe les bras, les jambes, et fait maintes autres opérations horribles. Je n'y aperçus pour le moment rien dont l'aspect me pût faire frémir.

Comme Socrate, je dirais volontiers que ni les arbres ni les objets sans âme n'ont rien à m'apprendre : sauf de petits accès passagers comme celui qui d'abord m'avait fait courir de la proue à la poupe et d'un bord à l'autre, je n'ai de véritable curiosité que pour les hommes. Aussi m'arrêtai-je bientôt environ le milieu du coursier, je ne pouvais plus regarder que les rameurs à demi-nus, tout le reste s'était effacé à mes yeux. Leur accord, leur effort me semblait surhumain — inhumain. Je l'admirais avec un sombre enthousiasme et je ne sais pourquoi j'avais envie de pleurer. Je lançai un coup d'œil

furtif à André Lascaris, qui naturellement était près de moi comme de coutume, et je vis qu'il avait aussi les paupières humides. Nous comptâmes vingt-cinq bancs de rameurs, et nous étonnâmes tout bas qu'il suffît des forces unies de si peu d'hommes pour faire glisser la galère comme un oiseau à la surface de l'eau calme.

Je fus bien aise d'apprendre que ces pauvres gens n'étaient point des forçats, mais des hommes libres et convenablement gagés. Aussi avait-on pour eux quelques attentions; et par exemple, si l'un d'eux semblait sur le point de défaillir, le comite s'empressait de lui fourrer entre les dents un gros morceau de pain trempé dans du vin; au lieu que si c'eût été un esclave qui fût tombé pâmé sur son aviron, l'on se fût contenté de le fouetter jusqu'à ce que mort s'ensuivît ou apparence de mort, après quoi on l'eût jeté à l'eau.

Tout est nouveau pour les enfants; mais ils se familiarisent si vite avec les plus étranges nouveautés, que dans le même instant qu'elles venaient de les étonner, déjà elles ne les intéressent plus. Avant la fin du jour, nous étions si bien acclimatés aux choses de la mer qu'elles ne suffisaient plus à occuper notre esprit et qu'il lui fallait un autre aliment. Nous avions pris nos habitudes à bord : elles étaient fort nonchalantes, et lorsque nous comparions notre loisir au dur travail des rameurs et des nochers, nous étions un peu honteux, mais nous étions bien aises de n'avoir rien à faire de nos dix doigts. Nous avions tiré nos matelas de nos chambres du paradis, et sur le pont, devant le château de poupe, nous demeurions étendus à songer, durant les longues heures monotones; car à moins que l'on ne songe, dans un vaisseau creux, sur la mer violette, à quoi tuerait-on le temps?

Nous aurions préféré de lire; mais nous n'avions emporté que les bagages indispensables, je veux dire matériellement indispensables, et nous avions en effet deux matelas, nous n'avions aucun manuscrit. André Lascaris s'avisa que son illustre père ne m'avait jamais soufflé mot de Plutarque : c'était, entre les innombrables lacunes de mon éducation littéraire, à son sens, une des plus fâcheuses. Sa mémoire était excellente. Il connaissait plusieurs des *Vies parallèles*, il essaya de me les résumer. Avouerai-je qu'elles m'ennuyèrent.

Il paraît que Plutarque est un auteur que l'on doit lire chez soi. Sur mer, au bruit cadencé des rames, il fait bâiller.

André ne s'obstina point. Nous laissâmes Plutarque, et nous imaginâmes de nous raconter tour à tour, ainsi que dans les églogues alternées, les mauvais romans que nous avions lus, soit chacun de notre côté ou ensemble. Nous fîmes une remarque assez piquante : c'est qu'à un moment donné, tous les héros de ces romans accomplissent un voyage en mer, essuient une tempête, et sont sauvés du naufrage, mais sont pris par les pirates qui leur font subir les plus odieux traitements. Il est surprenant que les romanciers n'aient jamais su inventer autre chose : cela ne témoigne pas en faveur de leur fantaisie. Nous ne doutions point que pareille fortune ne nous fût réservée, et l'appréhension de ces dangers chimériques nous faisait complètement oublier les périls trop réels auxquels nous étions exposés.

Mais notre amitié était si exaltée et si tendre que l'idée de mourir en nous tenant par la main ne nous effrayait pas : elle nous devenait presque douce. Nous ne redoutions pas non plus l'esclavage, pourvu que le sort ne nous séparât point et que les pirates n'eussent pas la cruauté de nous vendre à des maîtres différents.

Cependant notre petite flotte ne s'éloignait pas de la terre jusqu'à la perdre de vue, et nous étions divertis de toutes ces puérilités par l'étude de la géographie, que nous apprenions comme il faut l'apprendre, si l'on veut bien songer que ce beau nom signifie peinture de la terre. A peine sortions-nous de l'Hellespont que nous aperçûmes Imbros, triste rocher que dominent trois pics arides. Nous passâmes entre cette île et celle de Stalimene, l'antique Lemnos, où il semble que pas un arbre ne puisse vivre. C'est là, me dit André, que Philoctète fut mis en quarantaine, et il murmura :

— Ce rivage est celui de la terre de Lemnos qui est entourée par les eaux; aucun pied mortel ne la foule, elle est inhabitée...

La morne simplicité de ces deux vers, les premiers du *Philoctète* de Sophocle me firent mieux sentir la désolation de ce lieu : tel est le pouvoir de la poésie; mais ce ressouvenir de la littérature fut bien, je crois, le dernier qui nous revint jusqu'au terme de notre voyage. Nous étions un peu émus tout les deux, parce que le vaisseau maintenant semblait se

diriger vers la haute mer et qu'à l'horizon nulle côte ni aucune voile n'apparaissait. Cependant, tournés vers la poupe, nous pouvions distinguer encore l'île aux crêtes aiguës, comme un nuage d'un plus sombre violet appesanti vers l'eau violette, et déjà, du côté de la proue, l'Aghion Oros, la sainte montagne de l'Athos s'élevait au-dessus des flots. Les anciens, dit-on, prétendaient qu'à l'heure où le soleil se couche sa grande ombre s'allonge jusqu'à Lemnos.

Nous passâmes, à quelque distance, car le cap Saint-Georges, à la pointe de la presqu'île, est dangereux. André m'assura même que jadis, plutôt que doubler ce promontoire, Xerxès avait préféré de faire percer l'isthme qui rattache l'Athos à la Chalcidique. Le canal de Xerxès est comblé depuis longtemps. Notre pilote se contenta de ne pas serrer la côte de trop près, et nous eûmes tout le loisir d'admirer les monastères aux façades blanches, perdues parmi les verdures presque aussi noires que celles des cyprès de Constantinople.

Nous vîmes aussi beaucoup mieux, en passant au large, les trois étranges doigts que la presqu'île tend ou crispe vers la haute mer. Devant leurs griffes notre galère décrivit un arc élégant, et celles qui nous suivaient ne s'écartèrent pas de notre sillage. Après avoir doublé la pointe de Kassandra, qui est la troisième et la dernière, nous entrâmes dans le golfe de Thessalonique et nous mîmes le cap au nord, messire Trevisan ayant l'intention de relâcher dans le port de cette ville durant plusieurs jours.

Lorsque nous aperçûmes la muraille crénelée qui la défend du côté de la mer, et par-dessus des centaines de maisons environnées de jardins, des coupoles, des églises, la rotonde, l'haghia-Sophia, et par-dessus encore le vieux château qui la domine, je repris avantage sur André Lascaris. Son érudition me semblait considérable et je n'étais qu'un jeune barbare ignorant; mais j'avais l'expérience des voyages et jamais il ne s'était éloigné de Constantinople « même pour faire la promenade des murs », comme disait Phèdre de Socrate.

Naturellement, il n'était pas si naïf de croire que la cité-reine fut la seule ville importante de l'univers; mais il savait qu'elle ne l'était point parce qu'il l'avait ouï dire et que ses maîtres le lui avaient appris : jamais il n'avait vu aucune autre

grande ville de ses yeux. Moi, j'étais né à Moscou, j'avais visité Kiev sur le Dniepr, et Tirnovo chez les Blaques ou Bulgares. Je ne fus pas moins étonné à la vue d'une ville « habitée », comme dit Xénophon, qui, bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une colline, aurait bien pu me rappeler Kiev, mais qui me rappela Constantinople même. Je pris un air supérieur et je dissimulai mon étonnement dont j'avais honte : André Lascaris trahit ingénument le sien.

Après que nous eûmes débarqué, je me vis obligé de reconnaître que j'étais un fort petit personnage en dépit de mon nom historique ou fabuleux. On ne prenait garde qu'au fils de Lascaris, qui avait des lettres pour tous les notables de la ville, et s'il n'eût signifié à ses hôtes qu'il entendait ne se point séparer de moi plus que de son ombre, j'aurais bien pu jusqu'à l'heure de repartir traîner sur les quais du port, tandis qu'on le festoyait. J'étais moins sensible aux amusements et aux plaisirs qui nous étaient prodigués qu'à l'amitié d'André Lascaris qui me permettait de les partager avec lui et qui était intraitable sur cet article.

On nous montrait aussi les monuments et les curiosités de Thessalonique, on ne nous faisait grâce d'aucune; mais je dois avouer qu'il était moins que jamais question de littérature, moins même que pendant mon premier voyage, puisque c'est à Tirvono que j'ai feuilleté pour la première fois les copies manuscrites de deux romans, celui d'Alexandre le Grand et celui de la Guerre de Troie.

La jeunesse est inconstante et je ne souffrais plus d'une privation qui peu de jours auparavant, dans le moment de quitter Byzance, m'aurait semblé intolérable. Je crains fort qu'André Lascaris ne marquât aux Belles-Lettres la même ingratitude et la même indifférence que moi. La jeunesse aime aussi le changement pour le changement. Croirait-on qu'après un si bref séjour à Thessalonique nous étions déjà las de la terre ferme et nous fûmes bien aises de reprendre la mer?... Nous n'avions pas vu quatre fois le soleil se coucher derrière les montagnes de l'Occident que déjà la monotonie et la lenteur de la navigation nous excédait.

Nous suivions la côte, mais de trop loin pour ensuite pouvoir conter sans mensonge que nous ayons vu, de nos yeux vu, les

lieux célèbres dans l'histoire, dont les matelots, habitués de ces parages, au fur et à mesure nous récitaient les noms. L'Olympe, à cette distance, ne nous fit pas grand effet, ni l'Ossa. La vallée de Tempé, qui est entre les deux, et que l'on nomme à présent Lykostoma ou la gueule du loup, se révéla du moins à nous par l'âpre parfum de ces térébinthes, par l'odorant et subtil message de ses gattilliers et de ses jasmins.

Un peu plus bas, après avoir dépassé Skiathos, nous nous glissâmes entre le continent et l'Eubée qui est un paradis de verdures, et d'abord de l'est à l'ouest, puis vers le sud-est, nous empruntâmes des canaux qui me semblèrent presque aussi étroits que le Bosphore. L'Euripe même l'est bien davantage. Il contraria longtemps notre marche, parce que d'heure en heure le sens de son courant se renversait. Puis de nouveau la mer parut s'élargir. On nous indiqua la baie de Marathon, mais déjà nous ne pouvions plus distinguer la rive. On nous dit que nous étions à peu près à la hauteur d'Athènes : on aurait mieux fait de ne rien nous dire. Nous vîmes le cap Sounion, les ruines dorées des temples de Poseidon et d'Athèna qui se dressent vers le ciel pur; mais notre galère, hélas! évita le golfe d'Egine, et poursuivit sa route vers le sud.

Ce n'est pas ici un journal de bord. Qu'ai-je de plus à dire? Une fois encor nous nous rapprochâmes de la terre, nous contournâmes l'Argolide et nous entrâmes dans le golfe de Nauplie. On nous avisa, à la dernière minute, que messire Trevisan devait nous débarquer dans ce port. Je ne crois pas qu'il y eût autre chose à faire et il repartit en effet presque aussitôt après nous y avoir jetés. Je ne puis sans un tremblement de tout le corps, après de si longues années et tant d'aventures, me ressouvenir de notre détresse, lorsque du mur fortifié qui protège la ville du côté de la mer, nous vîmes s'éloigner la galère qui ne nous avait amenés jusqu'ici que pour nous y abandonner.

Bien que messire Trevisan nous eût courtoisement dit adieu et n'eût point pour nous laisser profité de notre sommeil, nous étions prêts de dire comme Philoctète :

— Qu'ils furent contents quand ils me virent recru de fatigue et endormi dans une roche creusée! Alors ils s'éloignèrent, ayant déposé près de moi, comme la provende d'un

misérable mendiant, quelques vivres et quelques haillons.

Nous nous exagérions beaucoup notre malheur. D'abord, ce qui plus que toute autre chose nous épouvantait, c'est que nous ne savions même pas au juste en quel lieu de la Morée nous nous trouvions. Nous avions entendu le comite, les nochers, le capitaine lui-même parler toujours de Napoli de Romanie. Nous ignorions que c'était le nom vénitien de Nauplie, et que les Vénitiens avaient changé le nom de cette ville parce qu'ils en étaient les maîtres et légitimes possesseurs, l'ayant achetée, depuis plus de soixante ans. Le lion de Saint-Marc, que nous avions vu sculpté en bas-relief sur la muraille du château de Palamède aurait pu nous avertir; mais nous ne connaissions pas le sens de ce symbole.

Messire Trevisan, qui à Napoli de Romanie avait autant d'autorité et jouissait d'autant de considération qu'à Venise, avait employé les brèves heures de sa relâche à nous assurer un gîte, des protecteurs et à ordonner tout le reste de notre voyage, par terre, jusqu'à Mistra. Il avait eu seulement le tort de nous traiter un peu trop comme des enfants, et n'avait pas jugé à propos de nous dire ce qu'il faisait pour nous. Aussi eûmes-nous le regret de ne pouvoir lui témoigner notre gratitude; mais nous sûmes apprécier la surprise quasi miraculeuse que nous lui devions, de nous voir soudain recueillis et choyés comme des princes, dans l'instant même que nous pensions être réduits à la condition misérable de vagabonds sans feu ni lieu.

Nos hôtes désignés, qui nous guettaient, eurent la discrétion et l'intelligence de nous laisser pleurer et lamenter tout notre soûl. Ils ne se montrèrent à nous qu'au moment que la source de nos larmes menaçait de tarir et que nous-mêmes nous étions un peu inquiets, un peu honteux de sentir notre désespoir se calmer. Ils nous prirent par la main, ils nous dirent des paroles qui ne signifiaient pas grand chose et que d'ailleurs nous n'écoutions pas; mais leur voix était compatissante et douce.

Ils nous menèrent dans une de ces maisons que les Vénitiens appellent indistinctement des palais, quelles qu'en soient les proportions. Celle-ci n'était pas fort grande; mais le style de l'architecture et surtout le mobilier nous rappelèrent si

bien l'hôtel des Lascaris à Constantinople que dès la première nuit nous fîmes tous deux le rêve que nous y étions retournés. Vraiment, notre chambre était pareille à celle que là-bas je partageais avec mon cher André; nos lits étaient pareils, et les lutrins et les écritoires.

Parmi ce décor familier, une paresse nous envahissait. Certes, nous avions besoin de repos, et il nous semblait que nous l'avions bien gagné; mais il n'eût pas été difficile de nous séduire et de nous faire pour jamais renoncer aux hasards du voyage. Nos hôtes n'eussent demandé qu'à nous retenir, car ils nous avaient pris en affection. Si je compte bien, ils nous gardèrent un mois. Après ce temps, ce n'est pas la raison qui nous revint, mais le sentiment de l'obéissance que nous devions aux ordres de Constantin Lascaris. Un soir que nous étions seuls tous deux, déjà au lit et près de nous endormir, André me dit gravement :

— O Anacharsis, que penserait de nous mon père, s'il savait qu'au lieu de poursuivre notre route selon ses instructions nous nous oublions ici dans les délices de Capoue?

— Je suis sûr qu'il nous pardonnerait, — m'écriai-je. — Il est si bon!

— Oui, — fit André qui ne put se défendre de sourire. — S'il le savait, il nous pardonnerait sûrement; mais c'est qu'il ne peut pas le savoir; nous sommes donc inexcusables, car nous abusons de sa confiance et de sa bonté.

Je m'écriai encore qu'il disait vrai, et notre résolution fut aussitôt prise. A la pensée de quitter cette ville, cette aimable maison, nous avions le cœur déchiré; notre chagrin était si grand que nous n'osions nous le confier l'un à l'autre; nous préférions garder le silence; et cependant nous ne songeâmes point à transiger avec notre devoir; notre conscience rigoureuse ne nous permit pas même d'hésiter une seconde. Ah! qui me rendra sur mes vieux jours la délicatesse des sentiments de l'enfance, leur naturel et leur spontanéité?

Deux jours plus tard, après avoir, tout en larmes, pris congé de ceux qui nous avaient offert une si généreuse hospitalité, nous cheminions sur la route d'Argos; et déjà notre chagrin de tout à l'heure, pourquoi rougirais-je de l'avouer? était de l'histoire ancienne. Nous n'étions plus seuls et réduits

à la société de l'unique serviteur que nous avions emmené de Constantinople : nos hôtes ne l'avaient point souffert. Ils nous avaient donné plusieurs autres domestiques, des guides, un nombreux bagage et d'amples provisions. Des mulets et des ânes portaient notre matériel et nous-mêmes. Nous formions, toutes proportions gardées, ce que les marchands qui font le commerce entre la Moscovie et la Chine appellent une caravane.

Le terrain ne nous permettait pas de nous déployer en ordre de bataille, et soit dans la montagne, soit même à travers la plaine, nous étions réduits à marcher en file, par des sentiers à peine tracés où le sabot indifférent de nos bêtes écrasait les feuilles et les fleurs des myrtes et des lauriers roses. J'étais si enfant que ce qui me paraissait plus pénible, c'était de ne pouvoir aller côte à côte ni deviser avec André Lascaris, ni même le voir si je marchais devant ou être vu de lui si je marchais derrière. Je fus, hélas! bientôt diverti de ces soucis puérils par la fatigue. Tous nos ânes et tous nos mulets étaient également bâtés, soit qu'ils portassent des personnes ou des colis, et ceux-ci ne sentent point les cahots : les humains sont plus sensibles.

En arrivant le soir à l'étape, j'étais si courbatu que je n'imaginais pas que je pusse aller plus loin. Je le dis en gémissant à André, qui me repartit du même ton pleurard qu'il n'était pas moins harassé que moi. Là-dessus nous nous endormîmes à la belle étoile, et après une excellente nuit *sub Dio,* nous nous réveillâmes dès l'aube si dispos et si frais qu'il ne nous souvenait même plus de cette épreuve : nous étions tout prêts à la recommencer.

Cela était fort heureux, car nous dûmes la recommencer plus de trente fois. Si j'ai bonne mémoire, nous mîmes plus d'un mois pour nous rendre de Napoli de Romanie à Sparte. Je ne m'ennuyais pas à proprement parler : avec André Lascaris jamais je ne m'ennuie; mais je crains d'avoir fort peu ou mal profité de ce voyage, qui aurait dû être un voyage d'étude. Il faut croire d'abord que j'avais, comme dit l'Écriture, des yeux pour ne point voir; car je n'ai gardé que le souvenir d'une effroyable monotonie (encore qu'elle ne m'ennuyât pas), et je sais maintenant, mais par ouï-dire, que les lieux que nous

parcourûmes sont, dans leur sauvagerie même, divers et, selon l'épithète chère aux anciens Hellènes, bigarrés.

Ces lieux sont illustres et j'y passai sans prendre garde que je foulais aux pieds l'histoire... que dis-je, l'histoire? Non pas l'histoire, mais la fable, et cela aurait dû bien davantage frapper mon imagination; mais quand nous campâmes dans Argos, qui n'était alors qu'une petite ville aux maisons blanches, entourées chacune d'un médiocre jardin, c'est à peine si André, pour m'avertir, prononça du bout des lèvres les noms fameux d'Agamemnon et d'Oreste. Je dois confesser loyalement qu'il est très difficile de penser à ces héros d'une façon, si l'on peut dire, homérique, dans une ville qui ne présente plus les moindres vestiges d'antiquité, et parmi des gens vêtus à la mode d'aujourd'hui.

Nous traversâmes Tégée sans nous rappeler que le même Oreste, après son crime, y trouva un asile contre la justice des hommes, sinon contre la colère des Immortels et des Euménides. Mais à quoi bon donner ici le détail de notre itinéraire, après qu'il m'a fallu avouer quel pauvre voyageur je fais et quel témoin de peu de crédit? Mieux vaut brûler les étapes de mon récit, et comme par enchantement me transporter avec mon lecteur au pied du Taygète, sur les rives de l'Eurotas.

Nous y arrivâmes environ la fin d'une journée qui avait été chaude, une grande heure encore avant le coucher du soleil; mais déjà la montagne faisait sur la vallée, fertile et fleurie comme un jardin, une nuit artificielle, tandis que les plus hautes cîmes, éclairées comme en transparence par l'astre qui se cachait derrière elles, à qui elles empruntaient son rayonnement, toutes baignées d'hyacinthe et d'or, dessinaient ou noyaient leurs profils parmi l'éblouissement du ciel.

Je remarquai dans le flanc du mont deux brèches profondes où les ombres à cette heure n'étaient pas d'une couleur d'ombres, mais diaprées, mais changeantes comme la gorge d'une colombe, irisées comme ces verres anciens de Byzance que Lascaris a daigné me faire voir en son hôtel, et qu'il garde pour le plaisir des yeux, mais où il n'oserait plus boire.

C'est peut-être là tout ce que je sus distinguer du paysage; c'est du moins tout ce qu'en a su conserver ma mémoire;

mais aujourd'hui encore elle n'a qu'à me représenter ces traits essentiels, cette rencontre et ce contraste du jour et de la nuit, ces deux brèches au versant du Taygète et, dans leurs mystérieux replis, ces ombres mouvantes, pour qu'à l'instant même tout l'ensemble du tableau ressuscite devant moi, et me saisisse comme au premier aspect. Je souhaite que le même miracle s'accomplisse en faveur de ceux qui liront ces lignes; car pour moi je ne saurais peindre naïvement que ce que mes yeux ont vu.

André, à ce moment, me dit presque bas, et comme si c'eût été un redoutable secret :

— D'après les descriptions de ces lieux que j'ai pu lire, ici devait être le rocher des Apothètes, d'où les Spartiates jadis précipitaient dans le gouffre les enfants mal venus.

Oui, c'était bien un secret, un secret plein d'horreur, je ne pus me défendre de frémir; et de même que je réduisais le paysage aux seuls traits qui m'avaient frappé d'abord, il me parut que le ressouvenir de cette barbare coutume suffisait à évoquer Lacédémone avec ses dures lois et son inhumanité.

Je regardai autour de moi... mais je ne crois guère que les morts reviennent, et encore moins les villes mortes. Je ne vis même point ses ruines : elles ont péri. Je ne vis que, çà et là, quelques villages tout neufs, blancs parmi les verdures que la nuit tombante faisait maintenant presque noires.

Une fraîcheur frissonnante et fiévreuse montait vers nous de l'Eurotas endormi. Comme les Francs de Villehardouin, nous abandonnâmes Lakédémonia, deux fois en vain reconstruite et détruite, pour nous acheminer vers Mistra, dernière étape de notre long voyage.

Lorsque nous y atteignîmes, les étoiles brillaient au ciel, la lune restait cachée. Mais je n'étais pas de ces enfants que l'obscurité intimide; et ce qui m'eût rassuré en tout état de cause, c'est que je reconnaissais parmi les ténèbres l'ombre d'une ville pareille à celles qui m'étaient familières. Je pouvais me croire une fois de plus retourné à Constantinople, en gravissant une rue montante, malaisée, où de part et d'autre étaient confondus les monastères, les églises, les pauvres maisons et les palais.

J'entrai à Mistra comme Notre Seigneur à Jérusalem, sur mon âne. Nous ne fûmes pas moins traités comme des hôtes d'importance. Je ne sais qui avait donné avis de notre venue; mais nous trouvâmes, sans avoir à nous en soucier, un logement fort honorable, et je partageai avec André Lascaris, comme à Nauplie, une chambre qui me rappela celle dont les fenêtres donnaient sur la Corne d'Or. Dès le lendemain, nous eûmes audience du despote, qui était alors Démétrios Paléologue.

Les ans seuls pouvaient lui donner sur nous une apparence de supériorité. Il eut le tact de ne s'en point prévaloir et de nous parler comme un égal. Au fait, il l'était, et rien de plus : je suis allié aux grands-princes de Moscovie, André Lascaris descend des empereurs de Byzance.

Notre conversation fut d'ailleurs insignifiante. Mais quand nous rappelâmes au despote que nous étions venus à Mistra expressément pour recevoir les leçons de Gemistos Plèthon, il nous repartit, en hochant la tête, que le philosophe, centenaire ou peu s'en faut, ne lui paraissait plus guère en état d'enseigner.

Nous n'apprîmes pas sans émotion que notre futur maître était sur le point d'accomplir l'année séculaire de son âge; mais nous l'apprîmes sans inquiétude. Les enfants, surtout dans les conjonctures extraordinaires, ont une sorte de logique étrange et fort indépendante des principes de la pure raison. Ce qui nous paraissait inconcevable et impossible *a priori*, c'est qu'après avoir passé la mer aux mille bruits sourds, au sourire innombrable, nous eussions fourni une si longue et si fatigante course à travers la montagne stérile, à travers la plaine fleurie, pour solliciter les conseils d'un maître, qui, sous prétexte de vieillesse ou de mort, au dernier moment nous fît faux-bond.

Notre confiance fut un peu ébranlée le lendemain, lorsqu'enfin nous pûmes rendre visite au philosophe et le voir de nos yeux. Comme Hippocrate, fils d'Apollodore et frère de Phason, dans le dialogue de Platon intitulé *Protagoras*, nous nous éveillâmes dès le matin profond; et n'ayant point à portée de notre voix de Socrate à qui nous adresser, c'est entre nous que nous échangeâmes ces répliques illustres :

— O très cher André, je t'apporte une bonne nouvelle. *Annuntio tibi gaudium magnum...*

— Bienvenues seront tes paroles, ô Anacharsis. Mais de quoi s'agit-il, et pourquoi m'as-tu si tôt tiré de mon sommeil?

— Protagoras... non, pardon... Gemiste Plèthon est ici.

— Au moins depuis avant-hier. Je le savais, — repartit André Lascaris en riant et en s'étirant.

Nous fûmes presque aussitôt dans la rue, où nous trouvâmes de nombreux passants. C'étaient presque tous de fort jeunes garçons, et ils avaient bien l'air d'écoliers qui vont à l'école. Nous n'hésitâmes point à les questionner, car naturellement ils ne nous intimidaient pas, et nous sûmes que c'étaient les disciples de Gemiste qui se rendaient auprès de leur maître. Nous les suivîmes, et fûmes bien étonnés de voir qu'ils entraient dans une chapelle ornée de fresques alors toutes fraîches, mais je n'y prêtai guère attention.

Le lieu était si étroit, et nous y étions si pressés les uns contre les autres que nous n'avions point la liberté ni des regards ni des gestes. Pourtant, après m'être insinué au premier rang, avec André dont je ne lâchais pas la main, je vis soudain celui que nous étions venus chercher.

Il était étendu sur la pierre d'une tombe où l'on avait placé d'abord un matelas, et je ne sais pourquoi je songeai aux pauvres couchettes où nous avions dormi dans le paradis de la galère capitane. Il était si parfaitement privé de mouvement et de couleur que je ne doutai point qu'il ne fût mort tout de bon et exposé, en attendant les funérailles, à la vénération des fidèles. Je ne changeai point d'idée quand il remua, de façon imperceptible, mais je fus saisi d'horreur et d'épouvante, comme si en effet j'avais vu remuer un cadavre. Je tirai dehors André Lascaris, et m'étant remis au grand air, je fis le brave, je lui dis en termes trop familiers, à peine convenables, que je craignais que nous ne nous fussions dérangés pour rien.

Nous ne jugeâmes point à propos de chercher, ni le lendemain ni le surlendemain, à revoir ce moribond; mais nous étions informés exactement de son état par les disciples de tout âge établis à demeure dans la ville afin de suivre ses prédications philosophiques; ils s'étaient empressés autour

de nous dès que l'arrivée d'un Lascaris leur avait été signalée. Anacharsis n'était pas non plus un nom méprisable. Il les étonnait d'abord un peu; il les eût étonnés moins si celui qui le portait avait eu la longue barbe blanche de Gemistos Plèthon et son visage de centenaire : ce raisonnement est bizarre, et même absurde, mais humain. Enfin l'on s'habituait à voir un Anacharsis de dix-neuf ans, et l'on me rendait les mêmes honneurs qu'à André.

Nos nouveaux amis eurent même l'obligeance d'annoncer au sage notre venue. C'est apparemment un jour qu'il avait recouvré l'ouïe. Il avait aussi recouvré la parole, car il leur répondit que nous l'approchions bien tard, et sans doute juste à temps pour le voir mourir, mais qu'il serait aise de connaître, avant de fermer ses yeux pour jamais, ceux qu'averti par une voix il tenait déjà ses futurs apôtres, et qu'il nous recevrait à la première occasion.

Ces façons de parler sybillines nous causèrent un trouble étrange, et je crains bien que nous n'ayons lâchement souhaité qu'il mourût avant de nous donner audience. Comme presque tous ceux qui sont appelés, nous résistions à la vocation. L'initié de la veille tremblait et tentait d'abord de fuir, quand les prêtres de Delphes voulaient pour la première fois l'obliger de s'asseoir sur le trépied sacré. Cependant, Gemistos Plèthon ne mourut pas, et l'on nous fit savoir, dès la fin de la même semaine, que nous allions être admis en sa présence.

Ce ne fut pas, ainsi que je le redoutais, dans une chapelle toute peinte à fresque de haut en bas, ou dans la crypte funèbre d'un monastère, mais en pleine campagne et à la lumière du ciel. Le temps depuis plusieurs jours était radieux et la chaleur accablante. Nous reprîmes les montures qui nous avaient amenés jusqu'à Mistra, car nos amis nous avertirent que la route était fort longue; et comme nous nous étonnions qu'un vieillard, qui n'avait plus que peu d'heures à vivre, en pût affronter la fatigue, on nous répondit que Plèthon avait une affection toute particulière pour le lieu où il nous donnait rendez-vous. Il avait voulu le revoir une dernière fois, et il s'y était fait dès la veille transporter dans sa litière. Des moines du voisinage lui avaient donné asile pour la nuit.

Nous demeurâmes en chemin plus de deux heures, dure-

ment secoués par nos ânes; mais les incidents de la promenade nous amusèrent et l'Eurotas nous enchanta. Nous le passâmes plusieurs fois à gué. On l'appelle maintenant le fleuve royal : ce n'est qu'un ruisseau, où l'eau se cache entre les roseaux frémissants, et dont le courant, plus mutin que furieux, emporte parmi les cailloux les fleurs des agnus-castus et des lauriers-roses; mais des peupliers majestueux forment la haie sur son passage.

— Voici l'Amyklæon, nous sommes arrivés, — dit enfin l'un de nos compagnons.

Nous vîmes un tombeau encore, mais qui n'avait point la médiocrité ni la tristesse des tombes chrétiennes; et comme j'en faisais un peu trop naïvement la remarque :

— C'est que celui, — nous dit-il, — qui repose ici, n'est en effet ni un saint, ni même un pauvre pécheur baptisé, mais Hyakinthos, fils d'Amyclas, que Phœbus Apollon aimait, et qu'il a tué, le maladroit, en jouant avec lui à lancer le disque. Les dieux meurtriers ne sont pas punis, mais honorés. Aussi vous le voyez, ô enfants, a-t-on placé sur le sépulcre même de la victime la statue de l'immortel assassin. Elle est de bronze, et haute de trente coudées; le trône où elle est assise est d'ivoire et d'or. Elle doit être ancienne entre les plus anciennes, puisqu'elle est, ainsi que vous en pouvez juger vous-mêmes, du style que l'on appelle archaïque, et c'est miracle qu'elle se soit conservée intacte jusqu'à nous; mais les traditions et les souvenirs ont péri; les hyacinthies, ou fêtes d'Hyakinthos, que l'on célébrait jadis chaque année en ce mois de mai où nous sommes, n'attiraient plus ici de fidèles, quand Plèthon a rétabli la coutume d'y venir en pèlerinage, entouré de ses disciples. Hélas! il y vient sans doute aujourd'hui pour la dernière fois.

Nous prîmes garde alors que le vieillard était assis près du monument sur un trône à peine moins élevé que celui de Phœbus-Apollon. Le flot des disciples qui l'environnaient montait jusqu'à lui depuis la rive du fleuve. En dépit du décor païen, la scène me faisait plutôt songer à toutes celles que j'avais imaginées dès mon enfance d'après l'Évangile ou la Bible; ce philosophe, qui avait restauré, me disait-on, le culte d'Hyakinthos, me rappelait tels que je me les étais figurés toujours les prophètes d'Israël, avec une barbe inculte, un air

sourcilleux, une voix d'outre-tombe, un manteau orgueilleusement râpé et troué.

Mais dès qu'il sut que nous étions là, il ordonna que l'on nous fît approcher, il nous parla et j'entendis bien que sa voix était douce. Une immense bonté, un peu incertaine, tombait sur nous de ses yeux presque aveugles, mais lumineux; et chose étrange, si près de lui, nous n'avions plus peur. Nous ne tremblions plus devant le buisson ardent.

Il nous parla, mais il s'adressait à la foule tout entière; et la foule pouvait l'entendre, car sa voix était douce, mais nettement articulée et portait loin. Cependant il avait fait un signe, et ceux qui d'abord s'étaient écartés pour nous livrer passage, se resserraient autour de lui et de nous.

— O enfants, — nous dit-il, — on m'a fait connaître que mon ami, l'admirable Constantin Lascaris vous a envoyés vers moi. Il désire que je complète votre éducation inachevée, et qu'après les poètes, les historiens, les orateurs, les tragiques, les faiseurs de comédies, je vous apprenne à lire, à pénétrer les philosophes. Vous venez bien tard, et cependant vous venez à votre heure, mais je dois vous expliquer ces paroles, qui semblent contradictoires.

» Ton illustre père, ô André, a-t-il oublié que je suis près d'accomplir la centième année de mon âge? Ou bien se figure-t-il que je suis immortel? Aux Dieux ne plaise!... Je ne crains rien : je sais que le Destin a fixé mon terme, que je ne dois pas survivre à la Cité-Reine et qu'elle succombera bientôt. Je prévois aussi les choses futures, ainsi que tous ceux qui vont disparaître. Il m'est révélé que de cette catastrophe datera pour l'Intelligence une ère nouvelle et splendide, et que vous serez deux lumières parmi cette clarté, comme je fus moi, peut-être, une humble veilleuse parmi les ténèbres de mon temps. Mais c'est à ma pauvre lampe que vous devez allumer votre flambeau, et voilà, ô enfants, pourquoi je vous disais que, si vous êtes venus bien tard, vous arrivez cependant à l'heure due.

» Je n'ai pas le loisir de vous enseigner la doctrine de Platon, mon divin maître, ni celle d'Aristote que je n'aime pas et dont j'ai commencé d'ébranler les autels. Vous ne continuerez pas moins mon œuvre et c'est vous qui l'achèverez. Comme moi,

vous vous instruirez vous-mêmes en lisant les écrits de Celui qui a fait dire à Socrate tant de choses que Socrate n'avait pas dites; vous aurez la joie d'y découvrir seuls des beautés qu'un maître ne vous indiquera pas. Comme moi, vous apporterez ses textes précieux aux savants, aux écoliers de l'Italie et des royaumes situés encore plus loin vers l'ouest; mais vous ferez mieux que moi, car la nécessité vous obligera de transporter par delà les mers et les monts vos bibliothèques tout entières, et au lieu de transcrire les anciens livres d'une main patiente mais toujours trop lente, une invention merveilleuse, que les sots attribuent déjà au Malin, vous permettra d'en multiplier indéfiniment les copies, de les distribuer sans compter à l'humanité avide de savoir.

» C'est en corrigeant ces copies que vous apprendrez ce que vous étiez venus me prier de vous apprendre. Je ne serai pas entre vous et le Maître, ma sombre figure ne gâtera pas votre joie. Il vous semblera que près de la palestre de Tauréas, vis-à-vis le sanctuaire de Basilè, ou sur la rive de l'Ilissus, au pied du platane très élevé, à l'ombre odorante du gattillier fleuri, comme Charmide et le beau Phèdre, comme Ménexène et Lysis, vous vous entretenez avec lui familièrement, vous lui posez des questions et, s'il tarde à vous répondre, vous le tirez par le pan de son manteau. O enfants, combien votre tâche sera moins laborieuse, moins ingrate, et pourtant plus effective que la mienne! Je vous le dis en vérité, par vous une seconde fois le miracle grec va s'accomplir...

Comme en prononçant ces mots mystérieux le vieillard avait baissé la tête, et que maintenant il se taisait et semblait méditer profondément, André Lascaris s'enhardit jusqu'à lui demander d'une voix qui tremblait un peu :

— O illustrissime Plèthon, qu'entends-tu donc par miracle grec?

— O André Lascaris, fils de Constantin, — repartit Plèthon, — le miracle grec, c'est le triple miracle de la beauté, de la raison et de la mesure, qui s'est produit sur la terre voilà près de deux mille années. Les hommes qui sont nés et qui sont morts en ce siècle, le cinquième avant la prétendue rédemption, ont connu la perfection et le juste équilibre. Ceux qui sont venus plus tard n'ont pas eu semblable fortune;

mais durant son règne trop passager, trop bref, l'Idée avait illuminé le ciel de feux si purs et si ardents qu'après deux millénaires ils ne sont pas encore éteints. Je crois bien que jusqu'à la fin des temps les poètes et les penseurs ne verront clair que par les restes de cette clarté. Comme celui qui, pour apercevoir le premier le soleil levant, se tournait vers les montagnes du couchant où l'aube d'abord se mire dans la neige des sommets, tous les hommes depuis deux mille ans se tournent vers l'orient d'où nul autre soleil ne surgira plus, mais où ils voient encore les derniers reflets de celui qui pour jamais s'est couché.

Cette magnifique et subtile comparaison enthousiasma tous les auditeurs. L'un d'eux, un tout jeune homme, presque aussi près de l'enfance qu'André Lascaris et que moi, ne put se défendre de s'écrier :

— Tu es un poète, ô Gemistos Plèthon!

Je ne saurais, jusqu'à mon heure dernière, oublier l'étrange rire, sarcastique et déchirant, de l'illustre vieillard quand il entendit ce mot :

— Poète? — répondit-il amèrement. — Hélas! non, je ne suis pas un poète, je ne suis qu'un triste théologien. Philosophe d'intention, théologien de profession. Je n'en ai que plus de mérite à croire au miracle grec; car, voici l'heure venue de jeter le masque : ô enfants (et de nouveau il se tourna vers nous), C'EST LE SEUL MIRACLE AUQUEL JE CROIS.

Je me mis à trembler de tous mes membres. Je ne jurerais pas que j'eusse alors des sentiments très religieux, je n'en sais plus rien; mais j'étais au moins fort superstitieux, et je ne doutai pas que ces paroles d'une impiété inouïe n'attirassent dans l'instant même une réplique foudroyante du Ciel. Foudroyante est bien le mot : je m'attendais à voir le tonnerre abattre ce vieillard insolent au pied du tombeau d'Hyacinthe et de la statue d'Apollon Amycléen.

Mais le feu céleste l'épargna, et je ne pus m'empêcher de faire réflexion que les anciens dieux avaient moins de patience que le nôtre. Quand Ajax, fils d'Oïlée, jeté par la tempête sur un roc, cria en tendant le poing : « Je m'en tirerai malgré les Immortels », Poseidon n'hésita pas à frapper de son trident le roc qui s'abîma dans les flots.

Cependant Gemistos Plèthon continuait de blasphémer impunément.

— On m'a, — grondait-il, — dépêché voilà de cela dix-sept ans, au concile de Florence, pour travailler à la réconciliation des deux églises. Ah! je puis dire que je me suis fièrement acquitté de ma mission! J'ai bien fait tout ce qui dépendait de moi pour maintenir le schisme. Je n'ai prêché en cette ville et à la cour des Médicis d'autre évangile que celui de mon divin maître, de mon seul maître, Platon. J'y ai fondé une académie, et c'est encore mon maître qui en est le maître. Je vous préparais les voies, ô enfants, j'étais votre saint Jean précurseur.

» Écoutez donc ma suprême parole, alpha et oméga de ma doctrine, afin qu'elle vous soit toujours présente et vous inspire dans tout le cours de votre apostolat. Recevez maintenant le plus haut degré de l'initiation. Voici le mystère des mystères. O enfants, je vous annonce une grande joie et une bonne nouvelle : c'est que le grand Pan n'est pas mort, les Immortels ne sont pas morts.

» L'idée grecque n'est pas seulement éternelle, mais une et indivisible. Ni la sagesse ni la beauté que nous avons conçues ne demeureraient concevables si les dieux innombrables dont nous avons peuplé l'univers s'évanouissaient, le laissant vide et désolé; mais il n'est pas vrai que le Dieu étranger ait anéanti leur puissance. Quand je tourne les yeux vers l'Olympe, cette cime auguste ne m'apparaît point déserte : j'y vois les douze grands dieux assis autour de la table où le bel échanson leur verse l'ambroisie.

» Je ne suis ni incrédule ni impie envers les divinités plus humbles qui habitent les forêts, les champs, les sources. Si je me promenais avec Socrate, nu pieds, sur les bords de l'Ilissus, près de l'endroit où Borée enleva l'Orithye, je ne lui dirais pas comme Phèdre : « Crois-tu que cette fable est vraie? » Car je ne me permettrais pas d'en douter.

» S'il me plaisait, je saurais aussi, ni plus ni moins que le premier exégète venu, interpréter les mythes doctement, mais en les dépouillant de leur grâce et même de leur véritable signification, qui est diverse, ondoyante, et non point positive comme le veulent croire les savants. Je dirais, par exemple, qu'Hyacinthe dont voici le tombeau supposé, n'était pas un

bel éphèbe qu'Apollon aima et fit mourir par accident, mais qu'il symbolise, comme les Hyades, la pluie, l'humidité féconde, la fraîche végétation du printemps, que dessèchent et tuent les ardents soleils de l'été.

» Mais pourrais-je aller jusqu'au bout de cette explication pédante, si je lève seulement les yeux vers la statue de bronze que vous voyez là, qui représente le dieu meurtrier, presque stupide de douleur et de remords, sur la tombe de son jeune ami?

Tous involontairement nous tournâmes nos regards du côté de la tombe et de la statue. Celle-ci, que touchaient les rayons du soleil déclinant, semblait d'or et non plus de bronze; elle resplendissait miraculeusement. Puis soudain elle s'éteignit, une brise trop fraîche s'éleva des roseaux de l'Eurotas, et ce fut comme un frisson de fièvre qui courait sur les herbes de la vallée.

La température devint plus douce après que la nuit fut tombée, et la plupart de ceux qui étaient venus jusqu'ici écouter la parole de Plèthon, campèrent au pied des arbres, enveloppés dans leur manteau. On eût dit d'un champ de bataille, où, la bataille finie, règnent le silence et la mort.

Quant au vieillard, on avait dû le remmener dans sa litière au monastère, où il avait passé la nuit précédente. Nous aurions facilement trouvé, André Lascaris et moi, un abri pareil; mais nous eûmes l'enfantillage et l'imprudence de vouloir dormir en plein air, à la clarté des étoiles.

Nous ne trouvâmes point le sommeil si vite. André s'était couché sur l'herbe de tout son long à la renverse, les yeux grands ouverts. Je demeurais près de lui, assis sur un tertre de mousse; et j'avais comme besoin de lui parler, je n'osais pas, et d'ailleurs je ne savais pas très bien ce que je désirais si fort de lui dire.

Et voici que tout à coup, ma voix, ma propre voix, comme d'elle-même et malgré moi s'éleva parmi le silence, la mort et les ténèbres, si pure qu'elle me fit venir les larmes aux yeux.

— O André, — lui dis-je, — quelles paroles a prononcées le vieillard! A sa pauvre lampe nous devons allumer notre flambeau! Nous serons les apôtres de l'Idée et des dieux que nous croyions pour jamais chassés du Ciel par notre Dieu!

N'allons-nous point hasarder notre salut? Sommes-nous dignes d'un tel destin? Je tremble, mais je serais tenté de le croire; car j'ai naguère fait un rêve qui s'accorde curieusement avec l'oracle de Gemistos Plèthon. Et ce rêve, comment ne te l'avais-je pas conté encore, moi qui n'ai pas de secrets pour toi? Pardonne-moi, ô très bon; mais écoute.

» C'était la veille du jour où je devais quitter ma patrie. Une femme m'apparut; je ne sais à quel signe je reconnus Athèna elle-même, toujours belle, mais blessée : les violettes de la mort étaient sur ses joues, de la même couleur que ses yeux. Ses doigts retenaient un flambeau, mais son bras sans force le laissait pendre et la flamme était renversée. Je m'approchai d'elle et lui demandai si je pouvais lui être de quelque secours.

» — Prends le flambeau... — fit-elle d'une voix à peine distincte. — Sauve la flamme... Porte-la, il est temps, chez les barbares de l'ouest... Elle ne doit pas mourir... Si tu succombes, qu'un autre la reçoive de ta main... puis un autre... et un autre... comme aux courses des lampadophores... »

Je m'étonnai qu'André Lascaris ne me répondît point. Je me penchai vers lui et je vis qu'il dormait en souriant : sans doute faisait-il quelque beau rêve, le même peut-être... Mais je me sentis mortifié et je pris le seul parti que j'eusse à prendre : je m'endormis aussi, par représaille. Le grand soleil du matin nous réveilla. Nous repartîmes presque aussitôt pour Mistra, en longue caravane.

Nous demeurâmes toute la semaine qui suivit dans l'oisiveté la plus incommode. Nous ne savions comment tuer le temps. Nos hôtes, si empressés, ne prenaient plus garde à nous. Toute la ville semblait dans l'attente d'un événement funèbre. On n'osait plus regarder en face ni parler haut. Nous n'avions aucune nouvelle de Gemistos Plèthon...

Le huitième jour, dès le matin, nous entendîmes dans la rue, sous nos fenêtres, un bruit de pas lents et mornes. Nous descendîmes, le cœur battant, et sans nous concerter, mais sans hésiter, nous nous mêlâmes à une foule, à un cortège, qui semblait un cortège de funérailles. Nous arrivâmes, ainsi que nous le pressentions, sans avoir conscience de le pressentir, à cette même chapelle, où peu de jours auparavant nous avions

vu Gemistos Plèthon pour la première fois. L'apostat était dans le lieu saint; autour de lui, des moines récitaient les prières des agonisants.

Pourtant il se tenait debout et il avait plus l'air d'un possédé que d'un moribond. Sa bouche était tordue, son corps agité de convulsions, et l'épouvante de ses yeux témoignait qu'il voyait au loin des choses terribles que nous ne voyions pas. Il prononçait des paroles entrecoupées, incohérentes :

— Les temps sont proches... l'heure est venue...

Puis il se taisait, et son silence était encore plus effrayant que sa plainte confuse.

Tout d'un coup, d'une voix rauque, il commença une sorte de discours suivi, ou de lamentation, et nous comprîmes qu'il nous récitait sa vision d'apocalypse à mesure qu'elle se déroulait devant les yeux de son esprit. Mais ses propos étaient si énigmatiques et à la fois si hachés que, des tableaux de mort, d'une précision atroce, qui devaient obséder sans répit sa vue effarée, il ne savait nous suggérer que des images discontinues, dans le raccourci d'un éclair, entre des infinis de ténèbres.

C'en était assez pour nous glacer de terreur. Nous cherchions avidement, avec angoisse, à pénétrer le sens des mots bizarres, parfois inarticulés, qu'il crachait avec effort, comme ceux que l'on exorcise. Il semblait aussi vouloir aider notre intelligence et, par plus d'emphase, par un cri plus haut, nous marquer les endroits où nous devions singulièrement lui prêter attention. Puis revenaient comme un refrain ces formules :

— Les destinées sont accomplies, les temps sont proches, mon heure et celle de la Ville sont venues.

Il fit successivement, à de longs intervalles, trois de ces grands cris qui nous avertissaient et qui nous perçaient le cœur. Le premier fut pour nous dire que la porte Saint-Romain était forcée. Il fut suivi d'un silence de consternation. Gemistos n'eut besoin que d'un geste pour évoquer la horde turque roulant à travers les rues; mais il murmurait de loin en loin, comme pour guider notre imagination, quelques mots brefs et saisissants :

— Tant de morts, pêle-mêle!... Les enfants, les femmes... Et les captifs... la longue théorie des captifs nus...

Il fit un autre cri douloureux :

— Les livres, les livres qui brûlent!

Et un troisième cri :

— Ah! le sacrilège a mutilé le trépied de Delphes! Du revers de son sabre il a décapité l'un des trois serpents!

Puis ce fut encore un interminable silence; mais toutes les émotions du drame où il assistait et qu'il n'avait plus la force de nous décrire étaient lisibles sur son visage si clairement qu'il nous semblait assister nous-mêmes ensemble à l'agonie de la ville impériale et à celle de l'auguste vieillard.

Cependant, peu à peu, il s'apaisait. On eût dit, non pas qu'il se résignait comme un chrétien, mais qu'il consentait comme un stoïque à la fatalité. Une majesté incomparable, une sérénité surhumaine s'étaient répandues sur ses traits, et, d'une voix maintenant posée, qui ne frémissait plus, qui ne daignait plus exprimer ni la passion ni la colère, il nous disait, avec une brièveté sans réplique, accablante, avec une sorte d'indifférence, les derniers épisodes de la catastrophe :

— Voici que le vainqueur s'achemine vers le temple de la divine Sagesse...Voici qu'il descend de son cheval devant les portes de bronze incrustées d'argent... Voici qu'il se prosterne et remercie Dieu qui lui a donné la victoire... Il ramasse une poignée de poussière et la répand sur sa tête, en signe d'orgueilleuse humilité... Il se relève et il entre dans l'église.

Nous étions haletants. Le vieillard reprit, après une pause :

— Mahomet marche vers l'autel de marbre. Il s'arrête. Il se tourne du côté de la Mecque. Il prononce les formules de la prière... TOUT EST CONSOMMÉ.

Gemistos Plèthon ouvrit les bras comme pour imiter le geste de la bénédiction; mais il tomba à la renverse si rudement que sa tête rebondit sur le pavé; et dans le même instant que la cité reine, ainsi qu'il nous l'avait prédit, il expira.

ABEL HERMANT

IMPRESSIONS

DE

LA CHAMBRE NOUVELLE

Notre collaborateur Jean Mistler, qui a publié dans la *Revue de Paris*, on s'en souvient, d'intéressantes études sur madame de Staël, a bien voulu noter pour nous ses impressions de nouveau député, au cours de la première session de la législature. — N. D. L. R.

Ceux qui, vers la soixantaine, écrivent leurs mémoires doivent s'apercevoir que leurs souvenirs se sont composés tous seuls, et, s'ils relisent d'anciens carnets de notes prises au jour le jour, j'imagine qu'ils ne s'y reconnaissent plus. Que restera-t-il pour moi de ces six mois coupés de vingt voyages entre Paris et le Languedoc? Peut-être le souvenir de mes brusques réveils, vers trois heures du matin, en gare de Limoges, où l'on entend le chant enroué des coqs prisonniers dans les cages à claire-voie entassées en pyramides sur le quai. Peut-être un rayon de soleil sur les briques de l'ancienne gare de Cahors, avec une pensée à Valery-Larbaud et un adieu à la Littérature.

Les statistiques annoncent trois écrivains à la Chambre. Je n'ai pas su les y retrouver. Il y a des affinités certaines entre le Sénat et l'Académie, mais la Chambre ignore la littérature, comme la littérature ignore la Chambre.

Un peu moins, malgré tout. L'an passé, à un déjeuner où douze écrivains célèbres avaient invité douze de leurs cadets,

le dessert a amené la politique. Morand, Mauriac, confessaient que jamais ils n'avaient voté; Henri Bidou jurait n'avoir jamais vu une carte d'électeur; Carco prenait la ferme résolution de faire pour la première fois « son devoir de citoyen » aux élections d'avril 1928. A-t-il tenu parole?

Seul, Giraudoux avoue qu'il aimerait faire de la politique. Le scrutin d'arrondissement le favoriserait : avec Colette, qui n'est pas éligible, n'est-il pas notre seul écrivain rustique, le seul qui sache reconnaître le chant et le vol des oiseaux, et dire les noms des herbes et des fleurs? Bien des fois, au Quai d'Orsay, quand j'allais de mon bureau dans le sien, nous avons, sur le grand atlas qui servit au voyage de Suzanne à travers le Pacifique, pointé le petit œil rond des sous-préfectures du Limousin.

Tout cela est fini. Les trois cents mètres qui séparent les Affaires Étrangères du Palais-Bourbon semblent séparer deux mondes. Il y a aussi un diplomate à la Chambre, disent les statistiques. Celui-là non plus ne s'est jamais fait connaître.

Une seule impression à l'arrivée : la nouveauté. Impression égale pour tous, m'a-t-il semblé, la présence de trois cents nouveaux suffisant amplement, je pense, à dérouter trois cents anciens. Parmi les arrivants, les plus intéressants à observer sont ceux qui, battus en 1924, ont retrouvé un siège; ceux-là semblent dire : « Il y a une justice ». Et plus encore, ceux de 1914, ceux qui, élus par l'arrondissement et vaincus par la R. P. en 1919 et 1924, ont été réélus par l'arrondissement ressuscité, ceux-là proclament qu'il y a une fidélité.

Partout où des hommes se réunissent, on dirait que l'atmosphère du lycée ou du régiment renaît aussitôt. Ici, tout réveille des fantômes enfantins : chacun a son pupitre, et son petit placard pour ranger ses affaires, et le restaurant qu'on a installé dans les sous-sols ressemble à un réfectoire, sauf qu'on n'y lance pas de boulettes de pain.

La Chambre rappelle aussi la caserne. Lorsque les clairons et les tambours retentissent au passage du Président, suivant la tradition napoléonienne, les députés de l'ouest, qui, comme on sait, sont tous d'anciens officiers de cavalerie, rectifient instinctivement la position.

Une grande différence, pourtant : les nouveaux députés

ne connaissent pas les traditionnelles brimades infligées aux conscrits du régiment; les anciens, dès le premier jour, les accueillent en vieux camarades. On peut plaisanter cette camaraderie, dire que les aînés sauront bien remettre à leur place les cadets qui se montreraient trop avantageux ou trop pressés. On peut même penser que les anciens sont aimables avec les nouveaux, parce que, sortant à peine de la période électorale, ils voient encore en eux des électeurs dont les voix seront utiles pour telle ou telle présidence ou vive-présidence de commission. Pour moi, je crois sincère cette volonté d'amitié, cette bienvenue. Les chevronnés du Parlement savent bien que, dans cette cuve bouillonnante de la salle des séances où ceux que la politique sépare le plus siègent parfois côte à côte, la pure et simple courtoisie ne suffirait pas, si, par dessus les groupes, il n'y avait pas d'invisibles ponts lancés en tous sens, d'homme à homme, et si, en attendant ces amitiés, une camaraderie générale ne s'instituait dès le premier jour.

Les anciens ont quelques manies, les nouveaux venus quelques défauts. Je néglige ceux qui se vexent de n'être pas reconnus dès la seconde séance par les huissiers qui ont environ douze cents figures à reconnaître. Je laisse de côté ceux qui se fâchent contre les caricaturistes et se plaignent qu'on ne les fasse pas ressemblants, ignorant que c'est à eux de ressembler à leurs caricatures. Je passe sous silence ceux qui pérorent au milieu d'une couronne de journalistes ironiques et attentifs qu'ils s'imaginent honorer grandement en leur confiant des projets ridicules et grandioses, oubliant que, parmi ces journalistes, il en est qui tutoient une demi-douzaine d'anciens présidents du conseil. Que dire enfin de ceux qui déclarent : « Moi, je ne veux pas faire de politique. » Que sont-ils donc venus faire, grand Dieu!

Le travers auquel les nouveaux venus ne sauraient échapper, c'est celui qui consiste à croire que la machine parlementaire, poussive, grinçante, grippée, n'attendait que leur arrivée pour se remettre à marcher. Mais, au fait, cette illusion, ne serait-ce pas tout simplement la vocation politique, la foi?

***

On a fait trop souvent la description du Palais-Bourbon pour qu'il puisse paraître utile de la tenter encore une fois. Aujourd'hui d'ailleurs, nous ne savons plus saisir les ensembles et nos études classiques sont insuffisantes pour percer le sens de tous les symboles que les statues grecques et latines dressent dans les couloirs ou que les fresques étalent sur les murailles. Pardonnez-moi, Eugène Lautier, vous qui relisez encore Suétone et Tacite!

La salle des séances n'est pas belle, avec ses tablettes d'acajou sur lesquelles l'ennui des longues discussions a gravé des noms illustres ou ignorés, ses banquettes rouges dont le reps usé se lustre, ses tentures vertes et poussiéreuses, son tapis si nili-peau de panthère, et l'inévitable *École d'Athènes*, reproduction, par les Gobelins officiels, d'un tableau officiel qu'on devrait bien, une fois pour toutes, attribuer au Sodoma.

Nous avons failli voir pire : si M. Bouisson n'était pas collectionneur et homme de goût, et si M. Julien Cain, directeur de son cabinet, n'avait point l'œil du critique d'art, on aurait vu le dallage de l'hémicycle recouvert d'un tapis effroyable, à grands ramages blancs sur fond grenat, tel qu'on en déploie, les jours de mariage riche, dans les églises élégantes. Le mal était déjà fait : il a fallu tailler, déclouer, découdre jusqu'à la veille de la rentrée, et voilà pourquoi les dalles nues crient encore sous nos semelles, comme jadis les préaux des lycées, quand nous jouions au ballon sur leur ciment.

J'ai toujours dit que Paris était de style 1848. Ce n'est vrai que des maisons particulières, le style officiel est bien le style Empire. On s'en aperçoit à la Chambre. Outre les peintures qu'on connaît, la Restauration n'a apporté qu'une statue d'Henri IV dont l'inscription semble tirée des remerciements d'un député à ses électeurs : « La violente amour que je porte à mon peuple m'a fait tout trouver aisé et honorable », dit à peu près ce roi qui s'y connaissait en campagnes électorales, tandis que sa dextre montre avec indulgence les casiers où la presse départementale dort, chaque journal

enroulé comme un serpent autour de son bâton. Belle leçon d'indifférence aux calomnies! La République n'a amené que des tableaux tous médiocres puisque achetés par l'État.

La Chambre manque d'espace et de confort. Si le Sénat est plus calme en ses travaux, ce n'est pas un simple effet de l'âge, mais c'est que chaque sénateur a son fauteuil. Modèle ordinaire pour les sénateurs moyens, modèle élargi pour les sénateurs plus imposants — je n'invente rien. Au Sénat, une plaque indique la place de Berthelot, celle de Victor Hugo. A la Chambre, rien ne marque celle de Barrès. Chacun s'assied n'importe où, et ce détail illustre bien la différence des deux Assemblées : les députés locataires avec bail de quatre ans, pas toujours renouvelé, les sénateurs installés dans leur neuf ans et dans le souvenir de l'ancienne inamovibilité.

Le désordre des places produit de comiques effets. Il met de la fantaisie dans le classement officiel des partis de la gauche à la droite. Évidemment, il ne viendra pas à l'idée du marquis de Juigné d'aller s'asseoir à côté de M. Cachin, mais, l'autre jour, pendant que M. Franklin-Bouillon adressait aux radicaux des paroles qu'il voulait amères, on entend une vigoureuse approbation s'élever du sein même des travées radicales. On se regarde, inquiets. Est-ce une nouvelle dissidence, ne serons-nous plus que 124? Non, c'est M. Morinaud, dûment inscrit à la gauche unioniste, qui applaudit son chef, de sa place favorite, exactement au centre du Parti radical-socialiste.

Et pourtant, ce classement inutile, que de peines il a coûté à la Présidence! Treize groupes à installer sur les bancs, plus quelques isolés, et onze au moins de ces treize groupes tenant essentiellement à siéger le plus à gauche possible! Il a fallu faire un classement vertical à côté du classement horizontal qui datait de l'époque heureuse où il n'y avait que trois partis. Au train dont va l'émiettement des fractions, tout classement deviendra impossible à moins d'utiliser tribunes et galeries.

« Les Français sont individualistes, les Allemands ont le sens du *Verein* », dit-on aux *Sciences Politiques*. Les députés l'ont bien plus encore, ce sens du groupement. Tout l'art du

mathématicien s'épuiserait à dénombrer les diverses manières dont les députés s'assemblent.

Leurs affinités politiques les ordonnent en groupes, le hasard les distribue en bureaux, un scrutin les classe en commissions et cent initiatives privées forment chaque jour des groupes spéciaux, les uns utiles et sérieux, les autres fantaisistes ou naïfs, depuis le groupe de défense paysanne et le groupe viticole, qui savent se faire entendre, jusqu'à ce groupe de la publicité dont on a parlé trois jours, ce qui suffisait, je pense, à combler les vœux de ses fondateurs. Dans la première quinzaine, les nouveaux députés adhèrent à tous les groupes qui leur demandent leur nom. Une simple signature au bas d'une formule polycopiée y suffit. Mais ensuite un huissier passe afin de recouvrer le montant des cotisations : dix francs par groupe. A ce moment, les adhésions se font plus hésitantes, l'huissier lui-même insiste peu, certains groupes se réduisent vite à leurs fondateurs, et c'est très bien ainsi, car l'essentiel de ces initiatives est de justifier quelques titres de Présidents ou de Vice-Présidents.

Vanité mesquine, ambition ridicule? Oui, mais pas plus ridicule que l'ambition d'être décoré qui dort au cœur de bien des électeurs, et à laquelle les députés renoncent avec héroïsme.

Seuls les groupes politiques et les commissions comptent. La formation des groupes a rempli tout le mois de mai, celle des Commissions la première quinzaine de juin. Pour la désignation des commissions, le public imagine volontiers dans chaque groupe une scène renouvelée de *Ruy Blas* :

Passez-moi l'arsenic, je vous passe les nègres.

Les choses vont plus simplement, dans un assez beau désordre, avec trois votes passionnés : pour les Finances, commission puissante, les Affaires étrangères, commission honorifique, et l'Agriculture, commission de haut intérêt électoral.

Puis, la passion tombe, ceux qui ont échoué dans leurs premières visées reçoivent des compensations, et, au milieu d'une indifférence croissante, on arrive à la Commission des Comptes définitifs pour laquelle, suivant la vieille formule militaire, il faut « désigner d'office des volontaires ».

Beaucoup plus belles sont les intrigues autour de l'élec-

tion du bureau. J'entends encore ce candidat à la questure qui disait dans les couloirs, avec un humour charmant : « J'ai un joli appartement : si je suis élu, je le mets à la disposition de *ceux* qui en auraient besoin. »

***

Comme au théâtre la scène et les coulisses, il y a ici la salle des séances et des couloirs. D'abord la salle. Les journalistes prétendent que, vue, d'en haut, la Chambre nouvelle est sensiblement moins chauve que la précédente. A l'extrême droite, M. Capron : barbe blanche, mains gantées de blanc, croisées sur le pommeau d'ivoire de sa canne, très grande allure, dans le genre du comte Apponyi avec plus d'impassibilité. A l'extrême gauche, Vincent Auriol, dressé à chaque instant comme par un ressort, éclatant en apostrophes véhémentes et se rasseyant avec le sourire, car nous sommes à Toulouse et nous ne jouons pas les Ezéchiel.

Sauf aux deux ailes, on reconnaît assez difficilement les têtes. Voici cependant, tout à fait en bas, au premier banc, M. Thomson, qui, les deux mains à plat sur son pupitre, regarde cette tribune que quarante ans de séances doivent peupler pour lui de fantômes. Le banc du Gouvernement, pas toujours garni. Assis l'autre jour à la place des ministres absents, M. Lamoureux a subi à bout portant avec un sourire l'apostrophe foudroyante et dactylographiée d'un communiste qui s'est enfin aperçu qu'il était en retard ou en avance. Dans le secteur radical, voici Daladier, attentif, courbé, prêt à foncer ; François Albert, riant, grondant, parlant, interrompant, pile électrique. Au centre, M. Franklin-Bouillon, pâle et pathétique, changeant de place toutes les cinq minutes. Le sourire de M. Mandel, sphinx qui ne dira que dans deux ou trois ans son énigme. Un peu en retrait, les grandes moustaches blanches du doyen, M. Sibille. Presque côte à côte la figure japonaise de M. Paul Reynaud, le buste immense de M. Maginot, la cravate-plastron de François Poncet. Puis le veston flottant et le dos voûté de M. de Rothschild. Ensuite les cheveux de M. Reibel, qui sont roses. Cette lavallière, c'est

M. Walter, qui veut être dramatique à la tribune, mais qui, à son banc, a l'air placide d'un photographe. Quelques moustaches cirées, quelques rosettes, deux ou trois monocles, la redingote noire de M. Grousseau. Debout enfin, dans l'hémicycle, tout près de la sortie, le colonel Picot, qui bondit lorsque M. Berthon prend la parole.

Peu de différences d'ensemble entre la droite et la gauche. Les vêtements sont à peu près les mêmes. Tout le monde en veston, sauf M. Grousseau, dont j'ai signalé la redingote. Les députés de droite sont peut-être plus âgés. Plus clairsemés certainement. Les formations de gauche au contraire sont massives et compactes. Assiduité plus grande? Lien plus serré des groupes? Je ne sais. En tout cas, on fait autant de bruit d'un côté que de l'autre, et le centre est bien souvent pareil à cette zone immobile qui dort au cœur des typhons, rose calme des tempêtes.

Le parti communiste, en perdant les deux tiers de son effectif, a disparu de l'échiquier parlementaire. Ce n'est plus qu'un banc isolé au milieu des travées socialistes et quand M. Piquemal, dans une seule séance, monte trois fois à la tribune, il s'excuse comme le ferait un directeur de petit théâtre obligé par économie de faire défiler plusieurs fois de suite les mêmes figurants.

Les unifiés sont cent exactement. Chez eux, tout se fait en série, avec ensemble, et les salves d'applaudissements dont ils saluent leurs orateurs ont l'air réglées d'avance suivant un protocole minutieux et prévoyant. Souvent, les socialistes regardent dans la loge des rédacteurs en chef, constatent que M. Blum est là, et ils ont de la peine à cacher leur joie de le voir à la fois présent et absent.

Le groupe du Parti républicain-socialiste se fond lentement autour de M. Chabrun, qui voit avec résignation le nombre de ses fidèles diminuer chaque jour. Quant au groupe républicain-socialiste, à peine plus nombreux, quelle serait sa fierté le jour où M. Briand et M. Painlevé assisteraient à une de ses réunions!

Le Parti radical-socialiste occupe un quart de l'hémicycle et constitue à lui seul un petit parlement avec sa droite, son centre et sa gauche. Évidemment, les groupes qui n'ont que

dix-huit membres paraissent plus unis. Les radicaux-socialistes hésitent encore à applaudir carrément le Gouvernement, mais ils savent déjà très bien rester de glace aux discours des socialistes.

Massée autour des bancs des ministres, la gauche radicale, puissamment accrue en quantité et en qualité sous la houlette de M. Daniélou, garde solidement les deux couloirs du centre, avenues du Pouvoir.

Puis vient une poussière de groupes dont chacun compte une vingtaine d'unités, avec quelques personnalités marquantes : plus de têtes que de corps. Ensuite, les républicains de gauche, nombreux, actifs, dont l'évolution déçoit déjà la droite en attendant de réjouir les gauches. Enfin, à droite, l'U. R. D. sans unité, sans chefs, peut-être sans espoirs, qui croit nier le mouvement en restant seule immobile.

Les orateurs? Deux ou trois révélations. M. Germain Martin, prenant la parole à huit heures du soir, a réussi à se faire entendre, moins par le prestige de son nom que par l'éclat de sa voix. Moralement et physiquement obligée de l'écouter, la Chambre a apprécié son discours qui était ce qu'il devait être : de premier ordre.

Le plus gros succès à été à M. Grumbach. Un rôle en or, c'est entendu : l'Alsacien socialiste et patriote. Mais il a bien du talent par-dessus le marché. Talent à l'image de l'homme : parole nerveuse, saccadée, mordante, soulignée par une mimique invraisemblable de vivacité. Le chanoine Muller a dû songer plus d'une fois à exorciser ce diable d'homme! Aussi fallait-il voir M. Vincent Auriol suivre et soutenir M. Grumbach, lui crier : « Pas si vite », ou lui conseiller d'attendre le calme lorsque M. Walter et ses amis, écorchés vifs par une phrase cruelle, hurlaient...

Faut-il dire que les débuts oratoires du benjamin de la Chambre, sans passer inaperçus, n'ont pas obtenu le même genre d'attention?

La plupart des nouveaux, plus prudents, se réservent, les yeux fixés sur l'étroit tapis vert de la tribune, guettant une occasion qui, pour certains, ne se présentera jamais.

Il y a aussi l'attente des orateurs illustres qui n'ont pas encore parlé. Que sera le premier discours de M. Briand?

Comment son éloquence réagira-t-elle sur cette Chambre, ou plutôt comment cette Chambre réagira-t-elle sur son éloquence?

***

Les couloirs, ouverts en principe aux seuls parlementaires, pratiquement accessibles à l'assez nombreux public des ayants droit, sont le siège d'une agitation continue qui touche parfois à l'activité. Il y règne une sorte de mouvement brownien : les plus gros corpuscules assiégés, bombardés sans trêve par les plus petits. Qu'un ministre passe, une escorte s'accroche à lui, grossie de salon en salon. Qu'un sénateur vienne voir si telle ou telle discussion avance, autour de lui se forme un cercle sans cesse renouvelé comme s'il disait la bonne aventure. Sur les bancs, dans les encoignures, autour des tables, par groupes de trois ou quatre naissent les conciliabules.

Pendant tout le mois de mai, on n'entendait que des histoires électorales. Toutes pareilles, comme les histoires de chasse. Certaines même un peu trop connues : toutes les réparties facétieuses qu'on prêtait il y a quatre ans à l'abbé Bergey, on les attribuait cette fois au chanoine Desgranges. Il aurait mieux valu les rendre à leur père, le curé de M. Clément Vautel.

Je citerai pourtant, bien qu'il soit renouvelé du *Député d'Arcis*, ce trait authentique d'un élu breton, non pas celui au chapeau, mais un autre. Il promettait à ses électeurs la suppression de l'impôt foncier, et, je crois même, de tous les impôts.

— Et comment paiera-t-on les dépenses? — demande un bon citoyen. Alors le candidat, clignant de l'œil :

— Gros malin, va! Et le Gouvernement? Tu crois qu'il n'est pas riche?

La première semaine de juin, on n'a plus parlé que des validations.

Il y avait une soixantaine d'élections contestées, dont cinquante pour des motifs bouffons. Tel spécialiste des recours en quarante pages serait guéri de sa manie s'il savait l'énorme éclat de rire qui a accueilli son factum, au premier bureau.

Le sentiment général des élus, c'est que les demandes d'invalidations ne sont que la queue des vilenies d'une campagne électorale qui n'a que trop duré, le dernier coup de pied de ceux dont le suffrage universel n'a pas voulu. Il faut des motifs bien exceptionnels pour que ces demandes soient retenues.

Pour chaque député dont l'élection venait en discussion, M. de Rothschild, juge après avoir été partie, disait, avec un sourire :

— Je ne sais comment voter, je ne peux pas me rappeler s'il a voté pour ou contre moi en 1925.

Une fois le bureau de la Chambre élu, les Présidents des Commissions désignés, les couloirs ont abordé leur tâche essentielle, le journal parlé de la politique.

— Regardez, — me dit un ancien. — Voyez-vous ce va-et-vient continuel entre la salle des séances et ses dépendances? Comme Héraclite ne se baignait pas deux fois dans le même fleuve, on ne parle pas deux minutes de suite devant la même Chambre, à cause des entrées et des sorties. Aussi, c'est dans les couloirs que se prolongent et s'amplifient les mouvements de séance. Ici, vous verrez se réunir, dans l'embrasure d'une fenêtre, ou autour du buste de Deschanel, l'équipe ministérielle de demain et celle d'après-demain, et toutes celles de jamais. C'est ici également que les Ministres d'aujourd'hui font tâter l'opinion par leurs attachés parlementaires, ou la font travailler par leurs chefs de Cabinet, car le Gouvernement peut fort bien, à l'instant précis où on l'applaudit en séance, être fort proprement étranglé dans les couloirs. Et ceux qui sont ici les plus dangereux seraient les plus désarmés à la tribune. Vous le verrez, les sourdes intrigues des couloirs font plus de tort au prestige du Parlement que les séances les plus tumultueuses et les plus désordonnées.

Faut-il approuver, ou contredire? En tout cas, c'est peut-être pour avoir négligé la préparation des couloirs que M. Poincaré a reçu de la Chambre, le jour de la déclaration ministérielle, l'accueil si froid qui a surpris tout le monde. Un peu gêné sans doute par les discours des maladroits amis qui lui disaient que le pays l'avait plébiscité, le Président du Conseil a fait une entrée si discrète qu'elle est passée quasi ina-

perçue. Beaucoup de nouveaux élus n'avaient jamais vu M. Poincaré. L'imaginaient-ils plus solennel? Ont-ils été surpris par la simplicité de l'allure, par le veston bleu? Ont-ils été déçus par la longue déclaration ministérielle qui semblait vouloir gagner la Chambre par petits paquets, chaque phrase lançant un petit coup de filet sur deux ou trois bancs, alors que l'affirmation moins nuancée de doctrines plus catégoriques aurait sans doute entraîné en masse une majorité qui, oscillante dans l'inaction, eût trouvé son équilibre dans la marche? Lorsqu'une foule est en mouvement, certains voudraient reculer qui, pris dans le courant, avancent quand même.

On l'a bien vu le jour du grand discours sur la stabilisation, austère comme le *Discours de la Méthode*, qui a su persuader sans vouloir séduire, et qui est probablement l'exposé le plus solide qu'une Assemblée ait jamais entendu. « La classe a parlé », disait un député de gauche au milieu du brouhaha des applaudissements. Dès lors, M. Poincaré avait partie gagnée, rien d'étonnant que, dans sa réponse aux interpellations, il ait eu un large succès, en reprenant presque dans les mêmes termes les idées qui avaient médiocrement plu dans sa déclaration ministérielle. (A propos des interpellateurs, que les militants socialistes seraient étonnés s'ils voyaient la différence entre le ton sur lequel on parle de M. Poincaré dans leurs Congrès et le ton dont on lui parle en séance!)

***

A en croire les experts, cette Chambre sera difficile : glaciale et fermée le premier jour, bientôt insupportable, ensuite un peu calmée mais encore frémissante, la voici maintenue par un homme qui sait son métier. Les critiques cependant ne chôment pas : « M. Bouisson, dit l'un, nous mène comme un dompteur ». Un autre se plaint : « Ce n'est plus de la présidence, c'est de la prestidigitation ». Je les crois nécessaires pour mener cette Chambre, ces qualités presque contradictoires de souplesse et d'autorité. Combien nous perdrions de temps si M. Bouisson, tel ce Nurmi qu'Amsterdam nous

ramène, n'était plus là pour gagner chaque jour son match contre la montre.

Les anciens, malgré tout, pensent encore suivant les cadres du Bloc National ou du Cartel, et leur formation politique s'est faite dans des Assemblées qui se partageaient en deux bords hostiles avec une très nette coupure au milieu. Pour beaucoup de nouveaux au contraire, le Centre n'apparaît plus comme une frontière mais comme un pivot. De fait, les orages parlementaires ne soulèvent plus de grosses vagues ennemies, mais une série de petites tempêtes à lames courtes. Plus imprévues et plus dangereuses peut-être pour le pilote.

Pourtant, ceux qui croient possible une majorité de droite, type Bloc National, ou de gauche, type Cartel, sont de moins en moins nombreux et l'idée d'une majorité *centrale* succédant aux coalitions *latérales* dont l'échec de 1919 à 1926 fut si net, gagne chaque jour de nouveaux adeptes. J'observe peut-être mal, faute d'expérience, mais il me semble que tous les indices sont dans le même sens, à commencer par la satisfaction de tout le centre quand le Gouvernement, au lieu de l'étiquette *Union Nationale*, a adopté la formule *Concorde Républicaine*, première étape vers la concentration républicaine à laquelle s'efforcèrent dès 1925 MM. Painlevé et Briand. Bien plus caractéristique encore ce glissement vers la gauche qui s'est manifesté dès la formation des groupes, quand l'U. R. D. au lieu de l'effectif de 160 députés qu'on annonçait, s'est vue ramener à 102. Ce glissement s'est encore accusé, sur des questions de personnes il est vrai, au moment de l'élection du Président et des Vice-présidents. Il semble que, parmi les républicains modérés, ceux qui, selon la formule classique, « ne sont pas modérément républicains », font un effort très net pour se séparer des conservateurs. La coupure nécessaire à droite commence donc à se dessiner. Reste la question de la coupure à gauche.

Se fera-t-elle, et où? Ce sont là problèmes dont la solution m'échappe et sur lesquels je ne risquerai pas un avis. Mais on est bien obligé de constater cependant que la majorité du parti radical-socialiste se sépare chaque jour davantage de la majorité des socialistes unifiés, en particulier sur les questions de politique étrangère où certaines prétéritions faisaient

justement croire à un accord. Et n'avons-nous pas liberté de croire que la position prise par les unifiés sur la question rhénane où sur le problème de l'*Anschluss* risque de leur coûter plus de dissidences dans leurs propres rangs qu'elle ne leur amènera de prosélytes venus du radicalisme?

***

Quoi qu'il en soit, l'opinion publique souhaite ardemment la formation d'une telle majorité, car, parmi tous les reproches que l'opinion adresse au Parlement, les plus justifiés portent sur le manque de continuité dans les desseins, sur l'absence de méthode dans le travail.

Les députés en ont parfaitement conscience. Je ne suis qu'un écho fidèle des propos tenus par des élus de tous les partis :

— Est-il raisonnable, — dit le modéré, — de ne faire que de la cuisine intérieure du 1er juin jusqu'au 24, pour, ensuite, expédier en deux semaines deux énormes lois?

— Est-il croyable, — dit un républicain socialiste, — que les Chambres soient ajournées jusqu'à une date non encore fixée, mais qui sera sans doute le 12 novembre, et qu'elles prennent, bon gré, mal gré, quatre mois de vacances, pour dépêcher ensuite en six semaines le vote d'un budget dont l'équilibre s'annonce peu facile?

Mais, où nous protestons, c'est lorsque on vient nous dire : « Tout marche mieux lorsque la Chambre est en vacances. » C'est vraiment juger bien mal une assemblée dont on a dit à l'envi qu'elle serait réaliste et réalisatrice, et l'on devrait nous faire la grâce de croire qu'il y a dans cette Chambre une majorité pour estimer qu'une crise ministérielle c'est d'abord et en tout cas, du temps perdu.

Car, si tout se ramène à une question de temps, les parlementaires n'ignorent pas que toute entreprise humaine suppose un horaire calculé d'avance et sont les premiers à regretter que la Chambre fixe son ordre du jour à la petite semaine.

Ils déplorent aussi le défaut d'organisation qui paralyse le rendement des commissions. En effet, la seule Commission des Finances possède un local permanent, un embryon

de secrétariat, une amorce d'archives. Aussi, devient-elle peu à peu une sorte de superparlement. Pour toutes les autres commissions, rien de pareil : aussi, dans tout le cours de cette session, ne se sont-elles réunies que pour la forme, juste le temps nécesssaire pour désigner des sous-commissions qui ont à leur tour désigné des rapporteurs. J'imagine qu'on se livre à des jeux aussi innocents à la Conférence Molé. Résultat : le parlementaire qui veut étudier une question est obligé de se renseigner auprès du département ministériel qu'il devrait précisément contrôler.

L'imprimerie ne chôme guère. L'amas des paperasses : rapports, projets de résolutions, projets de lois, est tel qu'un député n'a même pas le temps de lire tous les documents parlementaires qu'on lui distribue et de démêler au milieu d'un énorme fatras ce qui pourrait être intéressant. Une division du travail serait donc nécessaire. Elle n'existe guère que dans le groupe socialiste unifié qui est arrivé à répartir la besogne entre ses élus de telle façon que, dans chaque débat ou sur chaque article d'un projet, un de ses orateurs apporte, soit l'avis du groupe, soit des amendements. Malgré un gros effort, ces interventions, même lorsqu'elles ne servent pas uniquement des fins électorales, ont presque toujours un caractère hâtif, et portent la marque de l'improvisation. Défaut imputable aux moyens de travail insuffisants des commissions.

Dans les autres groupes, il faut l'avouer, l'organisation laisse plus encore à désirer, et c'est fâcheux, car les partis de gouvernement donnent ainsi l'impression qu'ils délèguent leurs pouvoirs de contrôle et qu'ils abdiquent entre les mains de l'exécutif, par une confiance aveugle ou paresseuse. Évidemment, l'opposition est plus facile qu'une confiance raisonnée. Mais cette cure d'opposition dont on parle tant ces jours-ci est-elle vraiment pour un grand parti le seul moyen de se réveiller? On a quelque peine à le croire.

Existe-t-il des remèdes? Peut-on *rationaliser* le travail parlementaire? Certains s'en occupent : M. Lamoureux, par exemple, étudie le problème de l'organisation des Commissions; d'autres cherchent à réformer le règlement. Ils peuvent être sûrs que leurs initiatives rallieront tous les jeunes députés.

***

Le départ en vacances est brusque comme les migrations des oiseaux, et semble obéir comme elles à une mystérieuse nécessité. Hier, tout le monde était là, aujourd'hui, plus personne.

Couloirs déserts. Tapis roulés à cause des mites. Peintres et vitriers sur des échelles, deux ou trois rédacteurs de journaux ou d'agences, qui sont venus acheter des cigarettes au bureau de tabac, et toujours, dans les salons abandonnés, l'ombre de ce député qui ne veut pas savoir qu'il a été battu et hante encore ces lieux ou trente ans de sa vie s'écoulèrent. Son passage n'émeut plus : il ne semble pas malheureux, et puis, comme dans le conte de Wilde, on finit par s'habituer aux fantômes.

Un bruit moutonnant de pas. Sous la conduite d'un huissier, une caravane de visiteurs, venus du lointain Béarn, ou de l'Auvergne. Chapeau bas, muets, attentifs et respectueux comme à l'église, ils passent sous ces voûtes hautes et sonores, qui gardent tant d'échos prisonniers, pareilles à ces coquillages vides où mugit encore le bruit de la mer.

Cette interruption totale du travail parlementaire pendant quatre mois étonne tous ceux qui sont habitués à moins longues vacances. Elle devrait du moins permettre à la jeune Chambre de prendre conscience d'elle-même et de se décanter, elle fournira l'occasion à chaque député de confronter ses idées avec l'instinct simple et droit des électeurs et de tenir compte de leurs critiques. Je sais pour ma part que la finesse et le jugement ne manquent pas plus aux bergers de la Montagne Noire qu'aux laboureurs du Lauragais.

JEAN MISTLER,
député de l'Aude.

LE SORT DE POYNTON[1]

XI

Quand Fleda rejoignit Mrs. Gereth, elle la trouva debout devant le feu du salon. Le thé avait été préparé dans la même pièce, et la maîtresse de la maison qui, d'habitude, ne déléguait à personne ces hautes fonctions, était, ce jour-là, indifférente à l'appel de l'urne frémissante. Cet oubli parut à Fleda un présage si inquiétant que, pour cacher son appréhension, elle se mit de suite, sans un mot d'excuse, à remplir ce devoir; ce ne fut, d'ailleurs, que pour se faire immédiatement rappeler qu'elle l'exécutait avec désordre et ne comptait pas les voyages de la petite pelle d'argent :

— Non ma chère, pas cinq cuillerées, trois, comme d'habitude, — dit son hôtesse, avec la même sécheresse, en la regardant, sans mot dire, réparer maladroitement son erreur.

Le thé dut infuser quelques minutes et Mrs. Gereth profita de ce répit pour s'écrier subitement :

— Vous savez que vous ne m'avez toujours pas dit comment vous vous proposez de m'avoir.

— De vous faire tout restituer? — Fleda regarda de nouveau dans la théière et mit dans sa question une vivacité qu'elle sentit un peu exagérée. — Eh bien, en vous présentant bien les choses; en déployant tant d'éloquence que je vous persuaderai; en vous faisant regretter d'avoir été si loin, — ajouta-t-elle hardiment, — bref, en vous le

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1er août.

demandant bien fort, tout simplement, et en vous rappelant en même temps, que c'est la première chose que je vous aie demandée. Oh! vous m'avez beaucoup donné — des choses belles et sans nombre — mais tout cela est venu de votre généreuse spontanéité. Je n'ai jamais tâché d'obtenir de vous seulement le prêt d'un timbre.

— Donnez-moi une tasse de thé, — dit Mrs. Gereth. Un moment après, en prenant la tasse, elle répondit : — Non, vous ne m'avez jamais demandé un timbre.

— Cela me donne de l'avance! — reprit Fleda, en souriant.

— Et vous met en position d'espérer que je céderai, simplement pour vous obliger?

La jeune fille hésita :

— Vous aviez dit tout à l'heure que, pour moi, vous le feriez.

— Pour vous, mais non pas pour votre éloquence. Comprenez-vous la différence? — dit Mrs. Gereth en remuant son thé.

Fleda, pour retarder sa réponse, promena ses yeux, tandis que son amie buvait, autour de la pièce magnifique.

— Je suis très fâchée, voyez-vous, que vous ayez autant emporté. J'ai reçu un tel choc, quand je suis arrivée ici.

— Donnez-moi encore un peu de thé, — dit Mrs. Gereth, et il y eut un moment de silence, tandis que Fleda versait la seconde tasse. — Si vous avez reçu un choc, ma chère amie, je dois vous dire que vous avez très bien su le cacher.

— Je le sais bien. J'avais peur de vous le montrer.

Mrs. Gereth acheva sa seconde tasse.

— Et vous n'avez plus peur maintenant?

— Non, plus maintenant.

— D'où vient ce changement?

— Je me suis enhardie. — Fleda s'arrêta, puis reprit : — Et j'ai vu Mr. Owen.

— Vous avez vu Mr. Owen, — accorda Mrs. Gereth. Elle posa sa tasse, se laissa tomber dans un siège, adossa sa tête et considéra la jeune fille : — Eh bien, je vous ai dit, il y un moment que pour vous je ferais cette chose. Mais vous ne m'avez pas dit encore ce que vous feriez pour moi en échange.

Fleda réfléchit une minute :

— Tout au monde, tout ce que vous voudrez.

— Oh, tout, cela ne signifie rien! C'est trop facile à dire.

Mrs. Gereth s'allongea davantage dans sa chaise et ferma les yeux avec une expression de dégoût, comme cherchant le sommeil.

Fleda regarda ce tranquille visage que l'aspect du sommeil rendait toujours particulièrement beau; elle remarqua combien les tourments de ces derniers jours avaient accentué les lignes de l'âge.

— Eh bien, alors, mettez-moi à l'épreuve. Que demandez-vous?

A ces mots, Mrs. Gereth ouvrit les yeux, et se levant toute droite :

— Arrachez-le à cette fille.

Fleda fut stupéfaite : sa compagne en un instant était redevenue jeune.

— L'arracher à Mona? Mais, comment, au nom du ciel...

— En ne faisant pas la sotte, — s'écria vertement Mrs. Gereth.

Elle embrassa cependant la jeune fille sur-le-champ pour atténuer l'effet de sa rudesse, et lui enleva rapidement le chapeau qu'elle n'avait pas ôté après la promenade. Elle lui arrangea les cheveux d'un geste amical et, avec fermeté, lui remit d'aplomb sa jaquette.

— Je vous dis de ne pas avoir l'air d'une sotte, parce que vous n'êtes pas une sotte, pas le moins du monde. Moi, je suis une idiote; je viens même de découvrir que je l'ai été depuis les premiers jours de notre rencontre. Mais c'est une autre affaire.

Fleda, comme si elle approuvait humblement, n'eut aucun des gestes de la contradiction. Elle se borna à rester passive pendant que son amie rafraîchissait brusquement sa toilette.

— Comment puis-je l'arracher à Mona? — demanda-t-elle alors.

— En vous laissant aller.

— En me laissant aller?...

Elle parlait machinalement, avec un air encore plus sot et sentant son visage enflammé trahir le peu de sincérité

de sa question. De nouveau lui apparaissait la véritable manière d'agir avec Mrs. Gereth. Les mouvements de cette personne étaient devenus rapides; elle abandonna Fleda aussi vite qu'elle l'avait saisie et la jeune fille en profita pour s'affermir, en s'asseyant, contre toutes les responsabilités à venir.

Mrs. Gereth, sans relever sa dernière exclamation, tisonna violemment le feu, puis la regarda de nouveau :

— Vous avez fait deux choses aujourd'hui, n'est-il pas vrai? que vous n'avez jamais faites auparavant. L'une a été de me demander le service, la faveur, la concession, comme vous voudrez l'appeler, dont vous avez parlé tout à l'heure. Et l'autre a été de me dire — certainement aussi pour la première fois — un prodigieux petit mensonge.

— Un prodigieux petit mensonge!

Fleda se sentit faiblir et fut heureuse de trouver le soutien de son siège.

— Un énorme et prodigieux mensonge, si vous aimez mieux, — dit Mrs. Gereth avec irritation. — Vous ne détestez pas Owen le moins du monde, ma chérie. Vous l'aimez beaucoup. En vérité, mon trésor, vous êtes amoureuse de lui, parfaitement! Ne me dites plus de mensonges! — s'écria Mrs. Gereth dont le visage et la voix firent sentir à Fleda qu'elle n'avait plus qu'à faire bonne contenance et à se soumettre.

C'était le seul parti à prendre, elle le voyait plus clairement à chaque minute : elle accepta donc ce qui allait arriver, appuya sa tête en arrière et ferma les yeux comme venait de le faire sa compagne. Elle se serait caché le visage dans les mains s'il n'y avait eu trop de honte dans ce geste.

— Oh! vous êtes admirable, admirable, — dit Mrs. Gereth, — vous avez une âme magnifique et je ne me suis pas trompée en vous découvrant, à notre première rencontre, et en vous donnant ma confiance.

A ce dernier mot, Fleda ferma les yeux encore davantage, mais son amie continua :

— Je n'y avais jamais songé jusqu'à cet instant, après sa visite et son départ, quand nous nous sommes retrouvées face à face. Quelque chose émanait de vous, et j'en ai été si fortement frappée que je ne savais pas d'abord comment

me l'expliquer. C'était parce que vous aviez été avec lui, et vous n'étiez pas naturelle. Pas naturelle pour moi, — ajouta-t-elle avec un sourire. — J'ai tendu mon esprit et tout s'éclaira quand vous m'avez dit que vous n'aviez rien demandé sur Mona. Cela m'a mise sur la piste. Hier, quand vous avez pleuré au déjeuner, j'ai été très intriguée. A quoi pensiez-vous donc, Fleda, car ce n'est pas un crime, vous le savez bien? — s'écria cette femme ravie. — Quand j'étais jeune fille, j'étais toujours amoureuse, et pas toujours de jeunes gens aussi bien qu'Owen.

Fleda sentit subitement qu'on lui avait pris les mains. Mrs. Greth s'était laissée tomber pesamment à ses pieds et s'appuyait sur ses genoux.

— Sauvez-le, sauvez-le, vous le pouvez, — plaida-t-elle avec passion. — Comment ne l'aimeriez-vous pas puisqu'il est si bon! c'est mon trésor; c'est mon enfant, il n'y a pas de mal en lui. Vous pouvez faire de lui ce que vous voulez, vous le savez que vous le pouvez. Ne l'abandonnez pas à cette fille et je ne vous abandonnerai jamais. Si vous l'acceptez, je rendrai tout. Vous entendez : c'est une promesse solennelle, la plus sacrée que j'aie faite de ma vie. Emportez-le sur elle, et je renvoie tout ce bric-à-brac. Donnez-moi votre parole : elle me suffira. J'écrirai au déménageur ce soir.

Fleda, pendant ce discours, s'était laissée tomber sur l'épaule de Mrs Gereth et les deux femmes enlacées s'étaient levées et la plus jeune pleurait contre le cœur de son amie.

— Vous arrangez tout cela facilement parce que vous imaginez ce qui ne pourra jamais être; mais après ce vilain double jeu que j'ai joué, comment pourrez-vous de nouveau croire en moi?

— J'imagine seulement ce qui doit être, si vous avez un peu de cœur. Où diable voyez-vous un double jeu, quand vous vous êtes conduite comme une sainte? Vous avez été parfaite, admirable, et nos ennuis sont terminés.

Fleda, séchant ses yeux, secoua la tête avec une grande tristesse :

— Non, Mrs Gereth, ce n'est pas fini — je ne peux pas faire ce que vous me demandez — je ne peux pas accepter votre condition.

Mrs Gereth la regarda, stupéfaite; son visage s'assombrit de nouveau.

— Pourquoi donc, au nom du ciel, puisque vous l'adorez? Je sais ce que vous voyez en lui, — déclara-t-elle sur un autre ton. — Vous avez raison.

Fleda eut un petit sourire obstiné :

— Il l'aime trop.

— Alors pourquoi ne l'épouse-t-il pas? Il vous donne une chance exceptionnelle.

— Il ne s'imagine pas que j'aie jamais pensé à lui, — dit Fleda. — Pourquoi aurait-il eu cette idée qui ne vous était pas venue?

— Ce n'était pas de moi que vous étiez amoureuse, ma chatte. — Puis Mrs Gereth ajoute : — Je vais le lui dire.

— Si vous faites une chose semblable, vous ne me reverrez jamais — jamais plus.

Mrs Gereth la regarda sérieusement en montrant qu'elle comprenait qu'il fallait la croire.

— Alors vous êtes une méchante. Seriez-vous prête à jurer qu'il ne le sait pas?

— Naturellement, il ne le sait pas! — s'écria Fleda avec indignation.

Son interlocutrice resta quelques moments silencieuse.

— Et de son côté, il n'a pas de sentiment pour vous.

— Pour moi! — s'écria Fleda. — Avant même qu'il ne l'ait épousée?

Mrs Gereth eut un petit rire sec.

— Il devrait au moins apprécier votre esprit. Est-ce qu'il ne vous a vraiment pas donné un signe, un regard, un soupir?

— La situation, — dit Fleda avec froideur, — est celle que j'ai eu l'honneur de vous exposer.

— Alors, il est aussi idiot que sa mère! Mais vous savez qu'il faut m'expliquer pourquoi ils ont retardé le mariage, — reprit Mrs Gereth.

— Pourquoi le faut-il? — demanda Fleda au bout d'un moment.

— Parce que vous êtes restée seule ici avec lui si longtemps. Vous ne pouvez pas me faire croire maintenant que vous n'êtes pas rusée.

La jeune fille hésita un moment; elle sentait qu'elle devait choisir entre deux dangers. Son secret à elle avait été découvert. Mais celui d'Owen était encore intact et le plus grand danger, à présent, était de le livrer à la redoutable poigne de sa mère. Toute la tendresse de Fleda se porta à son secours, et elle décida de faire front au moindre danger :

— Ce retard, — arriva-t-elle à dire, — est peut-être causé par Mona. Je veux dire parce qu'il n'a pu lui garder les meubles.

Mrs Gereth sauta là-dessus :

— De sorte qu'elle rompra pour de bon, si je les garde?

Fleda se déroba :

— Je vous ai dit ce que je pense à ce sujet. Elle lui fera des scènes, lui posera des conditions et le tourmentera. Mais elle le tient ferme : elle ne le lâchera jamais.

Mrs Gereth médita et finit par déclarer :

— Eh bien, je les garderai, pour la mettre à l'épreuve.

Alors Fleda sentit un grand dégoût, comprenant qu'elle avait tout donné et n'avait rien obtenu.

XII

— La simple politesse m'oblige, — dit-elle le même soir à son hôtesse, — à lui faire savoir que je vous ai parlé. Que voulez-vous que je lui écrive?

— Écrivez qu'il faut que vous le revoyiez, — répondit Mrs Gereth.

Fleda eut l'air de ne pas comprendre.

— Pourquoi voulez-vous que je le revoie?

— Pour tout ce que vous voudrez.

— Voulez-vous dire que je dois lui proposer de revenir ici? — demanda-t-elle.

— Certes non, dites-lui que vous irez le voir en ville.

La légèreté de ces paroles surprit Fleda, mais sa compagne poursuivit :

— Je vous l'abandonne tout à fait, vous savez, faites-en ce que vous voudrez. Faites travailler votre intelligence, Je ne vous poserai pas de questions, mais réussissez.

— Cela est charmant, — répondit Fleda, — mais ne me dit pas du tout, ayez la bonté de le reconnaître, ce que je dois lui écrire. Ce n'est pas là une réponse à son message.

— Ma réponse est parfaitement claire : tout sera remis en place à l'instant où il dira qu'il va vous épouser.

— Me croyez-vous réellement capable, — demanda Fleda, — de lui transmettre cette nouvelle?

— Que voulez-vous que je fasse quand vous me menacez de m'abandonner si c'est moi qui parle?

— Oh! si vous parlez! — murmura le jeune fille gravement, satisfaite au fond de savoir que Mrs. Gereth se tenait pour avertie. Elle ajouta ensuite : — Comment puis-je continuer à vivre avec vous sur un pied que je désapprouve si complètement? Puisque je pense que vous l'avez dépouillé beaucoup plus qu'il n'est équitable — je m'attendais bien à ce que vous emportiez quelques objets, mais je n'aurais jamais soupçonné que vous prendriez tout — comment puis-je rester ici sans me dire que c'est approuver votre inhumanité et partager vos gains illicites?

Cette assurance était, chez Fleda, la réplique à l'indiscrète investigation de Mrs. Gereth dans le sanctuaire de son cœur. Puisqu'il lui fallait vivre les portes ouvertes, qu'elle ait au moins le bénéfice de la liberté.

— Je ne me donne pas deux jours pour détester les objets qui vous entourent. Je deviendrai insensible à leur beauté, à leur prix, à ce que j'avais autrefois si fort apprécié. Ne me trouvez pas brutale : il est inutile à présent de n'être pas sincère. Si je vous quitte, tout est fini.

Mrs. Gereth resta cependant imperturbable : il était évident qu'elle avait pris trop d'avantage.

— Que c'est beau cette affection que vous avez pour lui! comme cela m'est doux! Il faut un amour pareil pour dire des choses semblables. C'est ainsi que j'aurais été, ma chérie. Pourquoi ne m'avez pas tout dit plus tôt? Pour vous, j'aurais cédé en tout — je n'aurais même pas changé un candélabre de place. Ne restez pas avec moi si vous souffrez de voir toutes nos vieilles choses. Retournez en ville, chez votre père, mais pas pour très longtemps : deux ou trois semaines nous tireront d'affaire. Votre père vous acceptera volontiers

si vous lui faites comprendre qu'il s'agit... eh bien, de le débarrasser de vous pour toujours. Je le lui dirai moi-même, si vous n'osez pas. Je serais allée avec vous, pour vous éviter de l'ennui. Nous serions descendues à l'hôtel et nous nous serions un peu amusées, car, n'est-ce pas? nous n'avons pas pris beaucoup de plaisir depuis que nous nous sommes rencontrées. Mais vous comprenez que cela n'irait pas. Je serais une bête noire pour Owen et je ferais tout manquer. C'est là votre chance, d'être seule. Au nom de Dieu, employez-la pour la bonne cause. Si vous avez besoin d'argent, j'en ai un peu que je peux vous donner. Et je ne vous poserai pas de questions — pas l'ombre d'une.

Elle ne posait pas de questions, mais elle tenait pour certaines les choses les plus extraordinaires. Deux jours plus tard Fleda le sentit davantage. Elle venait d'écrire à Owen qu'elle avait eu une grande scène avec sa mère, et qu'il fallait avoir de la patience et lui laisser du temps. Comme ils l'avaient prévu tous les deux, c'était très dur, mais elle travaillait de son mieux pour lui et voyant qu'elle avait déjà fait impression sur Mrs. Gereth, elle allait tâcher d'avancer. Lui, pendant ce temps, devait se tenir absolument tranquille et ne pas faire d'autres démarches; il devait se borner à lui garder sa confiance, à prier pour elle et à croire en sa parfaite loyauté. Quand la lettre fut partie, elle regretta d'avoir employé le mot « loyauté »; elle aurait pu se servir d'une expression plus vague. La réponse qu'elle reçut immédiatement d'Owen fut un petit billet dont elle masqua l'insignifiance en se disant qu'il était d'une simplicité pathétique. Elle le fit aussitôt lire à Mrs. Gereth pour lui prouver qu'il n'y avait pas de questions que celle-ci ne pût poser. Owen n'avait pas de style, son écriture même n'était pas bonne et sa lettre, bref message de confiance amicale, ne renfermait que quelques phrases banales d'accusé de réception et d'assentiment. Le principal était que, puisque miss Vetch le lui recommandait, il ne presserait pas trop maman.

Fleda avait attendu cette réponse avec un trouble profond. Elle avait imaginé avec tant de force qu'il pourrait peut-être, selon son expression tacite, se laisser aller sur le papier, que, quand la lettre arriva, elle eut presque peur de l'ouvrir.

Elle se sentit peut-être effleurée par un léger désappointement en ne trouvant pas dans le billet en question une seule syllabe qui s'éloignât du sujet, mais une vue nouvelle frappa bientôt son esprit : cette simplicité extrême était presque le fruit d'une inspiration. Elle voyait bien que les natures droites font d'instinct ce qui est droit. Il n'était pas intelligent : sa manière d'écrire le prouvait; mais le plus grand génie de l'Angleterre n'aurait pas eu une intuition plus juste, intuition qui dans ces circonstances était remarquable, de ce qu'il fallait exactement lui envoyer pour montrer à Mrs. Gereth. Voilà le fruit qu'avait nécessairement produit la belle et sévère semence jetée en son esprit par Fleda. Il n'abandonnait pas Mona, il accomplissait son devoir, il s'efforçait avec le plus grand soin de rester sans reproche.

Si Fleda tendit ce billet à son amie comme un gage triomphal de l'innocence du cœur d'Owen, son allégresse fut de courte durée, car Mrs. Gereth sauta de suite sur le détail révélateur : « Pourquoi donc, au nom du ciel, s'écria-t-elle, ne souffle-t-il pas mot de la date, de la date, de la grande date? » Ce crescendo fut exécuté sur un ton de victoire. Elle proclama que rien ne pouvait être plus éloquent que cette omission : cela valait tout simplement des volumes : le sort de Mona se réglait rapidement.

Les journées qui suivirent, et qui finirent par former une pesante et inconfortable quinzaine, mirent en lumière un trait du caractère de Mrs. Gereth, plus crûment que ne l'avait fait tout le temps que ces deux personnes avaient passé ensemble : Fleda avait été loin de mesurer ce qu'Owen aurait sans doute appelé le « toupet » de sa mère. Elle vivait dans une atmosphère d'audace qui lui donnait l'impression d'une lumière crue et violente tombant sur elle par des fenêtres grandes ouvertes. L'humeur batailleuse de Mrs. Gereth s'alliait à une vieille habitude de se servir de toutes les armes à sa portée. Elle ne voyait dans la vie des gens que le côté qu'il s'agissait d'enfoncer. Fleda s'étonnait qu'elle eût cette insuffisance, l'ayant toujours regardée comme une personne remarquable. Mais Mrs. Gereth n'avait aucune compréhension des caractères; elle ne se posait qu'une question sur les gens : étaient-ce des sots, ou étaient-ils intelligents, et, pour elle,

l'intelligence consistait à se connaître en styles. Fleda avait en cela une intuition particulière. C'était pourquoi Mrs. Gereth pensait tant de bien d'elle. La pauvre fille avait à présent des accès de tristesse pendant lesquels elle souhaitait de ne plus jamais voir un beau meuble, n'ayant évidemment pas trouvé une source de paix dans cette expérience. Elle aurait été plus heureuse dans un vulgaire petit appartement dont le « cachet » aurait été emprunté à Tottenham Court Road. West Kensington renfermait quelques belles horreurs : il lui semblait qu'elles lui faisaient signe et qu'elle leur était vouée. Elle avait été retenue jusqu'ici par la promesse faite à Owen de persuader sa mère — et aussi parce qu'ayant à choisir entre deux maux, il lui semblait préférable de rester en butte aux coups de lance — jusque-là supportables — de Mrs. Gereth plutôt que d'avoir l'air de courir après un jeune homme.

Cependant, à mesure que les jours passaient, Fleda voyait plus clairement que sa seule chance de succès serait de se prêter à ce bas soupçon. Mrs. Gereth tous les matins, lisait ostensiblement le *Morning Post*, le seul journal qu'elle reçût et qui ne pouvait servir qu'à apprendre aux gens que leurs enfants sont misérablement mariés. Chaque jour, elle voyait dans le silence de ce quotidien une preuve nouvelle que tout était rompu et concluait que, puisque cet organe de mauvaises nouvelles ne disait rien, elle était saine et sauve. Elle accusait presque Fleda de négligence pour ne pas s'être procuré des détails, et ce reproche accompagnait dans sa bouche un éloge plus humiliant que le blâme. Fleda connaissait des relations de Mona qui certainement avaient des nouvelles — des gens impossibles qui admiraient Mona et qui étaient des habitués de Waterbath. Pourquoi une aussi brillante créature que Fleda, par surcroît la plus agréable, la plus généreuse des correspondantes, n'essayait-elle pas, sous un prétexte ou un autre, de tirer quelque clarté de ces barbares? A la fin Fleda écrivit à son père qu'il fallait qu'il la reçoive pour quelque temps; et quand elle partit pour Londres, à la grande joie de sa compagne, celle-ci l'accompagna à la gare et l'encouragea de ses vœux.

XIII

Mrs. Gereth prouva surabondamment qu'elle ne voulait pas poser de questions, en ne donnant pas signe de vie après l'arrivée de Fleda à Londres. Aucune lettre de Ricks ne parvint à West Kensington, et Fleda, qui n'avait rien à dire qui pût être au goût des deux parties, s'abstint de commencer la correspondance.

Elle n'avait pas non plus saisi cette plume, si glorifiée par Mrs. Gereth, pour éveiller les échos de Waterbath et s'était soigneusement gardée de toute enquête sur ce que l'on disait, supposait ou imaginait dans les milieux proches ou lointains. Mais elle dépensait un sou matinal pour l'achat du *Morning Post*; et voyait, chaque fois, que cette feuille inspirée n'avait pas plus à dire sur l'imminence que sur la rupture de certains hyménées. Il était donc évident que Mrs. Gereth triomphait à ces occasions beaucoup plus qu'elle ne tremblait et qu'après quelques triomphes semblables, elle ne tremblerait plus du tout. Ce qui était cependant encore plus évident, c'est qu'elle avait eu une intuition rare des circonstances qui auraient aidé Fleda, si celle-ci y avait été disposée, à mettre les pieds dans le plat. Fleda dut rapidement le reconnaître.

Un des effets de son intimité avec Mrs. Gereth avait été de la détacher de toute autre personne. La dame de Ricks avait fait le désert autour d'elle, l'accaparant si bien que toutes ses relations s'étaient écartées. Ne l'avait-on pas avertie, il y avait des mois, que les gens la considéraient comme perdue et s'étaient, après tout, consolée de cette perte? Elle errait au hasard dans la solitude de ce coin ouest de la ville, ou bien s'adonnait timidement à des formes d'art domestique qu'elle avait cultivées avant de goûter à l'arbre amer de la science, et quand elle ne réussissait pas à s'égarer dans ses promenades à travers l'insipide faubourg, elle se comparait à un insecte qui chemine, solitaire, sur un parchemin poussiéreux.

Comment Mrs. Gereth avait-elle compris d'avance que si Fleda avait consenti à être *vile* — c'était le mot de la

jeune fille — tout aurait conspiré pour l'aider, en particulier la manière dont son pauvre père se traînait à son cercle, après le déjeuner du matin, affaissé comme un septuagénaire, bien qu'il n'eût que cinquante-sept ans, la laissant royalement seule pour toute la journée? Il rentrait vers minuit et, sans risquer de longs discours, la regardait fixement et lui faisait comprendre, de son inimitable manière, que la présence de sa famille l'obligeait à changer toutes ses heures. Dans leur salon commun, elle avait la compagnie des objets qu'il aimait à appeler ses collections — vieilleries sordides qui ne disaient rien à sa fille : de vieux flacons à liqueurs, des boîtes d'allumettes, des calendriers et des calepins formaient, avec un assortiment d'essuie-plumes et de cendriers, le beau trésor tiré du bazar à un sou. Il avait une ignorance ingénue de ce côté de la nature de Fleda qui l'avait rendue si chère à Mrs. Gereth, et elle l'avait souvent entendu souhaiter que pour l'amour de Dieu, elle s'intéressât à quelque chose de remarquable. Pourquoi n'essayait-elle pas de faire une collection? Il se sentait pour les belles choses un goût dont malheureusement ses enfants n'avaient pas hérité. Cela indiquait les limites de l'intimité qu'elles pouvaient avoir avec lui — limites telles, Fleda le sentait à présent avec force — qu'il devait se demander pourquoi diable elle était revenue. Comme elle faisait écho aux termes mêmes de cette question, elle n'était pas capable de résoudre le mystère. Elle se disait seulement qu'elle avait dû se sauver de Ricks. C'était éminemment provisoire, mais tout l'avenir était obscur. N'ayant ni foyer, ni projets, la vie n'était pour elle qu'une vague attente.

Naturellement, il y avait son devoir — son devoir envers Owen — tâche très précise dont elle avait, après la visite à Ricks, renouvelé la promesse de sa main et de son sceau; mais ce n'était pas un bien positif, ce n'était qu'un horrible sentiment de privation. Elle avait quitté l'aile protectrice de Mrs. Gereth et, maintenant qu'elle se trouvait au milieu des cendriers et des essuie-plumes, le souvenir de la beauté qu'elle avait perdue lui causait de courts, mais affreux accès de désespoir. Si son amie gardait finalement les objets volés, elle ne retournerait jamais auprès d'elle. Si au contraire elle

s'en séparait, que resterait-il donc à quoi Fleda pourrait retourner? Elle frissonnait en imaginant la maîtresse de Ricks réduite, en termes vulgaires, à ce qu'elle avait sur le dos.

Fleda avait parfaitement compris, dès les premiers jours, qu'en dehors du fait d'apprendre à Owen où elle était, ce serait une charité de lui écrire quelque chose; il serait lâche, il serait mesquin de se laisser arrêter par l'arrière-pensée dont Mrs. Gereth avait empoisonné cette démarche. Elle se répétait sans cesse ce raisonnement, mais elle remettait aussi sans cesse ce projet : car, puisque son plan général était de se tenir tranquille, une entrevue comme celle de Ricks serait une singulière manière se s'y conformer. Elle laissa donc les jours s'écouler, par une vague préférence de la pratique à la théorie; elle sentait que rien n'avait plus d'importance que le précieux gain du temps. Elle ne pourrait pas rester toujours avec son père, mais elle pouvait tirer quelque avantage d'avoir marié sa sœur. Le ménage de Maggie offrait triomphalement une petite chambre d'amis. Fleda, réfugiée dans cet appartement et protégée par la reconnaissante Maggie, — car Maggie, au moins, était reconnaissante, — pourrait essayer de se mettre à peindre et de placer son travail. A côté de la maison de Fleda se trouvait la petite boutique d'un encadreur qui tenait aussi un commerce mélancolique d'accessoires de peinture. Elle s'arrêtait quelquefois devant le morne étalage, pour regarder deux timides essais qui, mis en montre et sollicitant l'acheteur, étaient un bon avertissement pour une jeune fille sans talent, ni fortune. Un jour, comme elle s'était arrêtée devant les petits tableaux, en se retournant, elle se trouva face à face avec Owen Gereth.

A sa vue, deux vagues d'émotion, passèrent rapidement, l'une après l'autre, sur son cœur. La première fut la perception immédiate que cette rencontre n'était pas un hasard, et la seconde, le sentiment tout aussi instantané que la rue était la meilleure place. Elle comprit avant qu'il n'eût parlé qu'il avait été chez elle, et qu'il avait eu des nouvelles de sa mère. Ces deux faits s'imposaient à son esprit, tandis qu'elle l'entendait dire avec un sourire :

— Je ne vous voyais que de dos, mais j'étais sûr que c'était vous. J'étais de l'autre côté de la rue, j'ai été chez vous.

— Comment avez-vous su où j'habitais? — demanda Fleda.

— J'aime bien cela, — dit-il en riant. — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit où vous étiez?

Fleda, à ces paroles, trouva que le mieux était de rire aussi :

— Puisque je ne vous l'avais pas dit, pourquoi êtes-vous venu?

— Par exemple! — cria Owen, — n'ajoutez pas la parole à l'action! Pourquoi, au nom du ciel, ne m'avez-vous pas fait signe? Je suis venu parce que je désirais tellement vous voir! — Il hésita, puis ajouta : — C'est maman qui m'a donné le tuyau. Elle m'a écrit, pensez-vous!

Ils étaient encore à l'endroit où ils s'étaient rencontrés. Fleda aurait désiré l'y garder, surtout parce qu'elle voyait qu'il comptait rentrer avec elle. Il la frappait par un air tout à fait différent, non plus agité et peiné comme à Ricks; il semblait avoir retrouvé son entrain. Peut-être était-ce seulement parce qu'elle le voyait pour la première fois dans sa tenue de ville, transformé, comme il l'aurait dit lui-même, en Londonien. A la campagne, échauffé par l'exercice, éclaboussé de boue, il lui avait toujours rappelé un paysan dans un pittoresque costume national. Certes, cela ne faisait pas de lui un autre homme, d'être habillé avec une élégance recherchée, avec éclat, d'avoir un chapeau haut de forme, des gants clairs avec des coutures noires et un parapluie effilé; mais il était réellement mieux, conclut rapidement Fleda; pour employer son vocabulaire, il était épatant. Fleda ne pouvait jamais penser à lui ni à certaines choses, sans s'aider des termes dont il se servait. Oui, c'était là le fait essentiel : il était épatant. Elle affermît sa voix, pour essayer de dissimuler cette impression et dit, avec plus de surprise qu'elle n'en éprouvait réellement :

— Vous avez donc repris les relations avec elle?

— C'est elle qui les a reprises avec moi. J'ai reçu sa lettre ce matin. Elle ne disait pas grand chose; elle donnait seulement votre adresse. J'ai répondu, vous savez : « Un million de remerciements. Irai la voir aujourd'hui. » Donc, nous

sommes de nouveau en correspondance, n'est-ce pas? Cela veut dire, naturellement, que vous avez quelque chose à me dire de sa part, c'est bien ça? Mais alors, pourquoi ne renseignez-vous pas les gens?

Il n'attendit pas la réponse, il avait tant à dire :

— On m'a dit chez vous quand vous étiez arrivée. Ne saviez-vous donc pas, pendant tout ce temps, que je comptais les heures? J'ai laissé un mot pour vous — que je reviendrais à six heures. Mais c'est de la veine d'être tombé sur vous plus tôt. Vous rentrez bien chez vous, par exemple? — s'écria-t-il avec inquiétude. — La jeune fille m'a dit que vous étiez sortie de bonne heure.

XIV

Quand ils furent dans le petit salon du père de Fleda, au milieu des flacons et des essuie-plumes, tous deux plus gênés encore, plus étrangers l'un à l'autre, Fleda commanda le thé, par contenance, bien que cela dût le faire rester plus longtemps, et le jeune homme lui donna la lettre de sa mère, comme s'il eût deviné sa pensée : « Elle est encore méchante... vous verrez! » Il lui tendit un bout de papier qu'il avait tiré de sa poche et de son enveloppe. *Fleda Vetch* était-il écrit, *est à West Kensington,* 10 *Raphaël Road. Allez-y et, pour l'amour de Dieu, tâchez d'avoir une lueur d'intelligence.* Quand elle lui rendit le billet, elle le regarda et comprit que, s'il avait rougi, c'était de la voir lire cette allusion à son défaut d'esprit. Pour Fleda, le sens de la lettre était clair, et elle eut peur de ne pouvoir le cacher, devant l'air pathétique que prenait sous le camouflet l'aimable et beau garçon, debout devant elle. Pendant une minute, l'irritation du tour qu'on lui avait joué l'empêcha de parler. Oui, on l'avait jouée, car Fleda considérait qu'il y avait eu un pacte et le tour de Mrs Gereth consistait à ne pas respecter l'esprit de l'engagement, tout en se conformant d'une certaine manière à la lettre. Devant la menace de rupture complète, elle n'avait pas osé se servir du secret de la jeune fille comme elle brûlait de le faire, mais au cours de cette séparation, elle avait amassé assez de courage pour hasarder une trahi-

son indirecte. Fleda se représentait très bien ses hésitations, l'impulsion à laquelle elle avait fini par obéir et que les temporisations de Waterbath avaient encouragée, puis rendue irrésistible. Si, avec sa manière désinvolte d'intervenir, elle n'avait pas nommé l'objet caché, elle avait, du moins, désigné la cachette. C'était le sentiment de cette offense qui tenait closes les lèvres de Fleda : elle ne voulait pas aggraver les faits par une exclamation devant laquelle Owen dresserait les oreilles. Pendant ce temps, il s'était écrié, avec son rire gêné :

— Et voilà pour moi, n'est-ce pas, miss Vetch?

— Vous savez déjà que votre mère est très intelligente, — dit Fleda qui était arrivée à réprimer toute trace visible d'émotion.

— Je crois que je peux comprendre suffisamment quand je sais ce qu'il y a à comprendre, — affirma le jeune homme. — Mais j'espère que vous ne serez pas fâchée si je vous dis que vous m'avez fort bien gardé dans l'ignorance. J'ai attendu, attendu, attendu. Tant de choses dépendaient des nouvelles que vous me donneriez. Je ne sais pas du tout où j'en suis, vous savez. Je n'ai réellement rien appris par vous depuis que je vous ai vue là-bas, chez elle. Vous m'avez écrit d'être patient et, ma parole, je crois que vous ne savez pas avec quoi il faut que je sois patient. A Waterbath, vous savez, j'ai tout simplement à rendre compte de ces sacrés meubles. Mona compte sur moi et attend, et le diable l'emporte si je ne compte pas sur vous de la même manière.

La confiance de Fleda, en l'entendant parler, grandissait, car il était visible qu'elle n'avait pas jeté dans son esprit l'étincelle d'où aurait pu jaillir la lueur invoquée par sa mère. Cependant cette belle assurance vacilla quand, après un silence suppliant, il ajouta :

— J'espère, vous savez, qu'après tout, vous ne me cachez rien.

Devant l'évocation de tout ce qu'elle lui cachait, un tel souhait ne pouvait manquer de la troubler; et elle commença des explications d'autant plus rapides qu'elle sentait qu'il n'était pas convaincu. La servante malpropre entra avec le thé, et Fleda, ayant à enlever plusieurs objets pour faire

une place sur l'une des tables, accepta avec joie cette diversion. « J'ai essayé de faire céder votre mère parce qu'il me semblait qu'il y avait une chance de réussir. C'est pour cela que je vous ai laissé espérer. Elle a trop d'orgueil pour tourner casaque de suite, mais je crois que j'ai parlé exactement en vous disant que je lui avais fait impression. »

Elle avait commandé le thé, mais n'avait pas offert à Owen de s'asseoir, elle avait décidé qu'elle-même resterait debout.

— Vous l'avez si bien clouée? — demanda Owen.

— Je lui ai expliqué à fond votre situation et lui ai fait voir beaucoup plus clairement qu'elle ne le désirait, ce qui me semblait son devoir strict.

Owen attendit un moment.

— Et après avoir fait cela, vous êtes partie?

Fleda sentait qu'il était nécessaire de donner une raison de son départ, mais elle dit seulement avec une joyeuse franchise :

— Je suis partie.

Son compagnon la regarda de nouveau en silence.

— Je croyais que vous deviez rester plusieurs mois avec elle.

— Eh bien, — répondit Fleda, — je n'ai pas pu rester. Cela me déplaisait, me déplaisait trop..., je ne pouvais pas le supporter, — continua-t-elle. — Vivre au milieu de ces dépouilles de Poynton, les toucher, m'en servir, me faisait croire que je la soutenais. Comme je détestais ce qu'elle avait fait, je ne voulais pas être, même pas avoir l'air d'être ce que vous appelleriez, n'est-ce-pas, une complice du fait accompli.

De regarder avec tant de rigidité une partie de la vérité doublait sa joie d'en exposer le reste. Elle sentait un besoin très pressant de le lui détailler. Il y avait un point sur lequel elle l'avait trompé, et il y en avait un autre sur lequel elle avait trompé Mrs Gereth, mais le peu de plaisir qu'elle avait tiré de ces tromperies lui devint sensible alors. Elle s'empressa autour du thé, et pour y passer plus de temps, débarrassa encore la table, dispersant les tasses et les soucoupes de faïence grossière et les petites assiettes communes. Elle sentait qu'elle créait plus de confusion que de symétrie, et sentait

aussi qu'elle était violemment agitée. Owen essaya de l'aider, ce qui fit surtout du désordre.

— Ma raison pour ne pas vous écrire, — poursuivit-elle, — était simplement que j'espérais apprendre quelque chose de plus de Ricks. J'attendais de jour en jour.

— Mais vous n'avez rien reçu?

— Pas un mot.

— Alors, ce que je comprends, — dit Owen, — est, qu'en somme, vous vous êtes disputée avec maman. Et vous l'avez fait — je veux dire, vous, en particulier — pour moi.

— Oh non, nous ne nous sommes pas disputées du tout. Puis avec un sourire : — Nous avions seulement des idées différentes.

— Étonnamment différentes!

Owen rit à son tour. Fleda sentit que les collections de son père et sa hideuse vaisselle mesuraient dans la pensée de son visiteur encore plus fortement que dans la sienne, la chute prodigieuse de Poynton à Ricks. Si elle était tombée, c'était à cause de ce qu'elle avait fait pour lui. Elle était d'autant plus contente qu'il pût voir qu'elle avait fait quelque chose pour lui, que ce n'était pas elle qui lui en disait le prix.

— La difficulté, comprenez-vous, vient de ce qu'elle ne voit pas vraiment clair dans votre situation. — Elle hésita : — Elle ne peut concevoir pourquoi votre mariage n'a pas encore eu lieu.

Owen fit de grands yeux :

— Mais pour la raison que je vous ai dite : parce que Mona ne veut pas faire un pas de plus avant que maman n'ait donné pleine satisfaction. Tout doit être là-bas. Vous comprenez, tout y était le jour de cette fatale visite.

— C'est bien ce que j'avais compris quand vous m'avez parlé à Ricks, — dit Fleda, — mais je ne l'ai pas répété à votre mère. A Ricks, elle avait trouvé affreux de parler de Mona avec lui, mais à présent ce scrupule était dissipé. S'il en était à qualifier de fatale la visite de Mona, il était au moins inutile d'affecter de ne pas le remarquer. « Il vous est facile de voir, dit-elle, que, puisqu'elle désapprouve votre mariage, toutes les choses qui le rendent moins probable travaillent

en sa faveur. Sans que je lui aie rien dit, elle a des soupçons et des opinions qui lui ont été suggérées uniquement par votre retard. En tenant assez longtemps, elle croit qu'elle mettra fin à vos fiançailles. Puisque Mona attend, elle espère qu'elle finira par décourager Mona. » Cette explication parut, à la conscience de Fleda, suffisamment claire.

Ce fut aussi, sembla-t-il, le sentiment du jeune homme qui l'avait suivie attentivement.

— Quant à cela, — déclara-t-il aussitôt, — elle a bien, en effet, fini par décourager Mona.

Il prononça ces paroles avec une nuance singulière de gaieté. Fleda, stupéfaite de cette extravagence, resta un moment à le regarder.

— Voulez-vous dire que votre mariage est rompu?

Owen répliqua avec une sorte de désespoir comique.

— Dieu sait, miss Vetch, où, quand et comment mon mariage se fera! S'il n'est pas rompu, certainement, au point où en sont les choses, il n'est pas en train. Je n'ai pas vu Mona depuis dix jours et il y a une semaine qu'elle ne m'a pas écrit. Elle avait l'habitude de m'écrire toutes les semaines, vous savez? Elle ne veut pas bouger de Waterbath, et je n'ai pas bougé de Londres. — Puis, il éclata brusquement : — Si elle me balance, est-ce que maman cédera?

Fleda, à ces mots, sentit que c'était alors la véritable épreuve de son héroïsme — sentit qu'en lui disant la vérité, elle pousserait d'une main efficace l'obstacle hors de son chemin. La certitude que ce mouvement disposerait sans doute à jamais de Mona pouvait-elle céder à la résolution de lui donner encore toutes les chances auxquelles la fiancée avait droit? Cette résolution était héroïque, mais au moment où Fleda se souvenait du rang auquel elle l'avait placée, elle se souvenait aussi des droits non moins urgents de la vérité. La vérité! ah! il y avait une limite à l'impunité avec laquelle on pouvait l'escamoter. Ce qu'elle devait surtout garder en mémoire n'était-ce pas qu'Owen avait droit à ses biens et qu'elle lui avait donné sa promesse de ne pas l'abandonner dans sa lutte pour les recouvrer? N'était-ce pas l'abandonner que de lui cacher la seule manière de les recouvrer

dont elle était sûre. Pendant un instant qui lui sembla le plus intense de sa vie, elle débattit.

— Oui, dit-elle enfin, si votre mariage est vraiment rompu, elle rendra tout ce qu'elle a pris.

— C'est justement ce qui fait hésiter Mona! — s'écria naïvement Owen. — Je veux dire l'idée que je ne retrouverai les meubles que si elle renonce à moi.

Fleda réfléchit un instant.

— Vous voulez dire que cette idée la fait hésiter à vous garder, non pas à rompre avec vous?

Owen ne comprit pas très bien.

— Elle ne voit pas à quoi servent tous ces délais, puisque je n'ai pas encore mis l'affaire entre les mains des huissiers. Elle y tient énormément et elle est furieuse que je ne le fasse pas. Elle dit que c'est la seule manière et elle croit que j'ai peur de le faire. Elle m'a donné du temps, puis m'en a donné encore. Elle dit que je cède trop à maman. Elle dit que je suis une moule de continuer à me faire du mauvais sang. C'est pourquoi elle se retire ainsi, vous comprenez?

— Est-ce qu'il ne vous semble pas, — demanda Fleda, — que c'est peut-être parce qu'elle est poussée par un mobile très élevé? Elle connaît l'immense valeur de tous les objets que détient votre mère et pour restaurer Poynton, elle est prête, n'est-ce pas, à faire un sacrifice?

Owen avait suivi ce raisonnement jusqu'au bout, et avec tant de promptitude qu'il fut capable d'articuler avec décision :

— Ah, ce n'est pas son genre! Elle les veut pour elle-même, — ajouta-t-il, — elle veut sentir qu'ils sont à elle, elle se moque pas mal que je les aie ou non. Et si elle ne peut pas les avoir, elle ne veut pas de moi.

Fleda saisit la portée de cette affirmation.

— Y tient-elle donc au point qu'ils soient tout pour elle, et qu'elle fasse entièrement dépendre d'eux toutes les autres choses?

Owen pesa cette question comme s'il sentait toute la gravité de sa réponse. Puis la réponse sortit d'un coup, poussée, comme Fleda le comprit, par un flot de souvenirs. — Elle n'a jamais semblé y tenir particulièrement jusqu'à ce qu'ils

aient paru menacés. Maintenant, elle les a en tête; et quand elle a quelque chose en tête — oh! mon Dieu!...

Il s'interrompit et regarda dans le vague, en silence, comme s'il pensait que toute parole était insuffisante. C'était la première fois que Fleda l'avait entendu donner une explication si précise et s'embarquer dans une généralisation.

Les préparatifs affairés de Fleda avaient été, pendant ce temps, suspendus et elle se hâta, avec un rire qu'elle sentit embarrassé, de servir le thé.

— Je suis sûre qu'il sera détestable, — dit-elle, — nous n'avons jamais de bonnes choses.

Elle offrit aussi à Owen du pain et du beurre qu'il prit tenant sa tasse et sa soucoupe de l'autre main et marchant lentement à travers la pièce. Elle se versa une tasse, mais non pour la boire; après quoi, sans en avoir envie, elle se mit à manger un petit biscuit rassis. Elle était frappée de sentir que la répugnance qu'elle avait éprouvée à Ricks à faire, pour sa part, rebondir entre eux le nom de la pauvre Mona avait disparu; et ce fut sous cette influence qu'elle reprit alors :

— Dois-je comprendre qu'elle a promis de vous épouser sans vous aimer?

Owen regarda par la fenêtre.

— Elle m'aimait excessivement. Mais elle ne peut supporter cet odieux ennui.

— Cela est en effet odieux et j'imagine bien l'effet produit sur Mona.

Son visiteur se retourna brusquement :

— Vous le comprenez? — Son indignation était presque une révélation. — Vous comprenez que son caractère soit aigri et qu'elle s'en prenne à moi? Elle se conduit comme si je ne lui servais à rien du tout.

Fleda hésita.

— Elle n'a pas encore digéré le tort qu'on lui a fait.

— Fort bien, mais est-ce moi, s'il vous plaît, qui suis l'auteur responsable de ce tort? Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour arranger les choses?

A travers cette question perçait une colère qui, bien qu'elle prît pour objet Mona, semblait s'adresser à Fleda; et ce changement de rôle eut à son tour pour effet de faire

remarquer à la jeune fille combien Owen était beau quand il parlait avec cette chaleur — c'était la première fois qu'elle le voyait ainsi et qu'elle l'entendait employer des expressions telles que celle-ci : l'auteur responsable. De plus, cette attaque fit sentir vivement à Fleda la véritable futilité du secours qu'elle lui avait donné :

— Vous avez certainement été admirable — dit-elle. — C'est moi qui, tout à fait sans le vouloir, vous ai déçu. Je ne vous ai pas aidé du tout à trouver le remède.

— Mais vous n'auriez pas, dans tous les cas, cessé de m'aimer, n'est-ce pas? — demanda Owen. Il tenait évidemment à savoir si vraiment elle donnait raison à Mona. — Je veux dire, naturellement, si vous m'aviez aimé, si vous m'aviez aimé comme elle m'aimait, — expliqua-t-il.

Fleda considéra cette question juste assez longtemps pour comprendre qu'afin de cacher son embarras il lui fallait le refuge immédiat d'une question plus importante.

— Je pourrais mieux répondre à ceci si je savais si vous avez été bon pour elle. L'avez-vous été? — demanda-t-elle aussi simplement qu'il lui fut possible.

— Si je l'ai été? et comment! — déclara Owen. — J'ai été son âme damnée. Je me suis précipité à Ricks pour tout mettre à feu et à sang, comme vous l'avez vu, et le jour suivant, je suis allé la voir à Waterbath.

Mais juste à ce moment, où l'intérêt de Fleda était au comble, il se tut brusquement. Son visage avait pris une expression différente et il reposa sa tasse vide.

— Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela? Pour le bien que cela me fait. Je comprends que vous n'avez pas de conseil à me donner maintenant, sinon de faire agir mon avoué. Dois-je le faire agir?

Fleda entendit à peine ces paroles : une idée nouvelle lui était venue subitement à l'esprit.

— Quand vous êtes allé à Waterbath après m'avoir vue, — demanda-t-elle, — lui avez-vous tout raconté?

Owen eut l'air gêné :

— Raconté quoi?

— Que vous aviez eu une longue conversation avec moi et que vous n'aviez pas vu votre mère?

— Oui, je lui ai rendu compte de tout; je lui ai dit que vous aviez été excessivement aimable et que j'avais remis toute l'affaire entre vos mains.

Fleda resta silencieuse un moment.

— Peut-être cela lui a-t-il déplu? — insinua-t-elle.

— Cela lui a horriblement déplu, — dit Owen avec un air très étrange.

— Horriblement? — cria la jeune fille. Ce mot plus que de raison la stupéfia.

— Elle a dit qu'elle voudrait bien savoir quel droit vous aviez de vous mêler à tout cela. Elle a dit que vous n'étiez pas honnête.

— Oh! — s'écria Fleda avec un long gémissement. Puis elle se ressaisit : — Je comprends.

— Elle vous a insultée et je vous ai défendue. Elle vous a accusée...

Elle l'interrompit d'un geste.

— Ne me dites pas ce qu'elle a fait...

Elle avait rougi jusqu'aux yeux et elle sentait, comme sous l'effet d'un soufflet, les larmes s'y amasser. Elle but cependant la coupe jusqu'au fond, et au bout d'un instant, se trouva capable de parler en souriant. En vérité, elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que son sourire était étrange.

— Vous disiez, il y a un moment, que votre mère et moi nous étions disputées à votre sujet. Ce qui est beaucoup plus vrai, c'est que Mona et vous, vous vous êtes disputés à cause de moi.

Owen hésita, mais il finit par dire :

— Ce que je veux dire, si cela ne vous contrarie pas, c'est que Mona, voyez-vous, s'est mise en tête d'être jalouse.

— Je comprends, — dit Fleda. — Mon Dieu, après tout, nos entretiens ont pu paraître étranges.

— Ils ont paru très beaux et ils ont été très beaux. Oh! je lui aî dit quel est votre genre! — poursuivit le jeune homme.

— Cela, bien entendu, ne m'a pas fait aimer davantage.

— Non, ni moi, — dit Owen. — Naturellement, vous savez, elle dit qu'elle m'aime.

— Et lui dites-vous que vous l'aimez?

— Je ne dis rien d'autre, je le dis tout le temps. Je le lui ai dit l'autre jour une douzaine de fois.

Fleda ne fit pas, à cela, de réplique immédiate et avant qu'elle ait eu le temps de choisir ses paroles, il répéta sa question précédente :

— Est-ce que je dois dire à mon avoué d'agir?

Elle avait à ce moment résolu de repousser cette solution précisément parce qu'elle y voyait une grande chance pour elle-même. Décider Owen à l'adopter, c'était fermer au nez de Mrs Gereth la porte ouverte de la reddition volontaire. Elle s'enflammerait et lutterait en agitant le drapeau d'une défense passionnée, héroïque. Sa cause serait évidemment perdue, mais la procédure durerait plus longtemps que la patience de Mona et la correction d'Owen. Après une rupture en forme, ce dernier serait libre, et elle n'avait qu'à serrer les doigts pour tirer le cordon qui lèverait le rideau sur cette scène.

— Vous lui assurez que vous l'aimez, mais n'y a-t-il rien de plus que ce que vous dites? Qu'a donc pu devenir, en si peu de temps, l'affection qui vous a conduit aux fiançailles?

— Le diable sait ce qu'elle est devenue, miss Vetch! — s'écria Owen. — Il semble qu'il n'en reste rien depuis cette horrible dispute.

Il était près d'elle à présent, et, le visage de nouveau éclairé par le soulagement, offrait à ses yeux toute sa sotte histoire.

— A mesure que je vous voyais et que je faisais davantage attention à vous, et que je vous connaissais de mieux en mieux, je m'intéressais de moins en moins — je ne pouvais m'en empêcher — aux autres personnes. J'aurais voulu vous avoir connue plus tôt — je sais que je vous aurais mieux aimée que n'importe qui au monde. Mais ce n'est pas vous qui avez fait le changement, — continua-t-il avec passion, — et j'étais absolument décidé à garder Mona jusqu'à la mort. C'est elle qui a tout fait, par l'état dans lequel elle s'est mise, par la manière dont elle a boudé, la manière dont elle a pris les choses et m'a obligé à les prendre! Elle a détruit, je le jure, tous nos projets de bonheur. Elle voulait tout le temps savoir ce qui se passait entre nous, entre vous et moi, et ne voulait pas croire à mon serment solennel que rien ne se

passait que ce qui aurait pu se passer directement entre moi et ma pauvre vieille maman. Elle disait qu'une jolie fille comme vous était une charmante vieille maman pour moi et elle ne vous appelait jamais que de ce nom, croyez-moi. Que je sois pendu si je ne me suis pas bien tenu! Est-ce que je vous ai jamais glissé un mot de trop? Vous m'auriez donné un joli savon, si je l'avais fait, n'est-ce pas vrai? Mais à présent je me moque de ce que vous dites et tout autant de ce que Mona dit — et je me moque de ce que tout le monde dit; vous me demandez si je ne l'aime pas et je suppose qu'il est assez naturel que vous me posiez cette question. Mais vous la posez juste au moment même où j'ai la plus terrible envie de vous dire qu'il n'y a qu'une personne sur la terre que j'aime et que cette personne...

Ici, Owen s'arrêta net, et Fleda se demanda si c'était parce qu'il avait entendu, à travers la porte, des bruits de pas et de voix sur le palier. Elle avait, elle-même, perçu ses bruits avec surprise et avec un vague malaise : ce n'était pas l'heure de son père et elle ne voyait pas de raison pour recevoir une visite. Une crainte lui vint, qui grandit au bout de quelques secondes : c'était une visite, et c'était tout simplement Mrs Gereth. Mrs Gereth désirait voir de près le résultat de son billet à Owen. Fleda se raidît et décida immédiatement que si c'était là ce que désirait Mrs Gereth, cette dame l'aurait sans aucun malentendu. Le silence d'Owen ne fut que d'un instant, mais, pendant cet instant, les deux jeunes gens restèrent face à face, les yeux dans les yeux, tâchant d'interpréter, à travers la porte, le murmure de l'entretien qui avait lieu dans le vestibule. Fleda avait commencé un mouvement pour couper court, quand Owen l'arrêta, en la saisissant par le bras.

— Vous pouvez certainement deviner, — dit-il à voix basse et en lui serrant le bras, de telle manière que Fleda n'avait jamais connu cette voix ni cette pression, — vous pouvez certainement deviner quelle est la personne que j'aime sur la terre?

La porte s'ouvrit et la servante malpropre, passant la tête, annonça : « Mrs Brigstock. »

XV

Mrs Brigstock, debout sur le seuil de la porte, regardait tour à tour les deux occupants de la pièce; puis ceux-ci virent son regard se fixer sur un petit objet tombé sur le parquet que personne n'avait remarqué jusque-là. C'était le biscuit que Fleda avait grignoté, par contenance, après avoir servi le thé à Owen; elle l'avait presque aussitôt posé sur la table, et qu'elle l'eût fait ensuite tomber, par quelque mouvement précipité, était un signe indéniable de l'agitation qui la possédait. Mrs Brigstock semblait voir dans ce biscuit des choses inattendues. Owen, à tout hasard,le ramassa et Fleda eut le sentiment qu'il faisait disparaître les traces d'une scène que les journaux auraient qualifiée de mouvementée. Il fut évident que Mrs Brisgtock remarqua aussi les objets du thé épars et sur le visage des jeunes gens les traces d'une émotion à son comble.

Le premier étonnement passé, Fleda s'élança joyeusement vers sa visiteuse, exagérant les politesses et s'étonnant qu'on eût été, à Waterbath, au courant de ses mouvements. Mrs Brigstock n'avait-elle pas quitté cette résidence dans l'unique but de mettre la main sur l'associée de Mrs Gereth et la complice de sa mauvaise action? De quelle manière cette main se poserait-elle, Fleda ne pouvait encore le préciser; mais il était en son pouvoir de faire face à dix idées à la fois et cette faculté lui donnait, même en envisageant le pire, un grand avantage sur une personne qui avait besoin de circonstances faciles pour faire face à une seule idée. La vibration même de l'air lui disait que l'esprit de Mrs Brigstock, quelle que fût sa disposition première, était vivement affecté par la vue d'Owen. C'était une surprise complète. Elle avait envisagé tout ce qui le concernait, sauf sa présence. Sur cette présence, elle méditait maintenant, Fleda le comprit, dans un silence embarrassé, tout en opérant, avec l'aide d'une main obligeante, un voyage maladroit vers le sofa. Owen allait être inutile, allait être déplorable; Fleda avait parfaitement saisi ce côté de la situation. Il y en avait un autre : Owen allait l'admirer, l'adorer dans la mesure exacte où elle déploierait une aisance supérieure. Fleda sentit pour

la première fois qu'elle était libre de se laisser aller, comme avait dit Mrs Gereth, et elle était tout entière à l'idée que se «laisser aller» signifiait à présent jeter Owen dans l'admiration de sa simplicité et de son tact. La mère de Mona refusa le thé, refusa de prendre un meilleur siège, refusa un coussin, refusa d'enlever son boa. Fleda devina qu'elle n'était pas venue avec l'intention d'être sèche, mais que l'éloquente prise de possession de la pièce lui avait donné le ton.

— Je suis venue à tout hasard, — expliqua-t-elle. — Mona a trouvé hier, quelque part, le faire-part du mariage de votre sœur que vous, ou votre père, nous avez envoyé il y a quelque temps. Nous n'avons pas pu venir, c'était impossible; mais comme il y avait cette adresse, je me suis dit que je pourrais vous trouver ici.

— Je suis très contente d'être à la maison, — répondit Fleda.

— Oui, cela ne vous arrive pas souvent, n'est-ce pas?

Mrs Brigstock promena de nouveau ses regards sur l'intérieur de Fleda; sur quoi, Owen intervint alors, de sa manière terne et maladroite :

— J'ai écrit à Mona ce matin que miss Vetch était en ville; mais naturellement la lettre n'était pas arrivée quand vous avez quitté la maison.

— Non, elle n'était pas arrivée. Je suis venue pour passer la nuit. J'ai plusieurs affaires à traiter.

Puis regardant tour à tour les deux jeunes gens et les fixant avec intention :

— Je crains d'avoir interrompu votre conversation, — dit Mrs Brigstock.

Elle parlait sans but, avait l'air d'énoncer simplement le fait et Fleda se sentit sûre que si Mrs Gereth la voyait en ce moment, elle la mépriserait plus que jamais. Elle avait un visage dont il n'était possible de dire qu'une chose, c'est qu'il était rose, et un esprit que l'on n'aurait pu décrire qu'en l'étiquetant d'une manière analogue.

— Vous devez être très bouleversée, — fit la visiteuse. — Vous prenez, je crois, son parti dans cette affreuse dispute.

Fleda hésita vaguement :

« Cette affreuse dispute? »

— Au sujet du contenu de la maison? Est-ce que vous ne vous en occupez pas pour lui?

— Elle sait que vous avez été excessivement bonne pour moi, — dit Owen.

Sa déconfiture était si complète qu'elle aggravait leur situation et Fleda se trouva partagée entre l'espérance de lui voir prendre congé et le désir qu'il pût voir ce que cette occasion allait lui permettre de faire pour lui.

Elle expliqua à Mrs Brigstock :

— Madame Gereth, à Ricks, l'autre jour, m'a demandé, avec insistance, de le voir à sa place.

— Et elle vous a demandé aussi, avec insistance, de le voir ici, en ville?

L'affreux chapeau de Mrs Brigstock semblait exiger la vérité sans sophismes, et Fleda eut sur les lèvres que c'était bien, en effet, la demande de Mrs Gereth; mais elle réprima ce mouvement et, avant qu'elle eût pu dire quelque chose, Owen prit à nouveau la parole.

— J'ai tenu à dire à Mona que je viendrais ici, vous savez. C'est exactement ce que je lui ai écrit ce matin.

— Elle était bien certaine que vous viendriez ici, si vous pouviez le faire, — répliqua Mrs Brigstock. — Si votre lettre était arrivée j'aurais été préparée à vous trouver ici, au thé. Dans ce cas, je ne serais certainement pas venue.

— Alors, je suis heureux qu'elle ne soit pas arrivée. Voudriez-vous qu'il parte? — demanda Fleda.

Mrs Brigstock regarda Owen et réfléchit : son visage ne réfléta rien.

— Je voudrais qu'il parte avec moi.

Il n'y avait pas de menace dans son ton, mais elle savait évidemment ce qu'elle voulait. Comme Owen ne répondait pas, Fleda lui jeta un regard qui l'engageait à consentir; puis, craignant qu'il ne refusât et n'aggravât par là la situation, elle prit sur elle de déclarer qu'elle était sûre qu'il serait très heureux de satisfaire à ce désir. Elle n'avait pas plus tôt parlé qu'elle sentit que ces paroles produisaient un mauvais effet d'intimité : elle avait répondu pour lui comme si elle avait été sa femme. Mrs Brigstock continua à le regarder comme si elle n'avait rien remarqué, et à s'adresser à Fleda,

— Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu, j'ai à lui parler de plusieurs choses particulières.

— Et moi de même, Mrs Brigstock! — s'exclama Owen.

Sur quoi il prit son chapeau, comme pour un départ immédiat.

Pendant ce temps la visiteuse s'était tournée vers Fleda :

— Qu'est-ce que Mrs Gereth va faire?

— C'est cela que vous êtes venue me demander? — questionna Fleda.

— Cela et plusieurs autres choses.

— Alors, vous auriez beaucoup mieux fait de laisser partir Mr Gereth et de rester seule pour me faire une bonne visite. Vous pouvez causer avec lui quand vous voulez, tandis que c'est la première fois que vous venez me voir.

Cette proposition fit, évidemment, de l'effet; Mrs Brigstock balança visiblement.

— Je ne peux pas causer avec lui quand je veux, — répondit-elle. — Il y a je ne sais combien de temps qu'il n'est pas venu. Mais il y a des choses qui m'ont amenée ici.

— Ce sont des choses qui n'ont aucune importance, — affirma subitement Owen, à la grande surprise de Fleda.

Il n'avait pas tout d'abord répondu au désir exprimé par Mrs Brigstock de l'emmener avec elle : Fleda comprenait qu'au fond de tout ceci, il y avait la volonté de rester à ses côtés, de ne pas paraître l'abandonner. Mais brusquement, toute son irritation le travaillant, il avait compris qu'il l'abandonnerait davantage en la laissant questionner par la nouvelle visiteuse.

— Vous me permettrez de vous dire, vous savez, Mrs Brigstock, que je trouve que vous ne devez pas du tout vous en prendre à Miss Vetch. Elle est trop bonne de s'intéresser à nous et à notre vilaine dispute. Si vous voulez en parler, parlez-en avec moi. Je n'aime pas toutes ces interrogations, vous savez. Elle est la franchise même : je vous dirai tout ce que je pense d'elle, — déclara-t-il avec un rire nerveux. — Sortons, maintenant, je vous prie et laissons-la tranquille.

Mrs Brigstock, à ces paroles, s'anima tout d'un coup. Fleda trouva qu'elle avait l'air très étrange. Elle se tenait très droite, avec une singulière dilatation de tout son corps et de tout

son visage à l'exception de sa bouche qui, pincée et arrondie, formait un petit orifice. Fleda était douloureusement partagée : sa joie intérieure était profonde, mais il aurait été inconvenant de paraître s'associer au ton de familiarité que prenait Owen avec une dame qui avait été et qui était peut-être encore sur le point de devenir sa belle-mère. Elle posa sa main sur le bras de Mrs Brigstock, comme pour la calmer. Mais Mrs Brigstock devant ce magnifique défenseur s'écriait déjà :

— Il parle, ma parole, comme si j'étais venue ici pour être impolie.

Fleda, en réponse, se mit à rire en la serrant plus fort; puis elle accomplît l'exploit de l'embrasser délicatement.

— Je ne suis pas du tout effrayée de rester seule avec vous et je ne crains pas que vous me mettiez en morceaux. Je répondrais à toutes les questions que vous pouvez songer à me poser.

— C'est moi qui dois répondre aux questions de Mrs Brigstock, — interrompit de nouveau Owen, — et je ne suis pas moins prêt que vous à les affronter.

Il avait une fermeté qu'elle ne lui avait jamais vue.

— Mais elle ne sera restée que quelques minutes. Quelle visite est-ce là? — s'écria Fleda.

— Elle a duré assez longtemps pour ce que je voulais. Il il y avait quelque chose que j'avais besoin de savoir, mais je crois que je le sais maintenant.

— Vous savez peut-être des choses que je ne sais pas, — dit Fleda avec un sourire. — Mais j'ai une sorte d'idée que vous allez sur une piste très fausse.

Mrs Brigstock, à ces mots, lui jeta un regard profond et pressant tel que Fleda n'aurait pu l'imaginer chez elle; c'était comme la lueur vacillante d'une vague disposition à la laisser s'expliquer. Mais Owen gâta tout rapidement.

— Rien n'est plus probable; mais vous ne devez d'explication à personne au monde. Il se peut que j'en doive une — j'en suis même certain, mais pas vous, non!

— Mais pourquoi, s'il y en a une que je puisse donner sans difficulté? — demanda Fleda. — Je suis sûre que c'est la seule que Mrs Brigstock soit venue me demander, si elle est venue me demander quelque chose.

De nouveau le bonne dame regarda fixement sa jeune hôtesse.

— Je crois que je suis venue, voyez-vous, Fleda, seulement pour plaider auprès de vous.

Fleda, le visage animé, hésita un moment.

— Comme si j'étais la femme coquette, dans une comédie?

La réflexion fut désastreuse. Mrs Brigstock se détourna d'une présence qui était décidément répréhensible et Fleda comprit, sans pouvoir y remédier, que son intelligente gaieté était prise pour de l'impertinence, ou tout au moins pour de la légèreté. Son allusion était inconvenante, elle aussi, peut-être. L'émotion de Mrs Brigstock simplifiait : les deux choses n'en faisaient qu'une.

— Je suis tout à fait prête, — dit cette dame à Owen avec un ton plutôt doux et peiné. — Je voudrais beaucoup vous parler.

— Je suis entièrement à votre service. — Owen tendit la main à Fleda. — Au revoir, miss Vetch. A demain.

Il ouvrit la porte à Mrs Brigstock qui passa devant la jeune fille en la saluant à demi et en détournant les yeux. Fleda et Owen debout près de la porte se regardèrent alors gravement sans parler. Leurs yeux se rencontrèrent une fois de plus, un long moment, et elle sentit qu'elle avait dans les siens quelque chose que l'obscurité n'éteignait pas, qu'il n'y avait encore jamais vu, qu'il n'y reverrait peut-être jamais. Il resta assez longtemps pour recueillir ce regard, pour le recueillir avec des yeux assombris où pointait la surprise... puis il suivit Mrs Brigstock hors de la maison.

HENRY JAMES

(Traduction de madame DAVID.)

(*A suivre.*)

APRÈS « FIDELIO »

Ce n'est pas en France, jusqu'ici, que l'on tenait Beethoven pour un bien grand musicien de théâtre. Ses admirateurs les plus respectueux lui déniaient à cet égard les dons indispensables. En première ligne, ils lui refusaient l'art de caractériser puissamment ses personnages. Puis encore, le sens de a vie concrète, ce coup d'œil par lequel le symphoniste entre profondément dans la réalité et peut se passionner sans réserve pour les péripéties et les intrigues. Son invention mélodique leur semblait trop peu souple pour ce lit de Procuste soit trop long, soit trop court : les paroles d'un texte. L'auteur de la *Neuvième symphonie* et de la *Messe en ré*, enclin de naissance à la musique instrumentale, rebutait les chanteurs par ses maladresses autant que par son mépris opiniâtre des possibilités vocales. Et d'autre part, le choix du livret français de J.-N. Bouilly, *Léonore, ou l'Amour conjugal*, accoutré à l'allemande par Sonnleithner, décelait chez Beethoven une incroyable méconnaissance des intérêts de la scène. Il n'avait su écrire dans toute sa carrière qu'un seul opéra. Et cet ouvrage unique, fruit d'une gestation laborieuse, que de fois n'avait-il pas dû le remettre sur le chantier!

Fidelio comprenait en effet trois actes, lorsqu'il fut représenté pour la première fois au théâtre « An der Wien », le mercredi 20 novembre 1805 : il n'en avait plus que deux à la reprise du 29 mars 1806. C'est que tous les amis de Beethoven s'étaient ligués dans l'intervalle pour réclamer de très larges coupures. Grâce à ces sacrifices, l'accueil fut moins défavo-

rable. Mais comme il soupçonnait le baron Braun, intendant du théâtre, de lui dérober en partie ses droits d'auteur, Beethoven retira sa pièce. Celle-ci n'eut de la sorte que cinq représentations. Les 20, 21 et 22 novembre 1805, en trois actes; en deux, les 29 mars et 10 avril 1806.

De nouveaux changements s'imposèrent quand une troisième expérience fut instituée au théâtre de « la Porte de Carinthie », longtemps après, le 22 mai 1814. Georg-Friedrich Treitschke, un excellent lettré, revisa soigneusement le texte avec l'autorisation du librettiste, et Beethoven, trois mois durant, s'efforça d'amender sa musique par toutes sortes d'additions et de retranchements. D'ailleurs, entre 1805 et 1814, quatre ouvertures avaient été composées pour le malencontreux opéra. Qui ne les connaît? Ce sont les trois *Léonore* en *ut majeur*, et cette autre, en *mi majeur*, appelée *Fidelio*, car on sait que l'opéra a porté successivement les deux titres. Un biographe allemand, M. Thomas-San-Galli, a même parlé de cinq ouvertures. D'après lui, on aurait joué à Vienne, le soir de la création, un « abrégé » de cette *Léonore n°* 1 que l'éditeur Haslinger devait publier après la mort de Beethoven comme *opus* 138[1]. Mais personne n'a jamais vu une mesure de l' « abrégé ». Par ailleurs, Schindler nous apprend que *Léonore n°* 1 avait été abandonnée sans retour après une répétition chez le prince Lichnovsky : on l'y avait jugée insuffisante. Enfin, un article contemporain de la *Leipziger Allgemeine Zeitung* atteste, par sa description, que l'ouverture exécutée le 20 novembre 1805 était bien, selon l'opinion la plus commune, *Léonore n°* 2. Le signalement est décisif :

> Un *adagio*, très long, vagabonde capricieusement à travers les tonalités, avant d'aboutir à un *allegro* en *ut majeur*...

Nous voilà donc fixés, *Fidelio* n'a pas eu cinq ouvertures. Quatre, c'est bien assez.

Le remaniement de 1814, le dernier, soumit à une rude épreuve la patience de Beethoven. Du jour où il entreprit de « reconstruire les ruines solitaires d'un vieux château »,

1. V. A. Thomas-San-Galli, *Ludwig van Beethoven*, Piper, Munich, 1921, p. 207. Un peu plus loin, p. 211, l'auteur cite tout au long l'article de la *Leipziger Allgemeine Zeitung* sans s'apercevoir qu'elle infirme son hypothèse.

comme il disait, il fut le plus malheureux des hommes. Il ne pouvait écrire à son collaborateur Treitschke sans éclater en gémissements :

... Cette besogne d'opéra est la plus pénible du monde. Il n'y a presque pas de morceau où je n'aurais dû accorder *quelque contentement à mon mécontentement présent.* C'est tout autre chose de se livrer à la libre réflexion ou bien à l'enthousiasme...

Il poursuivait sa tâche parmi des transes. Ce *Fidelio* empoisonnait sa vie :

... J'userais moins de temps pour inventer quelque chose que pour greffer maintenant du neuf sur du vieux. Quand je travaille d'ordinaire, fût-ce à de la musique instrumentale, l'ensemble se présente toujours à mon esprit intégralement; mais ici tout mon ensemble est déjà fractionné d'une certaine manière, et il faut le repenser à nouveau... Bref, je vous en donne l'assurance, mon cher T..., cet opéra me vaut la couronne du martyre. S'il ne vous avait coûté autant de peines, si vous n'aviez disposé toutes choses si avantageusement, ce dont je vous garderai une éternelle reconnaissance, peut-être mon courage aurait-il fléchi. Vous aurez au moins sauvé quelques restes utilisables d'un navire échoué...

Ce labeur héroïque eut à la longue sa récompense. L'arrangement de 1814 allait assurer le triomphe de *Fidelio.* Au reste, le compositeur approchait alors de son zénith. Pendant que les Alliés célébraient à grand fracas leur victoire sur Napoléon, les reines et les impératrices acclamaient à Vienne les chefs-d'œuvre de Beethoven.

N'oublions pas, dans ce succès, la part de la célèbre chanteuse qui, en 1805, 1806 et 1824, fut la première à incarner le personnage de Léonore.

Anna Milder-Hauptmann, à en juger par les estampes, n'avait point de beauté. Ses portraits nous montrent une Junon virago, d'allures plébéiennes, la tête sphérique comme une pleine lune, les traits mous et vulgaires, sans aucun charme de physionomie et, par surcroît, encombrée d'une gorge volumineuse. Mais son magnifique soprano avait bien vite conquis le vieux cœur de Joseph Haydn :

— Ciel, chère petite, quelle voix! — s'écriait avec admiration le patriarche, — une voix haute comme une maison!...

En 1805, la Milder-Hauptmann venait seulement d'attraper ses vingt ans. Elle manquait d'expérience et ne produisait

aucun effet. Les connaisseurs l'avaient applaudie, mais par bonté d'âme plutôt, sans discerner en elle une *prima donna* de la grande espèce. Huit ans après, la Milder-Hauptmann avait accompli le cycle de ses métamorphoses. Elle était devenue cette femme toute différente, hardie, impétueuse, pleine de feu, qui tenait avec une incontestable autorité le rôle de Léonore. Comme elle y atteignait au sublime, cette actrice si pathétique fut longuement applaudie à travers l'Autriche et l'Allemagne, jusqu'au jour où surgit une rivale qui devait l'éclipser.

Wilhelmine Schrœder-Devrient, à peine âgée de dix-sept ans, osa chanter *Léonore* à Vienne en 1822. Beethoven put encore la voir, sinon l'entendre. Il pressentit, à ce qu'on affirme, son merveilleux avenir. Mais le sort de son *Fidelio* ne lui donnait déjà plus d'inquiétude. Après tant de disgrâces, cette pièce avait pris sur les âmes un empire irrésistible.

En effet, depuis un siècle, *Fidelio* n'a point quitté le répertoire des théâtres germaniques. Au delà du Rhin, la dévotion est toujours si ardente pour l'opéra de Beethoven que les amateurs ont voulu connaître sa genèse, ses vicissitudes, le plus exactement possible. Alors ont commencé d'immenses travaux de bibliothèque. Retrouver les textes ne fut point facile, car ils s'étaient évanouis mystérieusement : perdus, égarés, volés, on ne sait trop... Otto Jahn réussit néanmoins à restituer le document de 1806. Nottebohm, plus tard, se consacra aux carnets d'esquisses, barbouillés d'hiéroglyphes... Enfin Erich Prieger découvrit la version originale, et celle-ci fut exécutée solennellement à l'Opéra Royal de Berlin. On possède à fond, depuis ces recherches, le *Fidelio* en trois actes de 1805, la *Léonore* en deux actes de 1806, le *Fidelio* en deux actes de 1814. Les trois partitions n'ont plus de secrets pour la critique. Elle les a explorés maintes fois, mesure par mesure. Analogies et différences ont été mises en pleine lumière. Aujourd'hui, la toute première *Léonore* de Beethoven, l'*Ur-Léonore*, comme disent les Allemands, est commentée dans leurs universités avec autant de vénération que l'*Ur-Faust* de Gœthe. Les deux ouvrages comptent là-bas parmi les trésors du patrimoine national.

***

Fidelio n'a pas eu en France une carrière aussi brillante. Mais pourquoi? Nous formerions-nous par hasard des chefs-d'œuvre une idée qui s'accorde mal avec les remaniements laborieux dont *Fidelio* est le dernier état? Qui sait? La connaissance de ses tribulations a pu nuire à son prestige. En vain nos maîtres nous prêchent que le génie est une longue patience. Notre instinct se révolte là contre, et l'aisance demeure en définitive à nos yeux le plus sûr critère de l'inspiration. Il nous plaît que le don suprême soit un don spontané. Nous croyons en une beauté de droit divin. Un ouvrage enfanté dans la douleur éveille plus ou moins de défiance. Et puisqu'il n'a pas trouvé du premier jour une forme impeccable, *Fidelio* a longtemps passé en France pour une œuvre « mal venue ».

Les profanes pouvaient invoquer sur ce point des autorités respectables. Si l'on consulte en effet les deux biographes de Beethoven qui exercèrent en France l'influence la plus puissante, à l'époque de l'adoration absolue, illimitée, on s'étonnera de leur réserve ou de leur antipathie vis-à-vis de *Fidelio*. M. Romain Rolland se montre bien expéditif dans l'essai qu'il publiait en septembre 1903, avec un tel succès, aux *Cahiers de la quinzaine*. Du reste, son but est la *Neuvième symphonie*, l'*Hymne à la joie*, et comme il y court! En revanche, M. Vincent d'Indy, pour qui tout l'effort créateur de Beethoven devait aboutir à la *Messe en ré*, prononce une offensive vigoureuse :

> Au risque de provoquer les colères teutonnes, car l'Allemagne a fait de *Fidelio* une sorte de fétiche, nous aurons le courage de dire que cet opéra est loin, — extrêmement loin, — de valoir, dans l'ordre dramatique, ce que valent, dans l'ordre purement instrumental, les sonates, les symphonies et les quatuors.

Pour M. d'Indy, *Fidelio* n'a pas fait avancer d'un pas la musique dramatique. Cet opéra pourrait être de Mozart; il ne marque aucun progrès sur les modèles contemporains.

> La plupart des mélodies, prises séparément, sont naturellement du *bon Beethoven*, mais la façon de les mettre en œuvre n'offre aucune nouveauté, donne à peine l'impression du drame[1].

En conséquence, puisque les esprits purs tenaient aussi peu

1. Vincent d'Indy, *Beethoven*, Henri Laurens, Paris (1911), p. 83-85.

à *Fidelio*, les directeurs de théâtre en profitaient pour se détourner d'une pièce qui impose aux chanteurs et à l'orchestre un effort exceptionnel. Du temps à autre, pourtant, ils le donnaient, mais à doses prudentes et surveillées. Comme ils s'adressaient alors à des interprètes que rien ne préparait au style de Beethoven, ces reprises hâtives, bâclées sans conviction ni goût, ajoutaient encore au discrédit de *Fidelio*.

Bref, on l'écoutait un peu avec condescendance, comme ces brillants officiers de Lannes et de Murat qui remplissaient le théâtre « An der Wien », le soir de la première. Le 20 novembre 1805, Napoléon occupait en effet depuis une semaine la capitale de François II. La Cour d'Autriche ayant entraîné dans sa fuite la noblesse, la haute finance, la bourgeoisie aisée, on imputait à ce sauve-qui-peut général l'insuccès pécuniaire de la pièce. Quoi qu'il en soit, les vainqueurs, las d'errer tout le jour à travers la ville déserte, se pressaient le soir aux spectacles. Certains avaient pu voir à Paris, au théâtre Feydeau, *Léonore ou l'Amour conjugal, fait historique espagnol*, de J.-N. Bouilly, mis en musique par Pierre Gaveaux. Et sans doute, un Allemand qui s'inspirait d'une pièce française avait droit, par avance, à toute leur sympathie. Mais personne ne crut avoir assisté à l'éclosion d'un chef-d'œuvre. On voulait bien applaudir les ensembles et les airs. Par malheur, au lieu de deux actes, Sonnleithner avait voulu en faire trois; au lieu de douze morceaux de chant, il en avait écrit dix-huit. Et le résultat, c'est qu'on mourait d'ennui! Bouilly lui-même n'aurait pas reconnu son livret. Les quelques Viennois présents soupiraient ou protestaient. Ayant fondé de grands espoirs sur la nouvelle œuvre de Beethoven, dont il avait aimé le *Christ au mont des Oliviers*, cet oratorio si clair, si mélodieux, le critique de la *Gazette pour le monde élégant* n'y put tenir. Penché à l'oreille de son voisin français, qui semblait partager ses sentiments, il déplora que tant de compositeurs, même distingués, fissent naufrage dans l'opéra. L'officier français lui répondit fort poliment que le drame lyrique, ce sommet de l'art, exige une éducation raffinée du goût et de l'esprit qu'on ne peut guère attendre d'un musicien allemand. Le critique viennois, blessé au vif, haussa les épaules et se le tint pour dit.

Ainsi beaucoup d'amateurs en France, tout en prodiguant leur encens à Beethoven, ne lui attribuaient aucun talent pour l'opéra. Il ne pouvait gravir, croyaient-ils, ce « sommet de l'art ».

***

Grande fut la joie parmi les musiciens au printemps 1928, quand l'Opéra d'État de Vienne résolut d'ouvrir par *Fidelio* le cycle de représentations qu'il s'en venait donner à Paris. On se félicitait de rendre hommage à une œuvre trop longtemps exilée de la scène; mais on ne pensait pas que ce retour dût modifier l'opinion.

Les lenteurs du premier acte paraissaient absolument intolérables. Que nous importe en effet que le concierge Jacquino, au fond d'une prison d'État espagnole, courtise la gentille Marceline, fille du geôlier-chef Rocco, et que celle-ci l'éconduise, par amour pour le nouvel adjoint de son père, le charmant Fidelio, puisque ce Fidelio est une femme. Sous des habits masculins, Léonore s'est engagée dans le personnel de la prison; elle a capté la confiance du geôlier-chef; elle va descendre au cachot où, depuis des mois, languit son époux Florestan. Donc, Jacquino a beau se morfondre, Marceline soupirer timidement, Rocco multiplier sans fruit ses encouragements paternels, un seul point nous intéresse : Florestan sera-t-il délivré par son héroïque Léonore? Voilà le nœud du drame. Et le reste nous ennuie à la lecture comme un hors-d'œuvre ou un enfantillage.

Or, à la scène, ce début va au cœur. On y reconnaît distinctement le son de la sincérité, et l'on aime tout de suite ce réalisme simple, familier, savoureux, pittoresque, où se révèlent peut-être les hérédités flamandes de Beethoven. Le duo de Marceline et de Jacquino, le monologue de Marceline, et puis ce quatuor formé en canon par les voix de Rocco, Jacquino, Marceline et Léonore; seul un maître pouvait brosser ces petits tableaux de genre. Malgré leur entrain jovial, les couplets de Rocco sur la puissance de l'or laissent à l'auditeur un arrière-goût amer. Ah! comme elle est déjà loin de nous, l'insouciante musique du XVIIIe siècle! L'homme mûr, l'homme du peuple qui raille ainsi le bonheur, docile

valet de l'or, doit avoir accompli un sombre apprentissage. Que de souffrances étouffées sous les dehors d'un jeu! Mozart aurait pu avoir plus de grâce, mais non pas ce mordant. Ces quatre premiers morceaux, valent surtout par leur accent, un certain accent de comédie bourgeoise, concentré et pensif, dont on n'a pas l'équivalent ailleurs. Ainsi parlaient peut-être auprès de Beethoven les petites gens qui l'entouraient à Bonn.

A mesure que se prononce davantage ce caractère d'âpreté, on perd de vue l'opéra-comique à la française aussi bien que *le singspiel* allemand, et l'on s'attend de plus en plus à quelque immense coup d'aile. M. Franz Schalk à son pupitre, Mme Lotte Lehmann près de la rampe, — Léonore pathétique à l'égal des plus célèbres, — s'entendent l'un et l'autre à ménager cet essor. Une âme de feu palpite dans le trio où Léonore, sûre de son courage, s'exhorte au sacrifice. Encore mieux, lorsqu'elle se déchaîne en imprécations contre la scélératesse de Pizarro. Ensuite... Mais ensuite, c'est le souffle même de l'inspiration... Quand les prisonniers, sur un dessin ascendant des bois, gravissent les degrés qui mènent de leurs cellules à la cour centrale; quand, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, ils invoquent à voix basse l'azur, l'air limpide et la sainte lumière, alors l'angoisse et la conscience de la fraternité humaine étreignent tous les cœurs, et *Fidelio* prend son rang parmi les pures merveilles de l'art.

Puisque les détracteurs du drame ont toujours rendu justice aux beautés souveraines du second acte, la réhabilitation devait commencer par le premier. M. Schalk et son excellente troupe l'ont très bien compris. A la stupeur des critiques, ils ont fait admirer le début. Et certes, pas seulement par cette autorité et cette discipline particulières aux associations germaniques. Les Viennois possèdent, outre la connaissance précise et minutieuse des textes, la sensibilité, la sympathie vibrante, une délicatesse d'interprétation qui s'ajuste sans effort aux mouvements et aux nuances. Devant une réussite aussi complète, il serait vain de prétendre faire la part de ceux-ci et de ceux-là. Tous ont coopéré au triomphe. Les premiers violons et les timbales, l'humble choriste et le chanteur illustre, tous ont communié pendant quelques heures en une religion

pareillement fervente de la musique. Ce résultat fait personnellement le plus grand honneur à M. Schalk. Toutefois, comme il présuppose des années d'abnégation et de travail, souvenons-nous aussi de l'éclat que son devancier Gustav Mahler avait déjà prêté à *Fidelio*, sur ce même théâtre de Vienne. Et si nous n'allons pas plus avant dans l'éloge, c'est que, pour célébrer dignement de tels exploits, il faudrait ici un poète, un grand poète lyrique. La prose ne suffit pas.

Les Parisiens qui étaient donc à l'Opéra, le 6 mai 1928, eurent la surprise d'une révélation. Et cependant, plusieurs avaient eu soin de relire *Fidelio*. N'importe, ils respiraient ici une atmosphère toute différente; un frémissement électrique parcourait la vaste salle. Les esprits s'abandonnaient avec respect aux influences surhumaines. Dès l'ouverture, les plus mornes imaginations se réveillaient, attentives, troublées, pressentant un mystère. Et si quelque chose pouvait valoir, dans l'ordre de l'intelligence, cette exécution quasi miraculeuse, c'eût été la promptitude avec laquelle une assemblée imposante, effaçant hardiment l'erreur de tout un siècle, reconnaissait en cet opéra la présence du génie et la saluait aussitôt de ses acclamations enthousiastes.

***

Au lendemain de cette épreuve si décisive, que peut-on retenir des critiques formulées contre *Fidelio*?

Florestan et Léonore ayant paru sur la scène avec un tel relief, on ne leur reprochera plus, sans doute, d'être caractérisés faiblement. Mais n'oublions pas non plus que des personnages de second plan, comme Rocco ou Pizarro, sont marqués, eux aussi, d'un trait vigoureux qui se grave dans les mémoires.

Que serait-il advenu, d'ailleurs, si Beethoven, dédaigneux du réel, ignorant la vie concrète, avait échoué à traduire musicalement les péripéties de son sujet? Action et symphonie ne se rejoindraient jamais; le langage des sons étoufferait celui des mots; on n'observerait pas en *Fidelio* cette correspondance étroite de la partition et du verbe, cette sobriété du commentaire, qui représentent le meilleur de son prestige. Or, nous voyons tout le contraire. Comme si cette transpo-

sition d'un art à un autre ne coûtait pas grand effort à Beethoven, les incidents matériels trouvent chez lui leur reflet musical. Au moment où des coups violemment frappés à la porte interrompent le dialogue de Jacquino et Marceline; où Léonore et Rocco, bêchant le sol, font rouler une lourde pierre; où la trompette résonne sur la plate-forme du donjon : tous ces bruits divers s'enchâssent d'eux-mêmes dans sa musique et s'y fondent sans disparates. Et les retouches opérées entre 1805 et 1814, à quoi donc visent-elles? A bannir le superflu, à renforcer la trame, à resserrer par endroits quelque maille, fût-ce au prix de l'agrément mélodique. Le drame a toujours obsédé Beethoven. Le drame exigeait de lui tous les sacrifices, et les obtenait. On avouera que ce dur labeur d'homme de théâtre n'a pas été stérile.

Si Beethoven semble tenir compte sans trop de peine du nombre et de l'accentuation des syllabes pour ses récitatifs et pour ses airs, un simple regard jeté sur les carnets d'esquisses nous met en garde contre cette erreur. En réalité, aucune obligation ne lui fut plus odieuse. Il est vrai que la rédaction de 1814 n'en conserve point la trace. A peine si, de loin en loin, une entorse baroque, une intonation paradoxale, évoque le souvenir de ses terribles batailles avec les mots. Le plus difficile pour lui fut d'utiliser quelques-unes de ses compositions antérieures. Ainsi, rien ne s'appropriait mieux au duo de Florestan et Léonore qu'un trio, demeuré inédit, que lui avait inspiré vers 1803 l'*Alexandre indien* de Schikaneder. De ce trio, Beethoven appréciait non sans raison le beau jaillissement lyrique. Par malheur, la mélodie exquise venait trébucher contre le vers trop court de Sonnleithner : *O namenlose Frende*! Beethoven, impatienté, rajouta au texte deux pieds de sa façon, et les puristes, depuis ce temps, ont l'horreur d'entendre chanter quatre fois, coup sur coup, cette monstruosité : *O namennamenlose Frende*!... De même pour un manuscrit de jeunesse que les contemporains ne connaissaient pas davantage, la *Cantate sur la mort de l'empereur Joseph II*. Le début de cette partition, aux accords alternés des cordes et des vents, avait déjà prêté sa couleur farouche à l'introduction du second acte. Mais l'air de la cantate, *Da stiegen die Menschen ans Licht*, allait-il pouvoir s'adapter au finale de

l'opéra, où tous les personnages, sauf Pizarro, unissent leurs voix en un hymne majestueux? Cette fois encore, les paroles durent se soumettre. Tant pis pour elles, si la musique les gênait aux entournures!... Mais il faut bien le reconnaître, ces attentats à la prosodie sont rares, échappent au public et ne desservent en rien la musique ni la déclamation.

Fidelio n'impose pas au chanteur des travaux surhumains. Sans doute, Beethoven le ménage peu. Ses gaucheries et ses inadvertances, jointes à ses caprices et à ses boutades, scandalisaient prodigieusement Luigi Cherubini. Qu'un artiste aussi doué que Beethoven, élève par surcroît du très avisé Salieri, n'entendît pas mieux le *bel canto*, quel étonnement pour un Italien! Touché de l'amicale déférence que lui marquait Beethoven, il offrit à l'auteur de *Fidelio* un exemplaire de l'*Ecole de chant du Conservatoire de Paris*. Et ce volume, d'après Schindler, demeura jusqu'au bout dans la petite bibliothèque de Beethoven. Ainsi donc, Cherubini reprochait à Beethoven de n'avoir pas approfondi les principes du chant. Soit, mais cette critique ne visait que des intervalles malencontreux, des vocalises scabreuses ou ingrates, bref des erreurs de plume que Beethoven sut corriger dans la rédaction définitive. Voilà tout. Le *Fidelio* de 1814 n'a point, comme la *Neuvième symphonie* ou la *Messe en ré*, de ces écueils insurmontables qui épouvantent les interprètes. Beethoven faisait très bien la différence entre le concert et le théâtre. Écrivant pour celui-ci, il se préoccupait bien davantage de la réalisation matérielle. Fils et petit-fils de chanteurs, il n'avait pas assisté en vain, dès son enfance, aux représentations du « Nationaltheater » de Bonn. Ce n'était pas non plus sans profit qu'il avait copié, à titre de modèles, force passages des opéras de Mozart. Dans *Fidelio*, la voix humaine n'est point traitée à l'égal d'une voix quelconque de l'orchestre.

Beethoven se serait-il abusé sur la valeur du livret? Non pas. Le 1er ventôse an VI, *Léonore ou l'Amour conjugal* avait réussi à Paris si brillamment que l'Europe entière nous l'enviait! Tandis que Beethoven rêvait longuement sur une adaptation allemande, Paër travaillait d'arrache-pied sur une version italienne. Dira-t-on que cet infortuné Paër n'entendait rien non plus au théâtre? Fort bien. Mais alors

comment expliquer l'étonnante vitalité du livret de Bouilly? Car l'expérience de l'Opéra l'a prouvé irréfutablement : le premier acte s'élève par degrés jusqu'au pathétique; le second, d'un bout à l'autre, est saisissant, grandiose...

Enfin, sur toutes ses qualités, *Fidelio* avait le mérite de répondre aux tendances particulières de Beethoven. Ce combat de la lumière et des ténèbres, de l'abnégation intrépide contre le despotisme, c'était un sujet qui lui assurait le plein emploi de ses énergies. On sait comme il réprouvait les scénarios frivoles, lui qui n'aurait voulu écrire une note, disait-il, pour *Don Juan* ni les *Noces*. Que lui fallait-il en somme? Des contrastes et des paroxysmes comme ceux qui le fascinaient dans Shakespeare; l'atmosphère orageuse où jaillissent les éclairs; de nobles dévouements et des noirceurs horribles; des êtres que la passion arrache à leur destin brusquement pour les jeter par-delà le bien ou le mal, vers les cimes ou les abîmes. Ces tourmentes qui ravagent le cœur humain, du moins elles nous le montrent à nu, exalté à sa puissance suprême. Et Beethoven les considérait comme les moteurs indispensables de toute tragédie lyrique. Aussi *Coriolan*, *Egmont*, *Léonore* participent-ils de ces fièvres. Mais, tandis que ses personnages se ruent comme des furieux vers les plus folles extrémités de la vertu ou du vice, Beethoven s'attache fermement au réel. Ce rêveur, qu'à tort on se figure insouciant des choses concrètes, n'a jamais estimé que les sujets pris à même la vie quotidienne, ceux qui tenaient encore par toutes leurs fibres au tuf profond de l'homme. Les enchantements, la magie, il les repoussait comme des sornettes. Il adorait une seule divinité : la Providence. Lui fallait-il du merveilleux, il l'empruntait à l'héroïsme. Ce n'était donc pas au hasard qu'il avait choisi *Fidelio*. Encore moins pour flatter la mode. Mais le sujet satisfaisait vraiment ses aspirations les plus profondes. Et c'est parce qu'il n'a pu retrouver un thème de cette valeur que Beethoven, après *Fidelio*, s'est éloigné du théâtre.

***

Aimant mieux sa chère Léonore que ses autres chefs-d'œuvre, il a tenu à la conduire au même point de perfection. Jusqu'en 1814, on l'a vu, il l'a retouchée infatigablement.

Ce travail lui coûta dix années de sa vie. Mais nous autres, nous aurons mis plus d'un siècle à le comprendre. Il y a là une énigme, un douloureux mystère : on ose à peine l'effleurer. Qu'un profane passe devant *Fidelio* à la hâte, sans rien soupçonner de l'inépuisable trésor d'émotion et de tendresse qui est là, on échange un regard de mélancolie plutôt que de surprises. Asurément, cette musique pensive et chaste n'appelle pas le vulgaire. Mais la froideur envers *Fidelio*, la distraite indifférence de ceux-là même qui ont vénéré Beethoven le plus ardemment et que nous avons toujours honorés comme ses disciples, ses apôtres et ses héritiers légitimes, quel sage, quel historien psychologue pourra nous l'expliquer?

Par bonheur, les chefs-d'œuvre ont tout le loisir d'attendre. Un siècle, pour eux, ce n'est guère. Et surtout dans le cas de *Fidelio*, que Berlioz a défini merveilleusement :

> Il appartient à cette forte race d'œuvres calomniées sur lesquelles s'accumulent les plus inconcevables préjugés, les mensonges les plus manifestes, mais dont la vitalité est si intense que rien contre elles ne peut prévaloir[1].

Fidelio a donc attendu. Mais son heure, il a dû l'attendre dans l'isolement. Alors que les sonates, les quatuors à cordes et les symphonies de Beethoven enfantaient à travers le monde d'innombrables imitations, plus ou moins viables, son unique opéra demeurait sans descendance, comme suspendu entre l'art du XVIIIe siècle et celui du XIXe, entre Gluck et Weber, entre Mozart et Wagner...

Mais un jour la justice des intelligences, toute chancelante et aveugle qu'elle est, a pris prétexte d'une représentation mémorable pour venger enfin cet ouvrage puissant et solitaire. A Paris, tous ceux qui se trouvaient à l'Opéra le 6 mai 1928 savent désormais ce qu'il vaut. Et d'ailleurs, l'an dernier, après les fêtes du centenaire de Beethoven, les Français revenus de Vienne parlaient déjà avec enchantement du *Fidelio* prodigieux qu'ils avaient entendu là-bas. Ils ne tarissaient pas d'éloges. Et voici que nous en retrouvons un écho dans un récent article de M. Romain Rolland. Il évoque à son tour ces auditions d'Autriche et, comme s'il craignait de n'avoir

1. H. Berlioz, *A travers chants*, Paris, Michel Lévy, 1872, p. 69.

pas fait jadis la place assez belle à l'opéra de Beethoven, il lui consacre aujourd'hui un hommage vibrant d'enthousiasme. Nous avons plaisir à citer ces lignes si généreuses :

Quand on a eu le bonheur d'assister, comme nous, aux représentations du Centenaire à Vienne, on fait son *mea culpa* pour le malentendu d'un siècle, et l'on éprouve le besoin de partager avec d'autres la découverte, la splendeur révélée, dramatico-musicale, de l'acte II entier, cet unique chef-d'œuvre, sans précurseur, sans successeur, au théâtre musical[1]...

Sans doute, nous n'aurons plus à défendre *Fidelio* en France. Sa cause, à peine entendue, est définitivement gagnée. Et l'on nous permettra de répéter en toute sincérité le mot d'Ernest Hello : « La critique, il est temps qu'elle admire!... »

Mais ce *Fidelio* sur lequel tant de gens ont pu se tromper si lourdement, parce qu'ils le jugeaient loin du théâtre, n'est-il pas, de toute évidence, l'œuvre d'un dramaturge-né? *Fidelio*, il ne suffit pas de le lire, de le jouer au piano, ni même de l'écouter; il faut le voir. Le génie de Beethoven ne doit pas être limité à la sonate et à la symphonie. *Fidelio* nous en convainc. Au premier acte, les malédictions de Léonore et le chœur des prisonniers; au second, la scène du cachot, l'air nostalgique de Florestan, cette fosse qu'une épouse passionnément aimante doit creuser de ses mains, la trompette qui annonce enfin aux victimes leur délivrance, — autant de témoignages qui nous le confirment. Quel dramaturge Beethoven n'aurait-il pas été, si les circonstances l'eussent permis! En effet, si, parmi tant d'hommes de lettres qui le persécutaient, un seul eût été capable de lui offrir ce qu'il souhaitait de toute son âme, un sujet digne de son génie, par exemple ce *Macbeth* dont il eut l'obsession pendant des mois, que n'aurait-il produit?

La tombe, hélas! gardera son secret. Mais encore que rien ne soit plus vain, comment ne pas rêver à ces choses, après une représentation de *Fidelio*?

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Romain Rolland, *Léonore*, dans la *Revue musicale* du 1er juillet 1928.

AQUARELLES ANGLAISES

L'ARRIVÉE A LONDRES. — Sept heures un quart du soir. Le temps est nuageux et beau, l'atmosphère est moite, lourde. Les malles toujours sur le quai de *Victoria*, le long des taxis... La ville traversée. Bientôt, Saint-James Park, le palais de Saint-James où n'habite plus le Prince de Galles mais que veillent encore quelques gardes vêtus de rouge et de noir, immobiles et sveltes comme des marbres, qu'un tailleur militaire et réclamiste aurait obtenu la faveur d'habiller. *Saint-James Street.* De jeunes officiers en habit sortent des clubs, sans pardessus. Chapeau haut de forme. Blonds, clairs, pas l'air compliqué. Les gens que l'on trouve en débarquant à Londres, ne semblent pas inquiets. Ils sont actifs. Ils vont... Mais ils conservent sur le visage une expression paisible. Même ceux qu'on aperçoit dans les autobus et les taxis. Les yeux ne sont point troublés. C'est l'impression, cette fois comme toujours. Mais il y faut revenir. Comme il faudrait toujours revenir sur cette première heure de l'arrivée à Londres qui cause avec Paris, quitté sept heures plus tôt, un contraste si frappant.

Le jour persévère plus longtemps en montant vers le nord. Si nous gagnions l'Écosse et plus haut nous ne connaîtrions plus guère la nuit, en cette fin de juin où la campagne est à son apogée.

Nous ne montons pas en Écosse. Nous gagnons Oxford. Le temps de dîner au club de l'ami qui nous attendait à la gare. Les hôtels — les palaces — sont arrivés à se rassembler si bien et si mal, ils sont si étroitement calqués les uns sur les autres, qu'on ne sait plus, dès qu'on a franchi leur seuil, en

quel pays des deux continents on se trouve. Le Club, c'est à Londres ce qui change le moins, ce qui semble destiné dans l'avenir à se modifier le moins promptement et à conserver son caractère. Nous ignorons le club, en France, ou presque. L'Anglais y continue un peu sa vie d'étudiant. S'il loge en dehors de Londres, il y prend des repas, il y invite ses amis, il y vient lire les journaux compacts, il s'y habille pour le théâtre, il peut y passer plusieurs jours ou n'y entrer que se laver les mains.

Dans celui-ci, il peut faire des plongeons comme en rivière, car le cercle possède une grande piscine d'eau transparente, dont les parois sont en céramique claire.

Les fenêtres du salon de lecture donnent sur la piscine. Des gentlemen en smoking lisent le *Times* avec gravité, enfoncés dans les fauteuils de cuir, ou le *Star*, illustré, tandis que par les fenêtres on aperçoit les derniers baigneurs dans la piscine. Un seul convive, ou presque, occupe chaque table, son journal posé devant lui sur un chevalet de métal. On s'ignore de couvert à couvert. Pas de poignées de mains réitérées, de bonjours et de bonsoirs interminables. Si l'on veut s'apercevoir qu'un ami est là, il en sera toujours temps. Quelques dames à des tables, en compagnie de leur mari, avant le théâtre. Service rapide, silencieux.

En Angleterre, que ce soit celui des trains, des clubs, des maisons privées, le personnel donne une première impression de propreté. A domicile, les habits des maîtres, les plus élégants, sont souvent fanés et même tachés. Ceux des serviteurs jamais.

— Apparence! — s'écrient les Anglais d'un certain milieu qui ont pour habitude de critiquer à tout bout de champ leurs compatriotes.

Soit. Mais elle est préférable à cette négligence qui va s'accusant en France au fur et à mesure que l'on descend vers le midi.

Nos amis britanniques passent de moins en moins de temps dans leur pays. Ils le fuyaient, jadis, durant l'hiver. Ils le fuient à présent, de nouveau, juillet venu. Ils viennent en France. Ils vont en Italie. Ils recherchent autant le soleil qu'un Espagnol met de fureur à l'éviter. Ils souffrent de la

température de leur île; de son climat instable, de l'humidité. Le change facilite cet engouement méditerranéen...

Dans le vestibule du club, sous un verre, une large plaque d'argent guillochée et découpée. Les noms des membres du club morts pendant la guerre du Transwaal y sont gravés. La plaque est comme neuve. Elle brille dans la pénombre, chargée de ses noms microscopiques et oubliés, mais qu'on ne cesse d'astiquer.

Des hommes à vaste casquette et boutons de cuivre, apportent et emportent des valises. Des têtes de cerf, au mur des casiers avec toutes sortes de notes, d'indications, futiles, quotidiennes, sans portée...

A Paris, les célibataires devraient bien avoir un pareil club. Mais...

***

Soir sur la colline. — C'est peut-être le jour le plus long de l'année... Les ténèbres conservent à l'horizon on ne sait quelles indéfinissables clartés qui, après avoir longtemps été, longtemps, le crépuscule, redeviendront l'aube, à peine plus grises d'abord. Il est difficile de dormir, lorsque la nuit traîne ainsi des écharpes de jour fané derrière soi. Et puis, cette dernière semaine du trimestre d'été, à Oxford, c'est la fin des études, pour beaucoup, l'entrée imminente, presque soudaine, dans la vie... Avant de se trouver mêlé à la lutte, il faut y rêver encore un peu.

Nous sommes partis toute une bande après dîner, dans la forêt, sur une colline, assez loin. Les routes sont pareilles à celles d'un parc, encaissées entre les verdures. Dans les immenses paturâges que veillent les grands chênes préservés, étalés dans l'herbe, les chevaux, les bestiaux se sont endormis. Ils font encore des taches claires, des taches brunes. Parfois, l'ombre les anéantit. Ils ont l'air de s'être dissous parmi les ténèbres, dans l'insaisissable vapeur qui monte du sol. Nous suivons une route à flanc de coteau. Un ami me montre de grandes et vertes excavations aux flancs de la colline : les tranchées, la troisième ligne de défense contre les Romains et dont ceux-ci s'emparèrent bientôt.

Le pays s'étend très loin dans ce demi-crépuscule qui

persévère. De grands ormes plusieurs fois centenaires dressent alentour leur tronc épais et noueux. Quelques chênes, une futaie : nous sommes dans la *forêt* annoncée. Les demi-ténèbres créent toutes les illusions. Les bruits se sont atténués, c'est la paix profonde du soir d'été sous des feuillages immobiles. Des nappes de genêts en fleurs répandent sur les espaces à ciel découvert un parfum sucré. On se croirait très loin devant cette campagne anglaise, toute en pâturages et qui semble un parc, avec ses bouquets de chataigners, d'ormes ou de chênes, auxquels une branche ne paraît pas avoir été touchée depuis des temps et des temps.

Un appareil de T. S. F. perfectionné, un de ces modèles qui paraissent réaliser le prodige de l'intelligence humaine et qui seront bien dépassés, dans peu d'années sans doute, était dans une auto. On le pose sur l'herbe, comme une valise d'acajou. Aucun fil, aucune antenne : Il suffit d'ouvrir une petite porte, de faire tourner deux ou trois boutons... Mais le propriétaire du bel appareil connaît les heures de chant et d'orchestre de la T. S. F. des points du monde qu'il peut atteindre, en attendant de pouvoir les atteindre tous. Il affirme qu'il est encore trop tôt pour *avoir* Berlin.

Promenons-nous. La nuit est belle. Chacun se sent quelque air à chanter ou siffler. Une grande jeune femme flexible esquisse une danse, avec une écharpe... La porte de l'appareil d'accajou est entr'ouverte... Ce n'est pas encore Berlin, mais Londres. Sur les espaces verdoyants et dénudés qui surplombent la grande ligne des excavations creusées pour attendre les Romains et dont ceux-ci s'emparèrent et qu'ils perfectionnèrent, devant les vieux ormes au tronc fantastique, devant ces quelques universitaires d'Oxford, tête nue et qui font de hautes silhouettes bien découpées dans le crépuscule, la danseuse passe. Elle fuit. Elle revient. On entend coasser une grenouille et siffler quelque oiseau solitaire qui voudrait bien être rossignol. Et puis, la danseuse s'interrompt. Nous nous enfonçons sous les ombres épaisses... Nous suivons à l'aventure un étroit sentier. Des arbres, des arbres... Des arbres nocturnes, de grands arbres silencieux, qui se recueillent, au paroxysme de ces nuits fugitives que la chaleur du jour a vêtues de sec.

Devant une clairière, un grand drapeau anglais a l'air de dormir le long de sa hampe. Un chien aboie, nous devinons une maison, un cottage, disons forestier, de peu d'importance, à un seul étage. Il semble bien perdu, là, au seuil de ce vide vert et mystérieux de la nuit emplie d'aromes. Dans une fenêtre, une lueur se devine. Le chien continue d'aboyer. La porte s'ouvre. Nous apercevons... un gentleman vêtu du smoking et qui inspecte la nuit comme du pont d'un navire. Il nous devine, nombreux, vêtus plus fantaisistement que lui. Mais nos ombres ne sont pas inquiétantes, car il referme doucement sa porte, après avoir tourné la tête vers son drapeau flottant. Le chien lui-même se tait. Nous entendons de nouveau l'oiseau qui voudrait être rossignol et les grenouilles qui se font violoncelle...

Berlin! Nous nous sommes assis en vague cercle. On s'amuse à faire brûler quelques branches sèches. La voix de Brunehilde... La voix, comme si, derrière le plus proche de ces arbres, la chanteuse se dissimulait. Elle chante en allemand. Et, lorsqu'elle se tait, que le déchaînement des accords wagnériens s'apaise, ceux qui sont là dispersés autour de la flamme ondulante du feu parlent français.

Sur la route voisine, une lueur. Le brasier d'une cigarette. Un passant aux pieds lourds. Quelque paysan dont nous ne pouvons rien distinguer dans l'ombre des arbres épais, que cette lueur de cigarette. Que pense-t-il, l'homme des champs qui regagne son logis, de cette chanteuse absente et divine, à l'abri de cette auto... Que pense-t-il de ces langues étrangères chantées et parlées, autour de ce feu qui semble allumé par les génies de la nuit? La cigarette s'éloigne... Mais, tout à l'heure, elle reviendra... Elle erre. En anglais cette fois, à voix haute, dans le vide, l'un de nous renseigne le passant inquiet, précise pour lui le concert et le dialogue... Nous n'obtiendrons point de réponse, mais les lourds souliers s'éloigneront dans la nuit...

***

Oxford. — Une vive surprise au premier collège dont on franchit le seuil. Un cloître immense en forme le cœur. Sous

ses galeries, nous nous promenons librement. Au centre, le gazon est si soigneusement entretenu, qu'il est pareil à une moquette tendue. Une rumeur d'harmonium erre dans le bleu du jour. *Magdalen.* L'un des plus célèbres collèges d'Oxford. Le Prince de Galles y a vécu, après bien d'autres royalistes. On prononce Maudelène, ou quelque chose d'analogue. Cette prononciation compte beaucoup ici. Au delà du cloître si régulier, si vaste, si bas, si ancien, dont la pierre sculptée est si noire, nous pénétrons par des couloirs dans des jardins. Un ruisseau coule là entre des verdures. Des bordures de plantes vivaces mettent des couleurs joyeuses au long de l'herbe. Un professeur rentre dans les bâtiments, coiffé de ce bonnet noir qui a l'air d'une chapska, mais il est en manches de chemise et porte sa robe sur le bras.

Tout près de nous, le long de la façade de *Magdalen* passe une grande rue d'Oxford, suivie par les autos et même les autobus. Ici, nous éprouvons pourtant l'impression d'être encore à peu près au temps d'Holbein... C'est le portraitiste d'Anne de Boleyn que va rejoindre, pour la séance de pose, ce professeur ainsi coiffé de son bonnet du xve siècle.

Un groupe d'étudiants vient. Ils sont tête nue, blonds; ils portent le pantalon de flanelle grise, un veston dans les tons beiges. Cette année, la mode est au beige pour les vestons... La cravate longue rayée en travers, aux couleurs des collèges... Ils semblent heureux, ils sont souriants, ils ont beaucoup plus l'air de joueurs de rugby ou de tennis que de forts en thème, au sens que nous donnons à cette qualité. Mais pourquoi l'un serait-il l'empêchement de l'autre? Ici, tout paraît aux jeunes hommes plus facile. Trop facile, peut-être? Lorsque je vois ces réfectoires si vastes, — celui d'un autre collège en particulier : *Christ-Church,* avec son décor de chapelle gothique, fait pour une représentation de *Machbeth,* la table d'honneur à la place de l'autel, surélevé de quatre marches, ses hautes verrières, les portraits qui garnissent la muraille, dont certains sont signés Romney, Opie, ou de maîtres analogues, et ne dépareraient pas un musée ou une collection célèbre; — lorsque je vois le linge damassé, les nappes brillantes, l'argenterie ancienne, je me demande si, en effet, la vie n'est pas trop facile, trop agréable, à vingt ans, chez ces Universitaires...

L'un d'eux, hier, en prenant le thé, m'a dit, avec une intonation intraduisible :

— Oh! nous sommes moins ici pour apprendre que pour nous former!

Certaine *formation*, que nous négligeons en France, a peut-être autant d'importance, en effet, sinon davantage, que la rigoureuse instruction. Combien d'hommes ne font guère usage de leur savoir, faute des moyens de l'utiliser avec bonheur! Ce que nous apprenons ne doit durer qu'autant que nous-mêmes et n'est pas destiné à demeurer intact, au fond du cerveau, comme un lingot d'or enterré. Le savoir doit aider à la mise en valeur de la personnalité. Cette personnalité, Oxford ou Cambridge servent-ils à la développer et à lui donner sa forme viable, sa couleur?

Le jeune homme est sorti du collège. Il vient passer trois ans à Oxford de dix-neuf ou vingt à vingt-deux ou vingt-trois, pour terminer ses études, mais aussi pour vivre, déjà libre à demi. C'est l'impression de liberté, de simplicité dans les rapports, d'égalité entre les individus, qui est si frappante, ici. De grandes lois si anciennes régissent la vie d'Oxford, qu'il est aisé de se trouver soi-même dans un chemin si vaste et depuis si longtemps battu. Point d'innovations inutiles, mais toutes les indispensables. Le jeune homme peut s'y former sans l'inquiétude que maintiennent des modifications constantes et ces vains changements auxquels se complaisent des esprits aussi médiocres qu'agités, qui ne détruisent que pour déranger. Peut-être des collèges si anciens, fondés, installés par les prêtres, ne sont-ils possibles encore, avec toutes leurs coutumes, leurs traditions, que parce que les Anglais manquent plus que nous d'individualité? Mais quel emploi le Français moyen fait-il de cette individualité, depuis un siècle et demi qu'il prétend en user si délibérément?

On est plus loyaliste, plus traditionnaliste encore que partout ailleurs, à Oxford, ce qui aide à comprendre son atmosphère paisible, le sentiment qu'on y éprouve d'une existence sans heurts, qui va du passé à l'avenir, sans ces fracas qui ont leur grandeur et leur nécessité, mais dont il ne reste à l'homme, au cours des siècles, que de si rares bénéfices, en comparaison des sacrifices qu'ils lui ont coûté, du temps qu'ils lui ont ravi,

des existences supprimées dans la lutte et des vivants qui n'ont point accompli leur journée. Le progrès ne devrait plus être dans la politique. Il n'y a plus de tyrans, depuis si longtemps! Le bien-être matériel de tous, chaque jour plus facilement réalisable, devrait être le seul but de l'homme préoccupé d'idées générales, mais en conservant le grand principe d'un pouvoir et d'une autorité, qui sont éternels, donc quasi invariables dans la forme. Les étudiants, ici, ne semblent guère se préoccuper de politique.

— C'est la plus grande chance pour l'homme qu'il ne puisse rien toucher aux saisons, au soleil, aux éléments, — me disait tout à l'heure un de ces jeunes hommes souriants, — il ne resterait plus rien de la terre, qu'ici!...

Un ami m'a montré à *Christ Church*, depuis la grande bibliothèque, qui est celle d'un palais italien, une fenêtre où l'on voit, derrière les vitres, un rideau tiré. Le roi Charles Ier s'est arrêté là, pendant une heure. Depuis, les souverains seuls peuvent séjourner dans cette pièce.

Légende? Histoire? Création de l'esprit? Vérité?

Dans la vaste bibliothèque, les livres et les tableaux font penser à la demeure d'un prélat romain. Sous les fenêtres, dans une de ces grandes cours, qui sont à colonnades, mais dont le temps a rongé la pierre, on construit une salle de plein air, la charpente en est terminée, le parquet assemblé. Les étudiants offrent un bal samedi prochain. Ils y invitent les personnes de qualité chez lesquelles ils ont été reçus.

— On y verra des duchesses! — me dit mon compagnon. — On s'arrache les invitations....

Autre aspect de la vie d'Oxford et dont nous ne trouverions nulle part en France l'équivalent.

J'entends de nouveau la réplique d'hier : « Nous sommes ici pour nous former »...

***

Trinity College. — Plusieurs collèges de demoiselles existent à Oxford, maintenant. Trois, je crois. Les programmes et la vie y sont analogues à ceux des jeunes gens. Mais un habitant me disait qu'il ne semble pas que l'on fraie beaucoup

dans les deux camps. On voyait autrefois plus de parties de tennis, de promenades où hommes et femmes se mêlaient. L'émulation universitaire, peut-être aussi le développement des sports, ont fait perdre aux rapports de leur grâce.

Cet après-midi, nous nous promenons dans les cours et les jardins de *Trinity College*. La cour d'entrée est plantée de pommiers, à même l'herbe. Dès que l'un meurt, il est soigneusement remplacé. Une porte à l'italienne, de style fin renaissance, avec grille, donne dans un angle sur d'autres verdures, d'autres massifs de grands vieux arbres, d'autres haies de fleurs.

Sur la pelouse, des jeunes gens jouent aux boules. C'est un samedi après-midi, à la fin du trimestre. Derrière eux, aux fenêtres du collège, des caisses de fleurs peintes en blanc sont remplies d'anthémises et de géraniums roses et rouges, les trois étages de la cour sont ainsi garnis. Tout concourt à donner un air de fête, autour de ces joueurs qui lancent leur sphère de bois brun, vers la petite boule blanche qui a l'air sur l'herbe d'un œuf rond.

Par un de ces couloirs qui sont dans le jour comme un prolongement de la rue à travers les collèges, nous gagnons une autre cour plus sévère d'aspect et dans laquelle se trouve l'entrée de la chapelle. Elle est lambrissée de bois de toutes sortes, lisse et luisante, tantôt ornée de guirlandes de fleurs claires et mates, tantôt d'anges, qui semblent fondus dans le bronze.

Le fonds de l'autel est un de ces assemblages de bois précieux dont le centre forme une sorte de trèfle.

Les grilles mêmes sont en bois sculpté. L'on sent ici, encore plus qu'ailleurs, l'influence de l'Italie. Les grandes orgues sont magnifiques.

Nous quittons cette chapelle, cette église, l'âme toute encaustiquée. La voûte voisine franchie, nous nous retrouvons dans cette sorte de pré planté de pommiers qui sert de cour d'entrée. Mais, au-dessus de nos têtes, d'une dernière fenêtre qui fait suite aux verrières de la chapelle, jaillissent des accords de gramophone, un air de danse qui nous surprend. Cette fenêtre est celle d'une chambre d'étudiant, isolée là, au-dessus du porche, et qui doit communiquer du côté de la

cour avec les bâtiments. On y danse joyeusement quelque *one step* à la mode, dans le courant d'air des fenêtres qui se font vis à vis...

***

Le Tattoo. — Mes amis ont voulu m'emmener au *tattoo*. Le nom date de l'Exposition Coloniale de Wembley, il y a trois ans, qui ne marchait pas et fit, le soir, quelques recettes magnifiques, grâce au *tattoo*.

Le *tattoo* a lieu cinq soirs de cette semaine, au camp d'Aldershot, sur le terrain de manœuvres où des tribunes permanentes et des gradins improvisés permettent à une quarantaine de mille personnes de suivre le spectacle. L'armée en fait tous les frais et en abandonne à des œuvres militaires tout le produit.

La première originalité du *tattoo*, de ce spectacle équestre, militaire, costumé, c'est d'être nocturne.

Aux plus longs soirs de l'été, lorsqu'il ne paraît pas que jamais le jour achève de mourir, une rangée de phares de marine puissants, installés sur le faîte et sur les côtés des tribunes, donne aux carrousels, aux défilés de cette musique écossaise qu'il semble que nous ne nous lasserions jamais d'entendre ainsi la nuit, des manières d'apparition, une vigueur et des délicatesses qui participent de ce qui est, n'étant pas. Les cortèges deviennent rêve, ils gagnent avec la coopération de l'ombre tout ce qu'elle ajoute à l'œuvre d'art. Voyez Detaille, c'est insupportable. Imposez-lui Turner pour collaborateur, vous obtiendrez peut-être une sorte de Delacroix plus fluide, moins accusé, qui ne cherche le pittoresque dans aucune déformation.

Et puis, lorsqu'un tableau, un épisode, ont produit leur maximum d'effet, lorsqu'un cortège a suffisamment évolué, qu'il périgrine vers le fond du polygone aux lourdes verdures pesant sur des collines, la clarté s'anéantit brusquement. Les ténèbres enveloppent la masse chevauchante, les cuirasses des cavaliers partant pour les croisades sur des chevaux blancs aux longues housses flottantes. Tout s'efface, tout redevient air du soir, brise, brume, nuée... L'invisible a tout repris.

Tout ce qui remplissait nos prunelles s'en est retourné à l'insaisissable.

Le même spectacle donné le jour perdrait sa poésie, une part de sa grandeur et son charme. Les Anglais l'ont compris. Aldershot est à plus de 60 kilomètres de Londres. Il a plu pendant une partie du jour; pourtant, au crépuscule, les quarante mille spectateurs sont là. En quel ordre! Les parcs à auto, régulièrement divisés sur l'herbe encore humide par des lignes de sangles blanches qui dessinent des rectangles portant un chiffre. Chaque automobile gagne son parc, son rectangle numéroté. Une nuée de policemen géants, vêtus de toile cirée noire et portant une casquette et des gants blancs, levant et écartant les bras, à des distances qui vont diminuant au fur et à mesure qu'on approche du camp, créent des barrières, des remparts schématiques et infranchissables. Ils sont luisants, muets, mécaniques, impitoyables et tutélaires.

Le départ après minuit de dix mille autos s'exécutera sans qu'on entende un *couac* de corne ou de klacson! Pas un conducteur ne cherche à dépasser celui qui le précède. La place ne manquerait point pour « doubler », cependant. Mais tous les 300 mètres, dans la nuit, vers Londres, il y a là le policeman brillant et sombre, qui fait un grand geste des bras...

Le *Tattoo*, destiné à retenir l'attention d'une si grande quantité de spectateurs, doit être composé de manière à ce que le nombre s'y plaise. Nous y aurons vu le départ de l'armée de 1914 vers les frontières du nord de la France, aux accents de *Tipperary*. Un fantôme de petit village français avait surgi au loin, sous les rayons des projecteurs. Mélancolique évocation! Qu'elle semblait lointaine, la bourgade vers laquelle avançaient les longues colonnes de soldats vêtus de kaki.

It's a long way to Tipperary...

La foule se recueillit, les voix des soldats continuaient à demeurer distinctes en s'éloignant, elles s'atténuaient avec la distance, mais il semblait qu'un mur immense et invisible en renvoyât l'écho jusqu'aux tribunes. Les bataillons disparurent derrière le décor, il ne restait que le sol battu, l'herbe humide et ces flottantes ténèbres qu'on dirait lourdes

de présences... Et, pourtant, le silence était si pur, il venait de si loin, lui aussi, qu'on entendait encore ces voix, qui sans doute semblaient être, à tous, celles des enfants morts.

Lorsque la petite rumeur, enfin, se fut complètement éteinte, alors les applaudissements éclatèrent.

Le même effet se renouvela pour un carré d'Écossais jouant de la cornemuse et du fifre et que nous entendions encore, après qu'il avait de longtemps disparu sous les arbres. Les Écossais évoluent avec une grâce légère, précise et mâle. Aux lueurs des projecteurs, les pieds guêtrés de blanc semblaient presque ceux d'un essaim de danseuses et de danseurs. Ils allaient sur un rythme pressé, cadencé, qui donnait à un seul l'excitation et la promptitude des quatre cents autres.

Nous eûmes *une chasse du duc de Wellington, aux environs de Badajoz, en* 1812. Un tableau d'Alfred de Dreux ou mieux encore de Géricault, d'une grâce incomparable, avec ses grands chiens, son escorte brillante et le crépitement du tir, pendant que les meutes fuyaient, bondissantes...

Nous eûmes, soudain, aussi, dans l'obscurité, des hymnes tracés en lettres lumineuses dans d'invisibles cadres et que reprirent debout l'assistance entière :

O God our help in ages past,
Our hope for years to come,
Our shelter from the stormy blast,
And our eternel home.

Ces alternances dramatiques et religieuses, qui ramènent à un moment de communion mystique tant de spectateurs différents, ces tableaux animés dont le seul mobile est de suggérer la grandeur du pays, de rattacher le présent au passé, laissent une impression de force, d'union qui sont évidemment, comme tout enthousiasme qui émane de bien des réunions, jusqu'à un certain point artificielles... Mais un souvenir en demeure qui a son prix.

Un chien s'arrête au milieu de la chasse du duc de Vellington pour satisfaire un besoin immédiat, et voilà les quarante mille spectateurs partis à rire!

Mais l'obscurité se fait, les projecteurs se sont éteints. Des

cortèges de points lumineux se développent du fond de la prairie, dessinant des figures géométriques de couleur qui semblent une tapisserie sans cesse ébauchée et interrompue à travers la trame de la nuit. On entend de lointains coups de sifflets qui précèdent les apparitions lumineuses et qui les interrompent. A présent, voici, en lettres immenses, des mots, un nom chaque minute renouvelé et qui chaque fois déchaîne dans les ténèbres des ouragans d'acclamations : *CANADA... AUSTRALIA... NEW ZELAND... INDIA...* etc...

Puis ces deux mots : *OUR EMPIRE...* Puis enfin, pour terminer, et dans quel délire : *OUR KING...*

***

MERTON. — Il émane d'Oxford, on ne sait exprimer au juste quelle impression mystique. On ne peut ignorer qu'elle ne soit dégagée, tout d'abord, par ces vieilles pierres si nobles et en apparence éternelles des collèges, leurs cours, leurs cloîtres, leurs dédales, leurs chapelles... Mais il y a davantage, autre chose. Sans doute, il y a la règle. On voit revenir ici pour y finir leurs jours, mariés et pères de famille ou célibataires endurcis, après avoir parcouru le monde, des hommes qui, à travers toute leur existence, en ont conservé la nostalgie. Les environs charmants hantent l'esprit; la rivière, la prairie du polo et les petites maisons rustiques où l'on va prendre le thé, parmi de vieux meubles, des gravures, des horloges du temps de Georges IV ou de la jeunesse de Victoria.

Il faudrait vivre ici longtemps pour en écrire. Ces notations n'ont, comme toujours, aucune prétention à rien fixer de définitif et de créer aucun système, aucune loi. Les exceptions et les grandes choses immuables attirent pareillement celui qui se promène à travers le monde. Mais, tantôt, c'est l'exception qui donne le caractère essentiel, le détail révélateur, tantôt la grande loi immuable.

Le tombeau de Shelley, dans sa mise en scène romantique et sa nudité juvénile, doit impressionner bien des visiteurs et de jeunes âmes... Il m'ennuie.

Allons voir un ami qui habite l'un de ces collèges, le plus

détourné, le plus dissymétrique, le plus patiné, le plus bas de tous, mais qui ouvre sur la plus verte des prairies comme une salle de spectacle obscure sur une scène très éclairée. Je préfère ce collège aux autres. Pourquoi? Je ne sais. Peut-être, un peu, à cause de ce nom : *Merton*, qui est celui de la propriété où lady Hamilton et Nelson, au retour d'Italie, vécurent quelques années heureuses entre les portraits de la jeunesse d'Emma, le mari si aveuglément complaisant et la fille née des amours de l'amiral et d'Emma... *Merton*! Quel prestige, un nom...

Le vieux collège aux pierres grises, dans tout son gothique suranné, se termine comme une salle de théâtre devant une prairie illuminée de soleil. L'appartement de l'étudiant où nous nous rendons est le mieux placé dans toutes ces constructions dont nous avons traversé les cours désertes et noires. Un petit vestibule en forme de couloir, puis une grande pièce en désordre avec un bow window de pierre, dont le divan circulaire s'est avachi sous les vitres qui montrent la verdure intense. Un piano, un *crapaud*, ouvert de tous ses couvercles, un gramophone, des disques sur les divans, et des fauteuils profonds, couverts de cretonne glacée. Un sorbet achève de fondre autour d'une cerise écarlate, dans une coupe à champagne. Sur la cheminée, deux aquarelles dans deux cadres de cuir jumeaux, nus, étranges, Picasso, enlacements indéchiffrables. Au mur, une rivière de Claude Monet, reproduction en couleur qui a le relief de la pâte. Bibliothèques basses. Livres français. Proust.

L'habitant ramasse les lettres qu'il s'était mis à écrire sur ses genoux et qui séchaient sur les divans parmi les disques et les coussins qui ont gardé le creux d'une tête ainsi que celui d'un boulet posé par un hercule de foire. Il parle français, comme l'un de nous qui aurait gardé jusqu'à l'adolescence une *miss* vigilante. Le *pull over* est tout petit, c'est comme une haute ceinture dans laquelle on passerait les bras. A vingt-trois ans, il a traversé l'Afrique et l'armée. Puis il est revenu ici. Le dernier trimestre s'achève. Que fera-t-il?

Du plafond de la chambre à coucher voisine pend une transparente étoffe bleue, couleur des filets de Concarneau ou de Saint-Tropez. C'est comme une immense moustiquaire qui

environne le lit et dissimule tout autour de la pièce les meubles indispensables. Souvenir de voyageur...

Ce jeune nostalgique, aux manières élégantes, qui a la grâce d'un lévrier, dans cet angle du noir *Merton*, aux pierres effritées, voilà, certainement, l'exception. Mais que d'autres, dont on ferait un volume!

***

Londres. Return of Fanny Ward, the wonder woman, Age 61, *Looks* 16...

J'ai lu ces lignes dans un journal. Je ne rêve plus que d'aller voir Fanny Ward, l'héroïne de *Forfaiture*, l'un des premiers films marquants qu'aient réussis les Américains.

Le *Coliséum* donne des représentations l'après-midi et le soir. J'entre un après-midi. Nous avons pris des places de premier rang. Sur le programme :

Fanny Ward, in new songs and stories. The grandmother who looks like a girl...

Je n'ai pas longtemps à attendre. Madame Fanny Ward paraît à la fin de la première partie de la représentation.

La salle est bondée. Un mouvement précède l'apparition de la *grand'mère qui a l'air d'une girl*. Le rideau levé, elle entre. C'est une toute jeune petite personne frêle, fine, de seize à dix-sept ans, vêtue d'une sorte de costume de page du temps de notre Charles X, entièrement blanc, à la casquette surmontée d'un pouf de plumes. Autour du col et au jabot, un ruban de satin bleu de ciel. Elle tient une petite canne à la main. Les jambes sont d'une grande finesse. Jamais madame Ward ne cesse de remuer. C'est un petit être vivant, au visage sans un pli, aux traits fins, aux yeux bleus, l'image de la poupée ravissante.

La voix est moyenne. Les mots distincts. Les chansons de Fanny Ward sont consacrées au miracle de sa jeunesse. Elle donne la recette, qui est « de ne pas s'en faire », avant tout! J'avoue qu'il est difficile de détacher les yeux de ce visage qui ment, des apparences de ce corps agile, gracieux, léger, et de penser que, de retour dans la coulisse, ces grâces charmantes

vont s'évanouir. Sans doute, de tels prodiges ne s'obtiennent-ils pas sans une particulière intelligence. J'en ai la preuve immédiate. Madame Fanny Ward n'a pas voulu nous permettre d'imaginer, pendant ses changements de costumes, une autre créature que celle que nous venions d'avoir devant les yeux.

A peine sort-elle de scène que le rideau servant de toile de fond se lève et que, derrière, nous apercevons la loge d'actrice de madame Fanny Ward, celle où elle va se dévêtir, se rhabiller, se transformer. Un rideau de mousseline blanche sépare des spectateurs cette loge improvisée.

Nous assistons ainsi aux métamorphoses de la diva qui apparaît un instant presque nue, mais je dois dire si rapidement, avec l'aide d'une habilleuse si preste, de tulles venus si à point, que c'est plutôt une ombre lumineuse qui s'agite quelques instants derrière le transparent de mousseline avant d'apparaître transformée.

Lorsqu'elle revient saluer, à la fin, elle entr'ouvre le rideau, elle approche de la rampe. Elle dit : « La petite grand'mère vous remercie de lui faire cette année le même succès que l'an passé... J'ai répondu à toutes les lettres qui m'étaient adressées. Je ferai de même cette fois, et je vous donnerai mon secret »....

Fanny Ward possède sur les deux continents plusieurs instituts de beauté. A Londres, où sa fille a épousé Lord X... on les rencontre parfois ensemble... La fille a, depuis longtemps, dépassé la mère! Les initiés sourient. La société ferme les yeux.

Cette jeunesse et cette publicité sur l'âge d'une femme, sculptée, macérée, retendue, plongent, à la vérité, dans une mélancolie profonde...

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

L'Histoire de la Hongrie. — L'Esprit de l'Ancien régime. La Reine d'Étrurie. — Le Mexique vu par un Géographe.

De toutes les hordes asiatiques qui ont envahi l'Europe à l'exemple et à la manière des Huns un seul peuple y a maintenu son caractère, sa langue, sa vitalité atavique. C'est le peuple hongrois, ou magyar, pour lui donner le nom de la principale des tribus qui l'ont formé. Les peuples apparentés ont perdu leur physionomie ethnique et se sont slavisés comme les Bulgares, ou bien ont été peu à peu refoulés vers l'Asie, vers leur habitat primitif, comme les Turcs.

De ce peuple résistant, qui depuis un millénaire s'est implanté dans la plaine du Danube moyen et de la Tisza (Theiss), nous savons mal l'histoire, et les Hongrois eux-mêmes ne se flattent pas de la savoir très bien. Il n'y a guère qu'un demi-siècle que les études sur la Hongrie, en Hongrie même, ont pris une rigueur scientifique. Jusqu'à ces derniers temps, on en était resté à l'*Histoire générale des Hongrois* d'Édouard Sayous, qui date de 1876, et qui, malgré sa valeur initiale, commençait déjà à « dater » lorsqu'elle fut rééditée en 1900, à Budapest même, à la suite du millénaire de la grande invasion des Hongrois (896) dans le pays qui devait prendre leur nom. Concurremment paraissait, en dix volumes, de 1895 à 1898, une *Histoire de la Nation hongroise*, œuvre collective où tout n'est pas d'égale valeur, et qui d'ailleurs, écrite en hongrois, n'a pas été beaucoup lue au dehors. En Allemagne, plusieurs travaux intéressants ont paru plus récemment; ils n'ont pas été traduits en français. La guerre ayant

rompu les relations intellectuelles, intimes et traditionnelles, entre la France et la Hongrie, la nécessité de les rétablir, particulièrement sur le terrain historique, amena dès 1923 la création d'une *Revue des Études hongroises*, destinée à rendre accessibles aux lecteurs de langue française les travaux de l'érudition autochtone. A cette revue se rattache une organisation encore plus récente, la « Bibliothèque d'Études hongroises » qui vient de publier le premier volume d'une collection dont le besoin se fait sûrement sentir.

Il porte un titre modeste, *Introduction à l'Histoire hongroise* (Champion) et est de M. Ferenc Eckhart. Ce n'est ni un manuel ni un précis. Ses dimensions ne lui permettent pas d'autre part d'être un exposé complet, et encore moins détaillé, de l'histoire de Hongrie. C'est un guide à travers un labyrinthe qui ne nous est pas familier, une table d'orientation comme on en met en montagne pour signaler les principaux massifs. Les problèmes sont indiqués, les solutions provisoires ou définitives qui leur ont été données sont soumises à notre examen. Le terrain est défriché pour construire et même les linéaments des constructions futures se laissent souvent deviner. Très nourries, ces pages sont instructives pour les profanes, suggestives pour les spécialistes.

On ne résume pas un pareil résumé dont chaque chapitre pose plusieurs points d'interrogation. Sait-on même d'où sortent exactement les Hongrois? Ils viennent d'Asie, c'est entendu, mais où étaient-ils avant d'apparaître, au début du IXe siècle, sur les bords de la mer d'Azov? Seule, la linguistique nous permet de situer leur premier habitat reconnaissable du côté de l'Asie centrale. Ils ont suivi la route des Huns, auxquels les chroniqueurs byzantins les comparent tout naturellement. Dire que ce sont des « finno-ougriens », qui vaguaient vers le début de l'ère chrétienne sur les pentes sud-est de l'Oural et qui subirent l'influence des Turcs-Ogours, eux-mêmes ancêtres des Bulgares, un peu plus civilisés et campés sur les ruines de l'empire des Huns, c'est quelque chose, mais ce n'est qu'une lueur dans notre ignorance. Pourquoi ce peuple de cavaliers dévastateurs a-t-il pu se fixer, ce que n'ont pas su faire ses congénères les Huns et les Avars, — se fixer sans s'assimiler à ses voisins, ce

que n'ont pas réalisé les Bulgares, — se fixer d'une manière durable, à quoi n'ont pas réussi les Turcs?

En passant, M. Eckhart nous met peut-être sur la voie. Comme pour tous les Barbares, la question de conversion au christianisme a été ici un fait capital. Les Turcs sont restés musulmans, ce qui les a empêchés de s'européaniser, les Bulgares sont entrés dans l'Église d'Orient, ce qui les a en partie dénationalisés et noyés dans le flot slave de l'orthodoxie; seuls les Magyars ont adhéré au catholicisme romain, ce qui les a dégagés de l'Orient sans les absorber dans une communauté occidentale parce que la chrétienté d'Occident, partagée entre les peuples latins et les peuples germaniques, n'avait pas la tendance unifiante de la chrétienté d'Orient. Les nationalités se sont constituées plus librement et plus tôt en Occident.

L'idée est intéressante, sans être tout à fait démontrée. La population de la future Roumanie n'a pas perdu sa marque latine pour être devenue orthodoxe. Nous ne parlons pas des Grecs parce que l'Église d'Orient, étant l'Église grecque, favorisait le maintien de la grécité. Il est probable que sur ce point, comme sur quelques autres, le jugement de l'historien a été influencé par l'instinct national. Les Hongrois ont le sentiment qu'ils sont supérieurs en civilisation à leurs voisins orientaux précisément parce qu'ils sont eux-mêmes des occidentaux. Ils attachent pour cette raison un prix très particulier à ce fait qu'ils appartiennent à la communion des catholiques romains. Ils en tirent argument pour défendre pied à pied les droits des minorités hongroises que la dernière guerre a placées sous une domination étrangère. En termes mesurés, mais catégoriques, M. Eckhart traite de haut « les pays environnants auxquels la volonté des vainqueurs a incorporé une bonne partie de la population hongroise, sans considérer qu'elle soumettait un peuple de culture supérieure et de culture occidentale à des États de traditions diverses pour la plupart ».

Évidemment nous ne sommes plus là sur le terrain purement historique. L'histoire contemporaine n'est jamais tout à fait de l'histoire quand elle est envisagée, même en toute conscience, du point de vue national. Mais peu importe ce

que pense en ce cas l'auteur s'il nous met loyalement en état de penser par nous-mêmes. Les histoires nationales ne sont que des tranches de l'histoire universelle, mais, comme elle ne sont pas écrites par des êtres abstraits, on ne peut leur demander la froideur d'une « tranche napolitaine ».

***

L'ancien régime est sorti de la société féodale. Au milieu de l'anarchie consécutive aux invasions barbares, le besoin de protection crée l'autorité, puisque la dépendance du protégé est la contre-partie de la protection qu'il obtient. Cette autorité est de la nature de celle d'un chef de famille, elle touche à tout, domine tout. Si le devoir féodal passe avant tout autre, c'est qu'il participe du devoir filial. Et l'on sait ce qu'était encore, à la fin de l'ancien régime, l'omnipotence souveraine et sacrée du père sur ses enfants.

De là le caractère personnel du lien féodal. M. Funck-Brentano a développé abondamment cette conception paternelle du pouvoir royal. Elle est devenue classique et elle explique bien des pratiques dont on ne voyait naguère que les abus faute d'en comprendre la nature, comme les lettres de cachet. A côté de cette assise populaire, les légistes en ont posé une autre. Leur théorie du pouvoir absolu vient du droit romain. Dès le XIIIe siècle apparaît la fameuse formule « si veut le roi, si veut la loi ». Mais cette doctrine juridique, pour mieux se faire accepter et comprendre, s'est combinée avec la croyance populaire. Ce n'est pas de Rome que vient la théorie du « droit divin », qui donne au pouvoir du prince une consécration surnaturelle à laquelle l'esprit positif des jurisconsultes latins ne pouvait songer. Le sentiment populaire du XIIIe siècle trouvait tout naturel que l'autorité du roi fût une émanation de celle de Dieu. C'est Dieu qui a constitué les rois, ils relèvent donc de lui directement, « immédiatement » pour employer le terme technique. Il n'y a de limite à leur pouvoir que les scrupules de leur conscience, ils n'ont de compte à rendre à personne en ce monde. Le « sacre » est un vrai sacrement, qui leur confère le caractère de lieutenants de Dieu sur la terre, et c'est

pourquoi Jeanne d'Arc, incarnation du sentiment populaire, ne regarde Charles VII comme vrai roi qu'après la cérémonie de Reims.

Mais ici, les légistes interviennent encore. Ils se prémunissent contre la prétention de l'Église à faire du sacre la condition essentielle et irremplaçable de l'autorité royale. Ils y voient une menace de subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Ils se gardent contre toute revendication de cet ordre. Ils proclament que Dieu fait les rois et leur demandera compte de leur règne, mais non pas Dieu représenté par son vicaire. Le pape n'a aucun droit, ni droit de contrôle, ni droit de regard sur la couronne de France. C'est sous cette forme que la notion du pouvoir absolu et illimité du roi entre dans la conscience nationale. Le clergé lui-même s'en imprègne : le gallicanisme, dans son fond durable et instinctif, n'est pas autre chose. Le haut clergé, nommé par le roi, devient pour la monarchie, surtout depuis le concordat de François Ier, non pas seulement un appui, mais un instrument de règne.

Et la noblesse? La noblesse aussi. Elle passe du régime féodal au régime courtisan. M. Pagès, dans un petit livre plein de substance et à la fois de clarté, *la Monarchie d'ancien régime* (Colin) démonte à merveille tout ce mécanisme. Les seigneurs, depuis l'avènement des Capétiens, ont vu constamment décroître leur puissance politique. Dès le temps de François Ier, ils ont dû en faire leur deuil. Toute seigneurie est un fief et tout fief est considéré comme une concession du roi. Dans ce fief, des officiers royaux ont accaparé progressivement toute la réalité de l'administration. Le seigneur ne sert plus à rien; les droits qui rémunèrent des services qu'il ne rend plus font maintenant l'effet de privilèges, ceux qui les acquittent n'en voient plus que la charge puisque la raison en a disparu. Et cependant, le noble les revendique et même avec une âpreté croissante, car il est appauvri d'autre part du fait qu'il est exclu du négoce et de la richesse mobilière qui en est le fruit. Le coût de la vie augmente, les redevances féodales sont immuables comme chiffre et par conséquent perdent sans cesse de leur valeur effective. La noblesse sollicite les menues faveurs royales,

elle en a besoin pour « vivre noblement ». A ce jeu, elle perd le contact avec le peuple, elle perd encore davantage son influence sur lui et, pour se défendre, par une inconséquence inévitable en même temps qu'annihilante, le besoin qu'elle a de conserver les privilèges, qui sont ses moyens d'existence mais qu'elle ne pourrait maintenir par ses seules forces, l'oblige à rechercher avant tous les bonnes grâces du roi qui l'a dépouillée.

Ce système bat son plein à l'époque de Louis XIV, mais alors se produit le dernier tournant. L'ancien régime a vidé de leur substance les institutions, les castes qui lui avaient d'abord servi de contreforts. Le clergé et la noblesse ne sont plus des secours. En face de la société qui se transforme et qui aspire à se transformer de plus en plus vite, la royauté n'a plus qu'une façade, qu'un décor de château et qui n'est pas un château fort. L'« esprit » de l'ancien régime, pour employer le mot avec l'acception que lui donne Montesquieu dans « l'esprit des lois », c'est proprement le principe sur lequel il repose. Ce principe a épuisé au XVIIIe siècle son efficacité. Lavisse l'a dit — ou redit — en une formule saisissante : « Les colonnes sur lesquelles la royauté s'appuie sont des colonnes creuses ». La Révolution est déjà faite, seulement, on ne le sait pas.

***

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur du volume consacré par le prince Sixte de Bourbon à *La Reine d'Étrurie*. C'est le premier de la « Nouvelle collection historique » (Calmann-Lévy) dont plusieurs sont dès maintenant annoncés. La reine d'Étrurie dont il est ici question n'a rien de commun avec les Tarquins. Elle est bien « la » reine d'Étrurie car il n'y en a jamais eu d'autre : c'est la trisaïeule de l'auteur, l'infante Marie-Louise d'Espagne, mariée à moins de treize ans à son cousin Louis, de la branche des Bourbons de Parme, — mère à dix-sept ans, — reine à dix-neuf par la grâce du Premier Consul, — veuve à vingt et un, — détrônée à vingt-six sous prétexte d'un changement de trône qui ne fut pas réalisé.

Cette tragique biographie joint la variété et le pittoresque d'un roman d'aventures à la documentation solide d'un ouvrage inspiré des bonnes méthodes scientifiques. Le prince Sixte n'est pas un débutant, sa thèse de doctorat, fort remarquée, sur le traité d'Utrecht et la valeur des renonciations de Philippe V, est d'avant guerre. Il a non seulement consulté les dépôts connus, mais il a tiré des archives de la famille de Bourbon-Parme des pièces inédites curieuses, dont il donne quelques-unes en appendice.

Son érudition n'est du reste ni figée ni dogmatique. Il ne se refuse pas de tracer de ses personnages des portraits très vivants. Voyez, par exemple, le ministre d'Espagne à la cour de Sicile où il représente, après l'abdication forcée du roi Charles IV et se son fils, le gouvernement national et insurrectionnel réfugié à Cadix. Cet ecclésiastique « courtaud, sanguin », collet monté qui passe de l'engoncement à la colère sans transition, n'est pas d'un commerce très sûr. « Il avait des sincérités successives, jurant sur sa dignité de prêtre, donnant sa parole d'honneur », et il mentait au fond sans limite ni vergogne. Un jour qu'il est pris matériellement sur le fait, « la colère l'empêche de parler, il ne peut plus s'exprimer qu'en espagnol », ce qui ne laisse pas de tomber à merveille, car son interlocuteur n'en comprend pas un mot.

Quant à Napoléon, il n'est pas flatté, et il est certain qu'en ce qui touche notamment toutes ces affaires d'Espagne il n'a rien d'admirable. On saisit sur le vif sa conception du rôle des princes alliés. Ce sont de simples préfets qu'il entend déplacer, remplacer et révoquer comme des fonctionnaires disciplinés. L'héritier du duché de Parme est promu roi d'Étrurie parce que Parme est un pion momentanément utile sur l'échiquier de César; puis le royaume d'Étrurie est supprimé parce que le trône de grande duchesse de Toscane convient à Élisa; du royaume de Lusitanie, promis en échange, il n'est plus question, ni de rien d'autre, une fois le déplacement effectué. Tout cela est mené militairement.

A plus forte raison, la justice militaire est-elle en service commandé; elle ne cessera, dès que la politique s'en mêle, d'être celle qui avait présidé au procès du duc d'Enghien.

Voyez le cas de deux émissaires de la reine Marie-Louise, coupables d'intelligences avec l'ennemi, mais avec la circonstance atténuante d'un dévouement désintéressé à une princesse expropriée pour cause d'utilité dynastique, retenue en captivité hypocrite, et qu'il s'agissait simplement de faire évader, si tant est qu'on puisse parler d'évasion quand il n'y a pas d'emprisonnement ni même d'internement avoués. Ils sont condamnés d'avance. Douze jours avant la réunion de la commission militaire devant laquelle ils doivent être traduits, Savary donne déjà ses instructions pour « le jour de leur condamnation ». Un des deux sera pourtant gracié au dernier moment, au pied du poteau. Mais, forcé d'assister à l'exécution de son malheureux camarade, il mourra d'émotion quelques jours après. Même quand Napoléon joue « Cinna ou la Clémence d'Auguste », on n'en réchappe pas.

***

La publication de la « Géographie universelle » de Vidal de la Blache-Gallois se poursuit avec une remarquable régularité. En dix-huit mois, cinq volumes ont paru et l'ouvrage entier, si ce train peut se maintenir, sera terminé dans quatre ou cinq ans. Étant donné le chemin à parcourir, le soin matériel et scientifique avec lequel chaque région est étudiée et présentée, c'est un vrai tour de force qui fait honneur à l'école géographique française et à la maison Armand Colin.

Aujourd'hui paraît le troisième volume, *le Mexique et l'Amérique centrale*, faisant suite aux deux volumes de M. Pierre Denis sur l'Amérique du Sud. Celui-ci est de M. Max Sorre, professeur à l'Université de Lille. Il forme la transition naturelle entre les deux Amériques. Il décrit le monde de la Méditerranée américaine (mer des Antilles et golfe du Mexique), plus apparenté à l'Amérique du Sud par l'histoire, la civilisation précolombienne, la structure physique, mais de plus en plus rattaché aux États-Unis par les intérêts économiques et les influences politiques. L'ouverture du canal de Panama a forcément rejeté dans l'orbite de la grande république, à qui il appartient, tous les pays situés en deçà par rapport à elle.

L'actualité sera cause que les chapitres sur le Mexique attireront plus particulièrement le lecteur. Le Mexique n'est pas un de ces pays heureux qui n'ont pas d'histoire : des histoires, il en a beaucoup et n'en paraît pas plus heureux. A quoi tient ce régime d'instabilité et de coups de main qui s'est aggravé au Mexique à l'heure même où il tendait à disparaître des autres grandes républiques de langue espagnole?

Le Mexique est un pays physiquement tourmenté : les hautes terres sont d'accès abrupt, surtout du côté du Pacifique dont le littoral se trouve ainsi presque isolé. L'obstacle du relief s'ajoute ici à l'obstacle de la distance. L'unité géographique en souffre et par suite l'autorité centrale. Toutefois, ce n'est pas un phénomène unique au Nouveau Monde ni même très spécialement mexicain. Il y a autre chose.

La vérité, c'est que l'élément indigène est resté dominant au Mexique plus peut-être que partout ailleurs : lors de la proclamation de l'indépendance, l'élément indigène formait 60 p. 100 de la population totale. Mais cette majorité numérique n'assurait aux Indiens aucune part du pouvoir. L'indépendance n'y changea rien, ou pas grand chose. Les *latifundia* subsistèrent. En 1911, à la chute du président Diaz, point de départ des troubles actuels, on estime que 96 p. 100 des familles rurales n'étaient pas propriétaires. On citait encore, dans la même province, deux exploitations dépassant 100 000 hectares et occcupant chacune 3 000 paires de bras. Dans ce pays où la population urbaine est relativement faible, puisque les villes de 10 000 habitants ou plus ne représentent que 17 p. 100, le malaise rural est naturellement une cause de troubles sans fin.

Comment demander à cette masse grossière, illettrée, — qui compte près de 2 millions de primitifs parlant encore les anciennes langues indigènes sur un total de 14 millions d'habitants, — d'attendre patiemment le jeu des lois agraires qui depuis la constitution de 1915 essayent de morceler et de répartir les grandes propriétés? Comme le remarque M. Sorre, cette masse « est arrivée à l'indépendance avant d'avoir fait l'apprentissage de la liberté ». Elle le fait actuellement, à la manière des jacqueries de tous les temps. Nous

voyons les à-coup, les violences, les persécutions, et c'est en effet ce qui est le plus visible. N'oublions pas cependant que, de 1915 à 1924, près de 2 millions d'hectares ont été allotis sous des formes diverses et que ce travail continue. Qu'il rencontre des difficultés, qu'il s'effectue sans que toutes les garanties de justice et d'ordre soient observées, ce n'est pas pour étonner. Qu'il se complique de questions connexes qui de loin nous paraissent peut-être tenir plus de place que la question essentielle, ce n'est pas non plus sans exemple. Notre propre révolution a procédé aussi à un morcellement des domaines de la noblesse et du clergé, et il ne s'est pas opéré non plus sans accompagnement d'anticléricalisme et de terrorisme.

La conclusion de M. Sorre, dans la mesure où la géographie permet de prévoir les possibilités d'un pays, n'est pas pessimiste. Le Mexique a plusieurs problèmes à résoudre. « Il porte le poids d'un très vieux passé. Et ce passé n'est pas seulement inscrit dans les lignes des monuments : il revit dans le sang des hommes. » Deux races cohabitent dont l'une n'a pas annihilé l'autre comme, « volontairement ou non », le fait s'est produit dans les colonies anglo-saxonnes. C'est une difficulté, ce n'est pas une calamité, c'est même le contraire, car une race indigène vigoureuse est un élément de force pour la race croisée qui se forme peu à peu sur le sol commun. D'autre part, le Mexique a bénéficié de richesses voyantes (métaux précieux, pétrole), qui ont fait tort au développement patient mais plus fécond des richesses agricoles. D'un triple tassement agraire, ethnique et économique dépend la pacification, c'est-à-dire l'avenir du pays.

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Josèphe Chartrou : L'Anjou de 1109 à 1151. Les entrées solennelles et triomphales à la Renaissance (1484-1551) (*Les Presses universitaires de France*).

Foulque d'Anjou est surtout connu comme ayant été choisi entre tous les seigneurs français pour épouser Melissende à la mort de Bohémond, et pour être non seulement l'époux de la princesse, mais le défenseur du royaume franc de Jérusalem. Cependant, avant que Guillaume de Bures et Gui de Brisebarre, les envoyés du roi Baudoin II, vinssent le chercher, ce rude batailleur avait déjà accompli une grande œuvre en France : ayant annexé le Maine en 1110, il se trouva de ce fait en contact direct avec la Normandie, c'est-à-dire avec le roi d'Angleterre et par contre-coup avec le roi de France. Par suite, bien que sa maison eût récemment perdu la Saintonge, et subi ainsi une diminution, Foulque rentra dans ce qu'on serait tenter d'appeler la grande politique féodale, marquée par des luttes incessantes dans lesquelles les familles les plus puissantes cherchent à « faire leur pré carré », au détriment les unes des autres, et en ramenant à leur devoir les seigneurs moins importants. Foulque passe du parti d'Henri Ier d'Angleterre à celui de Louis VI de France, suivant les hasards, semble-t-il, de l'inextricable lacis d'alliances et de serments qui reliaient suzerains et vassaux, et, en réalité, au mieux de ses intérêts. Son importance devient telle qu'il peut faire épouser à son fils Geoffroi Plantagenet la fille d'Henri Ier, l'impératice Mathilde : cette fois encore il s'agit, dans la pensée d'un père inquiet, d'assurer à sa fille un défenseur vaillant. A la mort d'Henri Ier, en dépit de tous les serments prêtés, Étienne de Blois se proclame roi d'Angleterre et la Normandie échappa aussi à Mathilde. Tandis que celle-ci lutte contre l'usurpateur, réussissant un moment à monter sur le trône, Geoffroi conquiert la Normandie pour son fils : son œuvre est déjà si avancée que ce fils, Henri II, remet dès 1154 la main sur son royaume.

C'est un tournant décisif dans l'histoire d'Angleterre et dans l'histoire de France. Mademoiselle Josèphe Chartrou, dans une remarquable thèse pour le doctorat ès lettres, a débrouillé ces faits quelque peu obscurs et montré que, si Henri II est le fondateur,

son père et son grand-père lui avaient grandement facilité la tâche. Une étude très intéressante de l'organisation administrative et religieuse met également en lumière les côtés importants de la civilisation, dans cette première moitié du XIIe siècle : on notera particulièrement les pages consacrées à l'enquête jurée, qui établissent que le jury est une vieille institution française qui devait, après plusieurs siècles, nous revenir d'Angleterre.

La seconde thèse de mademoiselle Chartrou, consacrée aux entrées solennelles et triomphales des rois dans leurs bonnes villes à la fin du XVe siècle et dans la première moitié du XVIe, n'est pas d'un moindre intérêt scientifique : l'auteur étudie l'introduction, dans le cadre traditionnel, des nouveautés inspirées surtout par l'exemple italien et tirées du désir d'égaler l'Antiquité et les *triomphes* des généraux romains vainqueurs; ces nouveautés, qui se traduisent quelquefois par des monuments qui survivent à l'occasion qui les fit bâtir (la fontaine des Innocents à Paris), ne transforment pas complètement la cérémonie ordinaire dont les éléments principaux subsistent pendant toute la royauté. Ajoutons que, si la démonstration de mademoiselle Chartrou a son intérêt, elle a aussi son charme : toutes ces gracieuses idées d'ornementation, d'allégories et de fêtes, sont aussi agréablement décrites que scientifiquement étudiées.

Gabriel de Pimodan : Vie du Général de Pimodan (1822-1860) (*Champion*).

L'hommage public du fils à son père a toujours quelque chose d'émouvant; il se teinte de quelque mélancolie lorsqu'il vient du fils, homme de lettres, au père, homme d'action; il prend une majesté testamentaire quand, pour être publié, il lui faut l'intervention d'une troisième personne, la femme du fils, se substituant à celui-ci disparu à son tour, et reprenant à son compte la tâche qu'il n'a pu mener à bien. Tel est le cas de cette *Vie du général de Pimodan*, préparée et en partie écrite par son fils, que publie madame la duchesse de Pimodan.

S'il est une carrière faite pour mettre en lumière les tristesses des révolutions, c'est assurément celle de Georges de Pimodan. Par tradition de famille, comme par goût personnel, le futur martyr de Castelfidardo était destiné à l'état militaire : qui sait les services qu'il aurait pu rendre tant en Afrique que sur les champs de bataille européens, et sur ceux auxquels on doit bien penser quand il s'agit des hommes de sa génération, sur ceux de 1870-71? Bien avant que Georges de Pimodan eût atteint l'âge de servir, survint

la Révolution de 1830. Sa famille estima ne pas pouvoir servir Louis-Philippe et interdiction fut faite au jeune homme, le moment venu, d'entrer dans l'armée française. Il avait réussi cependant à passer en cachette l'examen d'entrée à Saint-Cyr; mais il ne put transgresser la défense paternelle. C'est ici, que, pour un Français du xxe siècle, l'histoire devient triste. Enflammé du désir de servir, le jeune Pimodan mit son épée au service des Habsbourgs. Sans doute, le fait n'était pas nouveau : sans remonter aux temps anciens, dans lesquels la nationalité de naissance imposait des devoirs moindres que le simple serment au roi, où, par suite, un officier pouvait servir n'importe qui, la noblesse militaire de l'Autriche, en particulier, venait d'être enrichie par le généreux apport de la première émigration. Dans le service autrichien, Pimodan prit part à des combats meurtriers, contre les Italiens et contre les Hongrois. Il est cruel de songer que ce fut contre des hommes qui luttaient pour le premier des biens, l'indépendance, la souveraineté nationale. On peut supposer, il est vrai, que Pimodan lui-même se rendait compte de la dureté du devoir que lui imposait son serment d'officier, et, en tout cas, une chose est établie, c'est que jamais il n'aurait accepté, le cas échéant, de porter les armes contre son pays; tant l'idée de patriotisme venait puissamment compléter alors le sentiment de l'honneur.

Il était réservé à Pimodan de combattre pour une cause plus sainte, et de trouver la mort dans ce combat. Quand le sentiment national italien se manifesta avec toute sa puissance, menaçant tous les pouvoirs autres que celui de Piémont, la question des États du pape se trouva posée, une fois de plus, avec une pressante acuité. Pimodan, catholique autant que Français, et plus peut-être que soldat, s'offrit pour seconder La Moricière dans l'écrasante entreprise, dont il s'était chargé, d'essayer d'organiser les dévouements groupés autour du Saint-Siège. Dans sa double fonction d'organisateur et de chef de guerre, Pimodan montra des qualités de tout premier ordre. Et si les troupes qu'il commandait à Castelfidardo avaient eu plus que leur bonne volonté à dépenser, il aurait laissé, aux futurs « pontificaux » de Patay et de Loigny, autre chose que l'exemple de sa mort, la leçon de la victoire.

Paul Vulliaud : Les paroles d'un Croyant, de Lamennais (*Malfère*).

Il est curieux que, au moment où paraît la *Vie du général de Pimodan*, paraisse aussi, dans l'intéressante collection « Les grands événements littéraires », un ouvrage sur les *Paroles d'un croyant*. Loin

de nous la pensée d'un parallèle quelconque entre le grand soldat catholique, martyr d'une cause sainte, et le prêtre brûlant d'une charité ardente, en qui le contemplation des misères sociales suscitait des visions d'apocalypse. Cependant, ces deux hommes personnifient deux des aspects de ce XIXe siècle qu'un publiciste a pu dire stupide (non sans quelque raison), mais qu'on doit bien reconnaître enthousiaste et généreux.

M. Paul Vulliaud, dans sa très intéressante étude, montre comment Lamennais s'est décidé à écrire, puis à publier son livre extraordinaire, comment ce livre fut accueilli par la critique séculière et par la critique ecclésiastique, enfin l'ébranlement causé par cet ouvrage dans toute l'Europe avant que survînt la condamnation officielle.

Il ne nous appartient pas de rouvrir un débat aujourd'hui dépassé : les audaces des *Paroles d'un croyant* sont devenues, bien ou mal comprises, monnaie courante dans le monde des idées d'aujourd'hui. Mais ce qu'il est impossible de ne pas noter, et là précisément est la tâche que s'est fixée M. Vulliaud, c'est l'impression sans égale produite par ce petit livre : impression dont on a un signe dans le fait bien connu que les ouvriers employés à sa composition s'arrêtaient pour le lire. On sait que les typographes, comme les copistes du Moyen Age, se soucient en général fort peu (et heureusement) du texte sur lequel ils travaillent. Quant à l'état d'âme suscité dans les milieux intellectuels, il est fait de passion, dans un sens comme dans l'autre; et, hors la présentation de Sainte-Beuve, tous les morceaux ou ouvrages inspirés par les *Paroles* sont tous brûlants d'une ardeur dont M. Vulliaud, avec une légèreté de touche qui n'exclut pas parfois l'ironie, voire la cruauté, retrace magistralement les erreurs ou les inconséquences.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées, — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1928

		Pages.
MARCEL ACHARD	La Vie est belle	5
* * *	Les dernières Élections allemandes	63
ABEL HERMANT	Le Nouvel Anacharsis. — II	80
JEAN CRUPPI	Au Théâtre des Assises	105
VICOMTE DE MONTBAS	Caulaincourt à Châtillon (*fin*)	118
SALLUSTE	Henri Heine et Karl Marx. — III	153
COMTE DE FELS	Les Richesses de l'État : La Houille blanche	176
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	197
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique : Mozart à Paris	208
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	224

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1928

GEORGES DUHAMEL	1453-1915	241
MARCEL CHAMINADE	La Mauvaise gestion de la Fortune française. — I.	270
BERNARD GRASSET	Remarques sur le Bonheur	289
ALBERT MATHIEZ	La Constitution de 1793	298
HENRY JAMES	Le Sort de Poynton. — I	323
FRANÇOIS PIÉTRI	Le Nouveau Régime monétaire	347
P.-R. ROLAND-MARCEL	La Bibliothèque aux États-Unis	372
ABEL HERMANT	Le Nouvel Anacharsis. — III	392
SALLUSTE	Henri Heine et Karl Marx	426
J.-B. MARCAGGI	Les Sources de « Colomba »	446

LIVRAISON DU 1er AOÛT 1928

		Pages.
GABRIEL HANOTAUX	L'Œuvre coloniale de la Troisième République	481
PIERRE-ÉT. FLANDIN	Les Débuts de la nouvelle Chambre	501
JACQUES BAINVILLE	Symmaque	511
J.-M. BOURGET	La Reichswehr et la Politique de rapprochement	521
HERBERT WILD	L'Acquittement de Lao-Toung-Po	545
ABEL HERMANT	Le Nouvel Anacharsis. — IV	570
M. LIBER	Judaïsme et Socialisme	607
MARCEL CHAMINADE	La Mauvaise gestion de la Fortune française (*fin*)	629
HENRY JAMES	Le Sort de Poynton. — II	654
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	693
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	700

LIVRAISON DU 15 AOÛT 1928

GUY DE POURTALÈS	Hamlet-Roi. — I	721
CAMILLE JULLIAN	Les Précurseurs de Clovis	752
ANDRÉ SAVIGNON	Tous les Trois	776
SALLUSTE	Autour d'une Polémique : Marxisme et Judaïsme	795
ABEL HERMANT	Le Nouvel Anacharsis (*fin*)	835
JEAN MISTLER	Impressions de la Chambre nouvelle	867
HENRY JAMES	Le Sort de Poynton. — III	883
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique : « Après Fidelio »	915
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Aquarelles anglaises	929
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	945

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. SEINE 74.390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

COLLECTION DES ŒUVRES ILLUSTRÉES
DE
STENDHAL

(Format 15×20,5, typographie de R. Coulouma, à Argenteuil. H. Barthélemy, directeur)

Vient de paraître :

DE L'AMOUR

Avec soixante illustrations en couleurs d'Henri ARRAULT

29 ex. sur Madagascar numérotés de 1 à 29, avec deux dessins originaux coloriés par l'artiste. Le volume. . . . . **300 fr.**
600 ex. sur vélin de Rives numérotés de 30 à 629. Le volume. . . . . **175 fr.**

Précédemment parus :

La Chartreuse de Parme

Avec une introduction inédite de Max DAIREAUX, et cent illustrations en couleurs d'André FOURNIER

50 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, les deux volumes. . . . . **500 fr.**
950 exemplaires sur vélin de Rives, numérotés de 51 à 1000, les deux volumes. . . *Épuisés.*

LE ROUGE ET LE NOIR

Avec cent illustrations en couleurs de DANIEL-GIRARD

Pour *le Rouge et le Noir*, le spirituel artiste Daniel-Girard a fait revivre en cent compositions toute l'époque du drame ; ses costumes, ses personnages et ses paysages sont remarquablement étudiés. Cette édition est certainement le plus gros effort artistique réalisé pour rendre la mise en scène qui transporte le lecteur dans l'ambiance de l'œuvre de Stendhal.

50 exemplaires sur Madagascar, numérotés de 1 à 50, renfermant chacun deux dessins originaux coloriés par l'artiste (un par tome), les deux volumes. . . . . **500 fr.**
950 exemplaires sur vélin de Rives, numérotés de 51 à 1000, les deux volumes. . . **240 fr.**

Chroniques Italiennes

Édition établie sur les meilleurs textes,

Avec une introduction inédite de MAX-DAIREAUX. — Cinquante-huit illustrations en couleurs de F. de MARLIAVE

29 exemplaires sur Madagascar numérotés de 1 à 29, renfermant deux dessins originaux coloriés par l'artiste. Le volume. . . . . **300 fr.**
800 exemplaires sur vélin de Rives numérotés de 30 à 829. Le volume. . . . . **160 fr.**

Les souscriptions sont reçues chez tous les libraires.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

ÉTÉ 1928

La Route de Bretagne en Auto-Car

Voyage en 5 journées de Vannes à Dinard et vice versa

Départ de Vannes : tous les vendredis du 8 Juin au 21 Septembre inclus; tous les lundis et vendredis du 2 Juillet au 3 Septembre inclus.

Départ de Dinard : tous les lundis du 7 Mai au 24 Septembre inclus; tous les lundis et mercredis du 2 Juillet au 5 Septembre inclus.

1er Jour : Vannes, Ste-Anne-d'Auray, Carnac, Lorient, Quimperlé, Pont-Aven, Concarneau, Quimper.

2e Jour : Quimper, Pointe-du-Raz, Audierne, Douarnenez, Quimper.

3e Jour : Quimper, Locronan, Morgat, Morlaix.

4e Jour : Morlaix, Lannion, Tréguier, Paimpol, St-Brieuc.

5e Jour : St-Brieuc, Val-André, Cap Fréhel, Dinard.

Prix du transport pour le parcours total Vannes-Dinard ou *vice versa* : **450** francs.

Retour direct facultatif entre Dinard et Vannes par Josselin et vice versa, moyennant supplément.

Pour renseignements et billets, s'adresser : aux gares de Paris-Quai d'Orsay et de Vannes; à l'Agence de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, à Paris; aux Établissements J. Beaudré, à Dinan (Côtes-du-Nord), qui adresse une brochure illustrée sur demande; aux principales Agences de Voyages.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

A PARTIR DU Ier AOUT

Abaissement du prix des couchettes et mise en service de wagons-lits de 2e classe sur le réseau P.-L.-M.

Désireuse d'offrir aux voyageurs tout le confort possible dans les meilleures conditions de prix, la Cie P.-L.-M. réduit de 30 % pour les trains rapides, de 20 % pour les autres trains, le prix des suppléments de couchettes. L'impôt prévu sur ces prix étant, d'autre part, ramené de 65 % à 32.5 %, il en résulte une réduction totale d'environ 44 % pour les trains rapides et 36 % pour les autres trains.

C'est ainsi que dans un train rapide effectuant un parcours de nuit de plus de 500 km., le supplément de place de couchette, qui était de 113 fr. 05, est abaissé à 63 fr. 50.

Une autre facilité est offerte aux voyageurs par la mise en service de places de wagons-lits de 2e classe dans les trains partant de Paris : à 17 h. 10 pour Vintimille ; à 21 h. 20 pour Marseille ; à 19 h. 25 pour St-Gervais ; à 22 h. 20 pour Chambéry et dans les trains correspondants de sens inverse. Départ de Vintimille à 16 h. 55, de Marseille à 19 h. 48, de St-Gervais à 18 h. 19, de Chambéry à 20 h. 42.

A partir du 7 octobre, des places de wagons-lits de 2e classe seront également offertes aux voyageurs, entre Paris et Rome, dans les trains partant de Paris à 14 h. 05 et de Rome à 10 h. 30.

Le supplément pour une place de wagon-lit de 2e classe de Paris à Aix-les-Bains est de 159 fr. 35, au lieu de 201 fr. 35 pour une place de wagon-lit de 1re classe.

Abaissement du prix des suppléments de places de couchettes

L'impôt perçu sur les places de couchettes étant ramené de 65 % à 32,5 %, il en résulte un abaissement du prix des couchettes. C'est ainsi que le prix d'une place de couchette de Paris à Vichy est maintenant de 42 fr. 35 au lieu de 52 fr. 75 auparavant.

CHEZ PLON

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

VIES INTIMES

Nouvelle édition in-16. . . . . 12 fr.

BOUZINAC-CAMBON

LE DOMAINE ABANDONNÉ

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

ANDRÉ LAMANDÉ ET JACQUES NANTEUIL

LA VIE DE RENÉ CAILLIÉ
VAINQUEUR DE TOMBOUCTOU

In-16, avec un portrait et une carte hors texte. . . . . 12 fr.

MUSSOLINI PARLE
Des discours et des écrits de Benito Mussolini
réunis et traduits en français par Suzanne Dauguet-Gérard

In-8° écu, avec un portrait hors texte . . . . . 15 fr.

Bourse littéraire de la FONDATION BLUMENTHAL

MARC CHADOURNE

VASCO

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES
— 19 —

MARIUS ANDRÉ

LA VIE HARMONIEUSE DE MISTRAL

In-16, sur alfa . . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS-IXe

COLLECTION sur VÉLIN du MARAIS

à **35** francs

Ouvrages parus depuis le 1er Janvier 1928 :

GUY DE MAUPASSANT — Yvette — 1.850 exemplaires

MARCELLE TINAYRE — La Rebelle — 1.850 exemplaires

ANATOLE FRANCE — Le Petit Pierre — 2.300 exemplaires

PAUL MORAND — Bouddha vivant — 1.850 exemplaires

PROSPER MERIMÉE — Mosaïque — 1.850 exemplaires

PIERRE LOTI — Au Maroc — 2.000 exemplaires

Pour paraître :

Octobre

ANATOLE FRANCE — Sur la Pierre blanche — 2.300 exemplaires

Novembre

JEAN GIRAUDOUX — Siegfried et le Limousin — 1.850 exemplaires

Décembre

PIERRE LOTI — Propos d'exil — 2.000 exemplaires

Imprimerie Paul BRODARD et Joseph TAUPIN, Coulommiers.

ALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ŒUVRES
DE
JOHAN BOJER

Le grand romancier norvégien

E CAMÉLÉON
E DERNIER VIKING
YRENDAL
ES ÉMIGRANTS
A GRANDE FAIM
ATERNITÉ
ES NUITS CLAIRES
A PUISSANCE DU MENSONGE
OUS LE CIEL VIDE

Chaque volume : **9** francs

Tous ces ouvrages ont été traduits par M. P.-G. La Chesnais, sauf *La Puissance du Mensonge* et *Maternité* qui ont été traduits par M. Guy-Charles Cros.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.

MOIS
50
»
»
50

les
nger
e de

rnie

ment

e de

Revue
rdites

ui lui

50
50